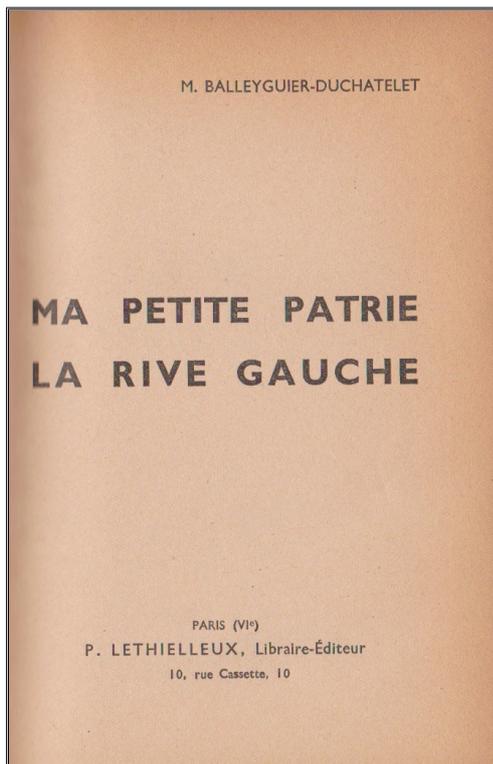


Mélanie Balleyguier-Duchâtelet



Numérisation :  
Jean-Marie Balleyguier





A l'aimable Président de la Société d'Histoire et d'Archéologie du 7<sup>ème</sup> arrondissement, M. Morel d'Arleux, qui a aidé par la documentation fournie par les Conférences et les visites des plus beaux hôtels du Faubourg Saint-Germain à ce Recueil de Souvenirs, nous adressons nos chaleureux remerciements.

Dragon de la couverture.

Le Dragon fantastique que terrasse Sainte Marguerite, patronne de l'ancienne rue de ce nom remplacée par la rue de Rennes.

L'édition originale a été tirée à 2.500 exemplaires numérotés, dont 20 exemplaires hors commerce sur papier d'Arches, 01 à 020 et 2320 exemplaires sur vélin bouffant numérotés de 021 à 2500

EXEMPLAIRE numérisé : N° 939

L'ouvrage original a été déposé, conformément aux lois, en Mars 1951.

L'auteur et l'éditeur réservent tous droits de traduction et de reproduction du texte et des gravures pour tous pays.



## Préface

*Madame Balleyguier, avec l'ascendant que lui confèrent ses « quatre fois vingt ans » peut se permettre d'intervenir avec plus d'autorité que quiconque dans un domaine qui fut toujours cher à la société cultivée et qui jouit aujourd'hui d'une sorte d'engouement universel : je veux parler de la vogue des Mémoires, des Souvenirs personnels se rattachant à l'histoire des vieux quartiers, des vieilles demeures, et au comportement de la société à travers les années qui rythment sa perpétuelle évolution. Les modes ne sont pas toujours des fantaisies spontanées sans rapport avec l'atmosphère du moment ; elles correspondent souvent, au contraire, à un état psychique nettement défini et, dans le cas des Souvenirs écrits, à un complexe de la nature humaine qui recherche inlassablement l'illusion de « posséder son temps ». Pour le dix-huitième siècle saturé de stabilité et de cartésianisme, l'attrait de « l'avenir » éclipsait peut-être celui du « passé ». Mais pour notre « présent » où les évasions se multiplient sous toutes les formes, en face d'un futur qui, avec son habituel mystère apporte exceptionnellement une certaine anxiété, c'est vers le passé, première des trois phases de notre existence, que l'on se retourne pour chercher des enseignements et des points de repère. Au vingtième siècle, modernisé à outrance, procédant par bonds inouïs dans l'inconnu du mystère de la Nature, il revient d'être conscient, plus qu'aucun autre siècle, de la valeur du passé. Partout on reconstitue; partout on relève, on étudie, on retrace; partout on se penche sur ce qui fut, Paris reste un lieu dont les traits anciens et la pensée constante sont pleins de charme et d'enseignements.*

*Prenez tel quartier avec ses avenues harmonieuses dont les lignes semblent prédestinées et dont l'histoire toute moderne colle déjà aux murs. Il a été tracé sur les décombres d'un autre que l'on croyait définitif parce que riche, beau, plein de témoignages, dans un cadre de son style. Et le dix-neuvième siècle l'a balayé en s'en allant. Madame Balleyguier, dans son ouvrage « Ma petite patrie, la Rive gauche », nous conduit dans les carrefours disparus, le long des rues qui n'existent plus. De la Seine, du Cherche-Midi, du Palais-Bourbon à Saint-Germain-des-Prés - cathédrales à destination changeante - elle nous entraîne avec délicatesse et sensibilité; elle raconte, fait resurgir, fait revivre les lieux, les choses, les gens - des gens pleins de courtoisie parce qu'ils étaient heureux. Évocation d'un temps encore récent et à jamais disparu; évocation rendue vivante à force de concentration intérieure, pendant les tristes années de la dernière guerre, alors que tout dynamisme de bon aloi était secret. En songeant à ce que vit la jeunesse de Madame Balleyguier, à ce qu'elle fut, et aux années que ses épaules portent si spirituellement encore aujourd'hui, le slogan « Si vieillesse pouvait ! Si jeunesse savait ! » passe dans la mémoire pour constater que l'auteur de ces pages a su observer et tout enregistrer dès son jeune âge; qu'elle sait aujourd'hui infiniment de choses; qu'elle peut les faire revivre; qu'elle y réussit; qu'elle peut ce qu'elle veut. Privilège rare que de pouvoir tenir tête à un proverbe !*

*C'est une joie que de suivre la narratrice dans les rues de l'ancien faubourg Saint-Germain évanoui; dans les magasins du siècle dernier; dans les boudoirs éclairés à la lampe ou à la chandelle. Suivons-la en tenant par la main l'adolescent aux yeux mi-clos qui s'appelle le Rêve.*

ANNIE MARCEL-PAON.



## MA PETITE PATRIE, LA RIVE GAUCHE

Tout le monde sait que les impressions d'enfance sont les plus vives et surtout les plus persistantes. Les images que les yeux qui viennent de s'ouvrir absorbent et les réflexes qu'elles impriment sur les cerveaux tout neufs, encore malléables, ne s'effacent plus malgré les années et reprennent, au contraire, après la cohue des événements, la fatigue des émotions, l'usure des nerfs, lorsque l'organisme se détend, une vivacité des couleurs, une vie renouvelée.

Tout ce qui s'est passé pendant les longues années de lutte et de travail, de joies et de douleurs, s'estompe dans le demi-sommeil de la vieillesse, les sens ne cherchent plus de nouveautés, la curiosité somnole, et dans cette pénombre, ce qui revit et s'anime, ce ne sont pas les souvenirs de l'âge des réalisations, mais les premiers chocs qui ont fait vibrer la sensibilité enfantine.

Une impression fortuite, un son inattendu, donnent le branle à des ondes lointaines, réveillent des sensations oubliées et voilà l'imagination qui revit l'existence d'autrefois; les figures depuis longtemps dans le néant défilent plus vivantes que jamais avec une précision implacable. Les lieux habités jadis, les paysages reprennent leur animation, les meubles, les chers vieux meubles sont là, à les toucher et, parmi eux, les visages qui se penchaient sur notre enfance.

Malgré tous les bouleversements apportés par tant d'années, quatre-vingts à bien compter depuis que j'apprends à voir, par tant d'événements dans la chère Rive-Gauche où j'ai passé ma vie, je retrouve, en fermant les yeux, absolument intacts, le vieux quartier de mon enfance, un rayon bien restreint après tout, allant de Sainte-Clotilde à Saint-Sulpice, tournant cinquante ans autour de Saint-Thomas-d'Aquin. Cela ne peut intéresser que ceux qui aiment les vieilles pierres avec autant de vénération que moi et qui attachent un souvenir à chacune d'elles.

Je n'avais que six ans en 1868 lorsqu'on me mit en demi-pension au Couvent de Notre-Dame-de-Sion et pour aller de la rue de Grenelle, où nous habitions à côté de la Mairie, jusqu'en haut de la rue Notre-Dame-des-Champs, je parcourais quotidiennement cette noble zone du Faubourg Saint-Germain. Le calme des rues était presque absolu, endigué entre les beaux hôtels et les façades conventuelles. Le matin, les lourdes portes s'ouvraient sur les cours pavées, laissant passer des palefreniers avec des chevaux de race aux couvertures armoriées, ou un petit peloton de cavaliers et de jolies amazones au voile roulé autour du tube classique. Le soir, dans la brume, les becs de gaz s'allumaient tour à tour par une mèche enflammée au bout d'un long bâton que portait le classique allumeur de réverbères en blouse bleue. Mais bien des recoins restaient dans l'ombre, dans l'enfoncement des grandes portes cochères. Je les connaissais sur ma route ces angles noirs et je les redoutais, marchant sur la chaussée quitte à me faire gronder, mais la circulation était si calme ! Des coupés élégants, les bons petits fiacres allant trottinants, pas d'autobus, même pas de bicyclettes !

Nous passions d'abord rue de Bellechasse et rue de Varenne dans l'atmosphère aristocratique des hôtels princiers, dont la République a fait des Ministères et des Ambassades, mais qui avalent encore leur noble nom écrit sur le fronton de la porte. On apercevait des frondaisons de parc, des statues blanches, des escaliers aux larges degrés. J'aimais moins la rue du Bac où les magasins se tassaient, mais on s'arrêtait au Bon Marché, au coin de la rue de Sèvres pour acheter du ruban ou un peu de mercerie dans la boutique qui faisait déjà l'admiration du quartier.

Puis il fallait passer par la louche petite rue Dupin mal éclairée, malodorante, où les ordures ménagères restaient en tas devant chaque maison jusqu'à la tour-née des charrettes où les boueux les jetaient par pelletées, éparpillant poussières et microbes. Certains tuyaux d'eaux polluées se répandaient dans le ruisseau, ce qui attirait des nuées de mouches noirâtres, objet de mon horreur. Je me souviens encore de mon dégoût et des bonds que je faisais pour les éviter. Le calme renaissait dans la rue du Regard où les portes du plus beau style alternaient avec les murailles des couvents, et on traversait le chantier de la rue de Rennes dont le percement était en pleine activité. Dans la rue Notre-Dame-des-Champs, c'étaient encore les Gardes-Malades du Bon-Secours, les Petites sœurs des pauvres et à droite la longue façade du collège Stanislas, où s'engouffraient nos frères. Mon

beau Couvent de maintenant n'était encore qu'amorcé sur la rue, la chapelle était en projet, mais le bâtiment de la communauté n'a pas changé avec son grand parloir sur le parc. Bref, je crois que c'est d'avoir arpenté dix ans de ma vie d'enfant ces trottoirs provinciaux entre des lignes de noble architecture que je me suis inoculé tout doucement cette vénération de la pierre usée par les ans, des lourdes portes aux marteaux d'airain, des hautes fenêtres aux vitres verdâtres. J'avais des pré-dilections pour certains vantaux sculptés et je connais-sais le sourire de chaque mascarons au-dessus des portes.

La guerre de 1870 a été la scission de ma première enfance. Je ne conserve guère avant ce moment que des souvenirs de fête heureuse. J'aimais à capter les papotages de mon entourage très parisien, très artiste, les noms illustres, les échos de mondanités. J'admirais Passionnément ma jeune maman, très belle avec son lourd chignon piqué de camélias sur ses épaules tombantes, lorsqu'elle partait au bal des Tuileries ou de l'Hôtel-de-Ville, et notre grande récompense était d'aller voir aux Champs-Elysées, le soir des Courses, le retour des calèches fringantes remplies de vastes jupes, de petits chapeaux et de minuscules ombrelles - ou bien encore les Cent Gardes étincelants rentrer en musique dans leur caserne de la rue de Bellechasse toute proche de notre maison.

De nos fenêtres, nous pouvions voir le cortège du Boeuf Gras<sup>1</sup> entrer dans la cour de l'Ambassade d'Autriche qui est maintenant le Ministère du Commerce et s'arrêter pour saluer Mme de Metternich<sup>2</sup>, arbitre de la mode du jour. Ce nom de Metternich tant de fois répété, évoque encore à mes oreilles tout un bruissement de fanfares, de piétinements de cavaliers, de belles dames en crinoline !

Hélas ! toute cette fête Impériale, dont le reflet arrivait jusqu'aux enfants, sombra dans le naufrage de 1870. Ce fut la fuite de toute notre petite famille en Limousin, l'inquiétude pour le cher papa resté à son poste de Garde National, le froid si dur de ce terrible hiver et l'apprentissage de la vie sérieuse, restreinte et aussi le sentiment obscur d'une injustice, d'une déchéance qui arrivait à tous, d'une douleur générale et ce fut l'éveil de ma passion pour le pays qui souffrait.

Lorsqu'au retour en Mai 1871, je vis dans les gares les uniformes prussiens, les casques rutilants sur ces lourdes faces qui n'étaient pas de chez nous, une rage envahit mon âme grandissante et l'idée de la revanche devint celle de toute ma vie future. J'enrageais de ne pouvoir me battre et je me disais que je donnerais pour cela des fils à mon pays.

Et puis l'indignation des miens me gagnait, en face de Paris brûlé, devant les effondrements des Tuileries, l'Hôtel-de-Ville, de la Cour des Comptes et les traces si fraîches de la Commune, les dévastations faites par l'explosion de la Poudrière du Luxembourg, Vitres brisées partout, monceaux de pavés des barricades.

La vie reprenait pourtant. Nous retournions au couvent de Sion en traversant ce carrefour Vavin, si tragique un mois avant. Le grand parloir était changé en ambulance pleine de grands blessés. Je vois encore un amputé à qui je portais du tabac et qui souriait à Maman et à moi.

Nous étions fières de Mère Emilie qui avait interdit aux Communards l'entrée du Couvent en ouvrant tout grands ses bras devant la porte, en leur disant que s'ils avaient des blessés, elle les accueillerait tout comme les Versaillais, mais qu'on ne passerait pas le seuil. Et les blessés, les Soeurs, tout avait été sauvé par sa vaillance.

On ne pouvait parler que de ces émotions et, chez les miens, c'étaient des discussions pour le relèvement des ruines ou leur disparition, des lamentations sur ce qui était anéanti à jamais, les fresques de Chassériau à la Cour des Comptes, les plafonds des Tuileries, ceux de l'Hôtel de ville ! C'était le patrimoine de tous les parisiens. On nous conduisait le dimanche devant ces murs déjetés et noircis pour que nous ne perdions pas le souvenir de ce deuil général.

C'est à ce moment que la famille s'augmentant pour la sixième fois, il fallut agrandir son cadre et que mes parents s'installèrent dans ce cher vieil hôtel du n° 1, rue du Regard, où ils devaient rester quarante ans et auquel je me sens attachée par tant de fibres. Il est encore tel qu'à ce moment, Dieu merci et abrite les petits enfants si nombreux de ceux qui avaient notre âge à ce moment. L'immense portail au fronton sculpté d'un lion stylisé, les vantaux d'admirable boiserie, le vaste escalier de pierre avec sa rampe forgée, le pavé moussu un peu disloqué, tout m'enchantait. Je rêvais de tout passé écoulé entre ces pierres. Cet hôtel et celui du Conseil de Guerre qui lui était mitoyen et

donnait sur la rue du Cherche-Midi dataient de la fin du règne de Louis XIV, ainsi que les numéros 3, 5, 7, de la même simple et noble ordonnance et ceux qui s'échelonnaient plus haut, avaient été faits par les Carmes de la rue de Vaugirard pour fermer leur domaine, tandis qu'à l'Est, sur la rue Cassette, ils construisaient des maisons nobiliaires, de façon à mettre leur parc à l'abri des regards et du bruit. Du côté droit de la rue, les vignes et les champs avaient persisté longtemps, avec une ferme dont les murs existent toujours à l'angle de la rue du Cherche-Midi, avec la porte charretière. Dans notre enfance, on hissait encore les bottes de foin par une poulie à sa fenêtre, les pigeons voletaient sur les toits et les coqs se chargeaient de nous réveiller.

Le plus vaste et le plus beau de ces hôtels était celui qui faisait l'autre angle de la rue du Cherche-Midi et qui servait de Conseil de Guerre en face de la prison. Sa lourde porte toujours fermée cachait la splendide cour et le grand perron. Elle ne s'ouvrait que pour le passage de la voiture cellulaire qui amenait les prisonniers de la geôle d'en face, cadenassée pour traverser la rue. Les piquets de service, les estafettes, les bruits de tambour prenaient à nos yeux d'enfants une allure impressionnante. Nous étions très préoccupés de ce voisinage des prisonniers, émus des mesures de sévérité. Nous avions pitié des ombres féminines qui longeaient lentement les murs de la rue, semblant s'intéresser aux devantures et guettant la silhouette d'un prisonnier à une fenêtre aux barreaux de fer.

Un dimanche, sur une invitation de la femme du commandant, nous fûmes admises à la Messe des Prisonniers dans leur Chapelle et nous eûmes la permission de regarder par une fenêtre donnant sur le préau intérieur la récréation de tous ces grands gars, communards non encore libérés. Ils jouaient tous en cercle à se passer un mouchoir de couleur et tapaient les uns sur les autres avec une vigueur peu rassurante. Mais nous ne fîmes qu'entrevoir deux pauvres polytechniciens qui rentrèrent aussitôt qu'ils aperçurent des dames. Qu'avaient-ils fait ? Plus tard, bien plus tard, ce fût là que Dreyfus fut amené au petit matin...

Mes parents me parlaient d'un autre souvenir du cherche-Midi, plus souriant, c'est celui de la belle fiancée de Victor Hugo, Adèle Foucher dont le père y était fonctionnaire et dont le mariage se fit en 1822. Le poète avait vingt ans, puisque le siècle en avait deux lors de sa naissance à Besançon. Il venait de perdre sa mère et était venu, 30, rue du Dragon, tout près de sa bien-aimée. Il était riche et pouvait se mettre en ménage possédant 700 francs et une pension de 1.000 francs, son premier encouragement officiel, accordé par Louis XVIII.

Cependant plusieurs évasions furent facilitées par le voisinage des grands toits, des larges gouttières où l'on pouvait se glisser et surtout de l'arbre de la Liberté qui abritait le jardin des Récamier, ainsi nommé parce que plus d'un évadé était descendu de branche en branche. Ce n'était plus rien ensuite que d'escalader le mur du jardin et de ressortir rue d'Assas par l'hôtel du député Keller. Le bel arbre fût sacrifié, comme un peu plus tard le beau Conseil de Guerre.

Au moment de notre arrivée rue du Regard, la rue de Rennes se terminait lentement. Bien des tronçons n'étaient pas à l'alignement. On y mettait le premier tramway à chevaux, innovation effrayante ! N'y eût-il pas un jour de Noël un pauvre charbonnier alourdi par son fardeau qui fût écrasé en face de la rue Coëtlogon, ce qui causa un tollé contre les méfaits du progrès !

Chère petite rue Coëtlogon, tellement surannée avec les bornes et la chaîne qui la fermait du côté de la rue d'Assas, et les arbres penchés sur elle de chaque côté de la chaussée. C'était notre route pour Saint-Sulpice, où, le Dimanche, la bande de cinq fillettes, tanguait autour de la maman pour se rendre toujours un peu en retard à la Messe. Solennité brillante qui nous changeait des offices recueillis du Couvent. J'aimais voir le défilé de tous les surplis sortant du grand Séminaire et traversant la place ensoleillée en blanche et vivante cohorte, à entendre tant de voix jeunes et chaudes entonner des psaumes que je ne comprenais pas, mais qui m'enchantèrent.

Le plus beau, c'était le grand orgue que le jeune Maître Widor<sup>3</sup> attaquait avec une ampleur splendide. De tout Paris on venait pour l'entendre. Les équipages se pressaient à la sortie et l'on se montrait, remontant dans le sien, la belle Comtesse Potocka<sup>4</sup> aux bandeaux italiens et aux yeux profonds, toujours assidue aux séances du Compositeur. Les belles fresques que Delacroix venait de terminer à la Chapelle des Saints Anges étaient aussi un objet de pèlerinage pour « ceux qui venaient de l'autre côté de l'eau ». Notre Maman si artiste, nous y arrêtait toujours un instant à la

sortie de l'église, de même qu'à Saint-Germain-des-Prés où elle entraît toujours dire un Ave à la Vierge Gothique de l'entrée; elle nous expliquait la Bible de Flandrin se déroulant sur les murs. Jamais l'occasion, de nous ouvrir les yeux et nous donner le goût de la vie n'était négligée et je crois bien que j'ai profité de ces joies des yeux dont je ne suis pas encore lassée !...

Voilà qu'en jetant au passage ce nom de la Comtesse Potocka une nuée de souvenirs m'assaillent, se ruant les uns sur les autres au fond de ma mémoire et il me faut les réunir car la belle et charmante femme qu'ils évoquent en vaut la peine.

Ce doit être en 77 ou 78 que je l'ai vue souvent chez ma chère tante Wilhelmine Bost, tante Mine, qui faisait d'elle un grand pastel d'apparat. Bonnat<sup>5</sup> venait d'exposer sa silhouette éclatante de lumière sur une ombre lourde, une de ces grandes toiles dont Paris parlait tout un printemps. Mais la capricieuse italienne ne l'aimait pas et d'autre part elle s'était enthousiasmée du talent et de la personnalité distinguée et fine de ma tante, à tel point que, pour la voir en dehors des séances, elle lui avait demandé des leçons de dessin qu'elle venait prendre assidûment dans le salon de la rue des Saints-Pères, l'atelier étant consacré au travail de ma Tante. Elle amenait une jolie cousine polonaise Mirette Tampska et ma tante m'adjoignit à ses élèves pour que je puisse profiter de ses conseils et du temps qu'elle leur consacrait.

Je fus vite familiarisée avec la gaie et fantasque Mirette dont les saillies animaient le travail et la splendide Comtesse retrouvait dans cette intimité le sourire de ses 25 ans. Elle insistait pour avoir ma Tante l'été dans son palazzo du lac Majeur et me pressait d'y venir avec elle. C'était le paradis de son enfance où elle avait passé ses années d'insouciance avec ses deux sœurs.

Hélas ! ma vieille mémoire se refuse à retrouver leur nom d'aristocratie piémontaise. Je me souviens seulement que les frasques de sa sœur aînée, la princesse Pignatelli, ont défrayé la chronique parisienne quelques années plus tard. Ma vieille Tante eut la sagesse de rester sur la réserve digne qui la caractérisait et peu de temps après la Comtesse quittait en coup de tête... ou de cœur, la plus somptueuse demeure de Paris qu'on venait de terminer Avenue Friedland et venait habiter avec sa mère un cinquième étage de la place Saint-Sulpice. Qu'est devenu le beau pastel si ressemblant, si expressif de lassitude de la bouche enfantine et des immenses yeux sous le front de marbre légèrement ombragé, comme la mode en était de rigueur, par une frange de cheveux tombant des bandeaux plaqués noirs aux reflets bleus ?

Je le connaissais bien ce portrait, trop pour mon plaisir, car plusieurs fois, je servis de mannequin vivant, la taille sanglée dans le corsage de velours rouge, décolleté en carré, avec des flots de merveilleux points d'Alençon dans lequel brillait une broche d'énormes diamants, et que drapait une cape de zibeline. J'étouffais là-dessous et mes quinze ans trouvaient le temps bien long, sans être touchés de porter plus de cent mille francs d'atours.

Notre enfance ! de quelle lumière chaude elle éclaire toute la vie quand elle fût heureuse, entourée d'affection ! Cette chère vieille maison l'encadre de poésie intime. C'était bien l'abri de tant de jeunesse vivante, six enfants chez nous, cinq enfants Récamier. Les amitiés s'étaient faites naturellement, malgré le rigide précepteur ecclésiastique et la plus sévère gouvernante anglaise. Mais on fermait la lourde porte et la cour devenait un préau parfait pour les ébats des grands garçons, les jeux de ballon que les fillettes enviaient des fenêtres - et puis l'on s'enhardissait à des visites domiciliaires par le chemin des gouttières où l'on pouvait se glisser en passant par la cuisine et où l'on faisait la chasse aux énormes rats qui venaient de la ferme voisine. Un peu plus tard, les collégiens organisèrent un stand au pistolet dans le grenier Récamier. Presque du même âge que mon frère, je me faisais admettre à ces jeux garçonnières, très fière devant mes sœurs qui n'en étaient pas. Plus tard encore, ce furent des séances d'escrime qui se passaient au rez-de-chaussée chez le vieil intendant Druet, mais je dus me contenter d'entendre le vacarme.

Nous habitions les trois étages de l'aile droite dont l'entrée était au premier dans le grand escalier. Mon père y avait ses bureaux d'architecte et ma mère son salon où nous avons tant dansé. Les chambres de maman et de ses cinq filles étaient à l'entresol, celles de mon père et de mon frère au second ainsi que la cuisine, et cela communiquait par un petit escalier en colimaçon doublant intérieurement l'escalier de service. Naturellement sans ascenseur, ni chauffage, ni lumière autre que les petites lampes Pigeon se promenant de chambre en chambre. Les belles pièces du premier étage

se commandaient, étaient mal distribuées, mais ma mère les avait remplies petit à petit de tapisseries, d'aimables meubles anciens, de vieux tableaux et de bibelots de Saxe disposés avec tant de goût qu'ils semblaient créés pour leur place. Dans ce petit musée, on ne s'apercevait pas de l'inconfort, nous y étions tellement habitués, et puis n'y avait-il pas la petite terrasse carrée qui s'appuyait sur le fronton de la porte cochère. Elle était couverte d'un feuillage qui abritait des regards indiscrets et nous pouvions y apprendre nos leçons, entre les caisses de fleurs, et plus tard y lire les premiers romans.

Une grande Sainte Vierge, ex-voto érigé après la guerre sur le fronton du fond de la cour, semblait prendre la chère maison sous sa protection, et en face dans l'aile droite, pendant les dix années qui suivirent notre arrivée, une divine Présence était invisible et mystérieuse dans un des salons de la vieille demoiselle de Mauroy. Cette sainte personne nous en imposait beaucoup, bien qu'elle nous accueillit quelquefois à la Messe et qu'elle consentit à étaler devant nos yeux curieux sa pieuse collection de mules du Pape, disposées en rond sur un guéridon Empire. C'était une amie très influente du Saint Pape Pie IX qu'elle allait visiter tous les ans et elle rapportait de Rome chaque fois une petite mule blanche, des Agnus Dei pour les malades, des chapelets bénits. C'est elle qui fût la fondatrice de la perpétuelle petite Lampe allumée devant le Saint Sacrement. Elle travailla de toute son influence et de toute sa fortune pour le résultat acquis maintenant partout, du feu discret brillant dans la pénombre de toutes les chapelles, pour avertir de la présence du Saint Sacrement et pour se consumer comme un cœur aimant. Une figure comme celle de Mlle de Mauroy semble à l'heure où nous vivons reculer dans les espaces légendaires. Que de degrés on a, hélas, descendus ! Elle était aussi une grande amie de Mgr de Ségur qui, à sa prière, voulut bien diriger notre frère André. Je me souviens de la visite que nous fîmes à ce vénérable aveugle dans son logis de la rue du Bac, au 101, je crois. Maman lui présentant ses cinq filles, il les bénit et les baisa sur le front en commençant par la plus petite et s'arrêtant, un peu embarrassé, à la plus grande, Geneviève, qui avait bien seize ans.

Je n'avais que six ans lorsqu'on me mit pensionnaire à Notre-Dame-de-Sion avec ma sœur aînée, en raison d'une épidémie de petite vérole qui avait atteint en même temps mon père et ma mère. Mais ma sœur attrapa la scarlatine et fut emmenée chez mon grand-père, rue des Saints-Pères. Le refroidissement du transport occasionna un rhumatisme articulaire qui la mit pendant deux mois en très grand danger, et je restais seule au couvent le cœur bien gros. Mais je m'habituais vite à la douceur de vivre au milieu des bonnes Sœurs souriantes et calmes et à la régularité des occupations au son de la cloche, aux jeux dans le grand parc et au travail bien dirigé, pour lequel je me pris de passion.

Entre tous ces clairs visages reflétés par la cornette qui se sont penchés sur moi pendant dix ans avec tant de dévouement, je ne veux en détacher qu'un dont je vois encore le profil énergique, un peu dantesque, cire jaune au milieu des guimpes. Chère Mère Marcella avec qui j'eus la chance de rester plusieurs années, passant de classe en classe en même temps qu'elle y devenait maîtresse des études. Je n'ai compris que plus tard la raison de l'empire qu'elle prenait autour d'elle mais nous subissions toutes le charme de son intelligence si vive et son esprit si large et de l'amusante façon avec laquelle elle savait ouvrir nos cerveaux et nos cœurs. Puis nous entendions dire qu'elle était la sœur de Prévost-Paradol<sup>6</sup> avec une sorte de respect qui flattait notre amour-propre sans que nous sussions pourquoi.

Pauvre femme ! qui restait malgré le renoncement exigé, encore attachée à la vie intellectuelle et mondaine qu'elle avait menée pendant trente ans dans le milieu le plus lettré et le plus parisien, celui de son neveu Ludovic Halévy<sup>7</sup> et de sa mère qui avait fait partie de la Comédie-Française; si attachée aussi aux enfants de son frère dont la mort volontaire avait été comme un deuil national et pour elle un tel effondrement. Hélas ! le fils, charmant jeune homme de vingt ans se détruisait comme l'avait fait son père et aussi son grand-père, disait-on - et ses sœurs, deux très belles jeunes filles, prenaient le voile après quelques années passées à Sion pour leur conversion du protestantisme. Je les vois encore, si élégantes malgré l'uniforme, sveltes et blondes. Elles ont été envoyées, ainsi que Mère Marcella, dans les couvents d'Orient, loin de toute leur ambiance passée. La plus jeune y est morte de tuberculose et je ne revis plus Mère Marcella !

Le Couvent de Sion avait été fondé en effet en vue de la conversion des Juifs par le Père Théodore Ratisbonne<sup>8</sup>, lui-même Israélite de souche alsacienne. Notre Père, comme nous le nommions quand il nous appelait autour de lui dans le parc et faisait cacher deux ou trois petites sous son ample manteau. Il nous appelait chacune sa préférée. Sa belle tête aux boucles blanches et aux traits sémites nous était chère et familière, tandis que celle de son frère, le Père Marie, me faisait une peur terrible avec ses yeux de flamme qui avaient, disait-on, vu la Sainte Vierge dans une église de Rome, où il était entré en Touriste.

Le fait est que le Père Marie n'avait pas suivi tout d'abord son aîné dans la foi nouvelle et que c'est seulement après cette apparition qu'il se décida subitement. Il fonda cet ordre des Pères de Sion pour uniquement s'occuper de la conversion des Israélites et le répandit très vite en Orient, de même que la Communauté des Dames de Sion à Yassy, de Pera à Alexandrie. Bien des petites camarades arrivaient de ces pays lointains pour recevoir l'éducation et la conversion. Il y avait aussi beaucoup d'Alsaciennes dans le sillage du Père Ratisbonne, à commencer par les filles de leur frère Louis, le poète, trois belles Juives au caractère intraitable que j'ai bien connues, surtout Marie qui était mon ennemie intime. Elle a du reste pris le voile, ainsi que beaucoup d'autres de mes camarades qui sont devenues de saintes religieuses.

Ce fût même une épidémie de vocations parmi les grandes et les anciennes, à tel point que cela occasionna des réclamations des familles, voire un procès, lorsque trois sœurs de M..... toutes trois belles et supérieurement douées, entrèrent au Noviciat presque en même temps.

Mais on y était si bien dans ce beau Couvent, souvent bien mieux que dans une famille désunie, ou désargentée, entre des rancunes et des rivalités.

Ce n'était pas le cas des cinq petites Duchâtelet trop vivantes pour se laisser enfermer. Je dois reconnaître du reste qu'aucune pression n'a jamais été exercée sur nous, tout au moins en ce qui concerne ma génération. Je me souviens seulement avoir été appelée une fois chez Mère Aimée, la rigide directrice du pensionnat.

Elle me fit asseoir sur un tabouret à ses pieds, me donna sa Croix à baiser et me fit l'honneur d'un entretien qui se termina en me demandant quel avenir je désirais. Et ma réponse spontanée fut que je voulais me marier pour avoir beaucoup d'enfants. Ce fut si catégorique que l'on en resta là. Le fait est que j'ai toujours désiré avoir la même vie que ma mère, dont je connaissais pourtant les difficultés et les fatigues, mais dont je sentais instinctivement la beauté et l'intérêt et aussi la douceur d'être entourée d'affections. Et ma prière quotidienne à la grande Vierge de la Chapelle a été exaucée absolument...

## II

Bien d'autres souvenirs affluent les uns sur les autres. En 1877, j'avais quinze ans et après l'examen général et officiel passé dans des baraquements qui sont restés place du Carrousel, en tant que provisoires, plus de vingt ans, je dus quitter le Couvent à mon très grand chagrin.

Mais il était décidé que je me mettrais résolument à la peinture pour laquelle on m'attribuait un don instinctif. Le milieu très averti dont j'étais entourée avait développé les fibres ataviques d'une lignée de peintres dans ma famille maternelle et aussi de mon père dont le goût d'architecte était si pur. Celui-ci, chargé par la Ville de Paris de la voirie de plusieurs arrondissements, aimait sa ville avec la même passion éclairée et divinatoire que son grand patron Alphand. Il la connaissait à fond, en savait les tares et rêvait de les faire disparaître. Devinant les besoins de l'avenir, il savait les sacrifices à faire, mais il défendait avec passion ce qu'on devait et pouvait préserver. Il causait volontiers de tout cela et aimait à me donner des leçons de choses sur le vif. Le Dimanche, nous arpentions, seuls d'abord, puis avec mes amies préférées, les églises qui étaient une révélation pour moi, les vieux quartiers, les rues étroites et désuètes, le Marais, la Cité, le quartier Maubert et celui du Panthéon. Ces découvertes répondaient trop à mon goût des vieilles pierres pour que je ne fusse ravie, mais ces endroits pleins d'histoire n'avaient plus la même vie qu'autrefois, devenus commerçants et populaires, tombant trop souvent à l'abandon, tandis que ma chère Rive Gauche vivait encore un peu comme jadis.

Et puis, les Musées ! Le Louvre, Cluny, le Luxembourg, je les connaissais comme ma poche et j'aurais pu m'y diriger les yeux fermés. Carnavalet, Galliera, le Musée Guimet, Cernuschi, les Arts Décoratifs n'existaient pas encore, et les trésors des collections particulières n'étaient pas encore légués à l'Etat. Mais au printemps, il y avait le Salon et le Salon de ce temps-là, c'était une date, une fête parisienne.

C'est curieux comme le goût a évolué ! A ce moment, la petite bourgeoisie ne s'occupait pas de politique active. Pas de meetings encore, peu de réunions électorales, guère de sports non plus en dehors des courses. Les Parisiens ne connaissaient guère que la bicyclette et la natation, mais ils s'intéressaient encore à l'Art, aux expositions. Les Cercles des Pieds Crottés<sup>9</sup>, rue Volney, puis l'Epatant<sup>10</sup>, lorsqu'il émigra de la place de la Concorde à la rue Boissy-d'Anglas, faisaient salles comblées l'hiver, et au printemps, le brave Palais de l'Industrie voyait à ses portes une queue interminable le Dimanche où l'on avait l'entrée gratuite. C'était ce jour-là qu'on y conduisait notre bande et je me vois encore piétinant sous la pluie avant d'entrer dans le lieu saint. Mais j'eus bientôt ma carte d'exposante, à 16 ans, pour une grande tête d'Italien faite au cours de Mme Thoret dans l'atelier qui fut remplacé par le théâtre du Vieux-Colombier.

Une espèce qui a bien disparu c'est celle des modèles italiens qui inondaient alors les ateliers. Il y en a encore quelques-uns dans le quartier Montparnasse, mais ils ont quitté leurs costumes de pifferari ou de Napolitains; tandis que les Lundis d'autrefois, quand on les choisissait pour la semaine, la cour de l'atelier semblait changée en quartier du Transtévère<sup>11</sup> ; ou bien, en suivant la mode de Roybet<sup>12</sup> et de Meissonier<sup>13</sup>, on les costumait en Seigneurs du temps de Louis XIII, époque très en faveur à ce moment de république bourgeoise.

Quelle horrible peinture on faisait quand on y pense! Avec des dessous au bitume qui reparaissaient inévitablement et l'éclairage direct qui donnait des ombres dures et opaques. Je sentais le besoin d'autre chose d'éclaircir tout cela, de débarbouiller ma palette et mon malheur fit qu'en changeant d'atelier, je retombais dans les mêmes errements poncifs, malgré les noms illustres alors qui avaient ébloui mes parents, de Carolus Duran<sup>14</sup> et d'Henner<sup>15</sup>. Il faut dire que la chose avait été provoquée par le vieux maître Henner lui-même que nous trouvâmes au Salon devant mon premier envoi de peinture, une tête de religieuse faite ingénument pendant les vacances la première fois que je touchai une palette que l'on m'avait prêtée. Il la considérait attentivement et en dissertait avec un autre artiste. Au bout de quelques minutes, ma mère osa l'approcher et me présenter toute rougissante. Henner voulut bien me complimenter et m'inviter à venir le voir, ce que j'ai fait pendant bien des années, apportant mes petites toiles et recevant toujours l'accueil bourru et bienfaisant que tous les artistes connaissaient bien. C'était amusant de grimper dans cette ruche d'ateliers de la place Pigalle, où Puvis de Chavannes<sup>16</sup> travaillait aussi, de sonner quatre à cinq fois patiemment à la porte que le Maître venait ouvrir enfin, sans toucher son béret crasseux. Il faisait entrer sans mot dire ses visiteurs qui cherchaient un petit coin dans l'atelier rempli d'un public muet et respectueux. Henner faisait effort pour parler. Cela l'ennuyait visiblement, puis il se lançait dans des phrases timides, alourdies par son accent alsacien et il ne les interrompait pas aux tintements désespérés des nouveaux arrivants qui piétinaient à la porte. Ce qui était le plus décevant, c'est que toutes les toiles en travail, les étincelantes nudités étaient impitoyablement retournées contre le mur. Et quel battement de cœur lorsque c'était son tour d'être sur la sellette et de montrer les essais craintivement apportés. Mais lorsqu'après un muet examen, il vous regardait par-dessous son béret, de son profond œil bleu et qu'il disait « C'est bien », on repartait avec du soleil dans le cœur.

Quelle différence avec la réception que faisait le divin Carolus dans son atelier du passage Vavin. Il était à ce moment à l'apogée de sa gloire et aussi de ses succès mondains et féminins. Il soignait du reste sa popularité et aimait sa cour d'admiratrices et de clientèle cossue, sachant trouver un mot aimable pour chacun. Il recevait en costume de velours noir d'une coupe sportive et personnelle, se campait devant son dernier portrait et dissertait indéfiniment, évoquant les Maîtres d'autrefois, surtout son dieu Velasquez, se grisant de tirades qu'on n'osait interrompre, puis il se mettait à l'orgue ou pinçait de la guitare. Vraiment, j'aimais mieux le silence embarrassé du père Henner; et puis à l'atelier du quai Voltaire où j'ai suivi le cours pendant deux ou trois ans, j'étais, avec mon éducation sérieuse, un peu estomaquée de l'allure odorante de mes camarades pour ce cabotin de l'art. Les

jours de sa venue, l'atelier se remplissait de fleurs, bouquets aux chevalets, piquées dans les cheveux vivement éclairés d'en haut. Il arrivait un peu tard, passait entre les élèves avec un mot pour chacune peu sévère et surtout peu explicatif du métier, ce qui me décevait car j'avais tout à apprendre. Puis le cercle se formait autour d'un haut tabouret sur lequel il s'appuyait nonchalamment. La massière, une bien jolie et blonde américaine qui était folle de lui, lui offrait des cigarettes et une allumette enflammée. Il lançait alors volutes de fumée et tirades creuses, en agitant les multiples bracelets et les dentelles de ses poignets. Vainement je cherchais ensuite à me souvenir de ce dont il avait parlé. De ce cours de composition sur un sujet donné, mythologique ou biblique, il ne me restait dans la pensée que des tirades confuses, des phrases ne se tenant pas, sans aboutissement pratique. Je crois qu'il aimait assez à nous faire rougir et lorsqu'il donnait comme sujet à traiter Eros et Psyché ou Roméo et Juliette, il appuyait vraiment trop sur sa phrase favorite « Il faut vivre son sujet, s'y identifier... »

Sa meilleure leçon était muette lorsqu'il lui arrivait de prendre la palette d'une élève et de broser en une demi-heure l'étude du modèle. Il donnait un ton général vivement soutenu d'ombres chaudes et transparentes, rehaussé de lumières franches posées avec une dextérité et une sûreté vraiment admirables. J'en restais abasourdie et j'y pris l'assurance qui me manquait, jusque-là trop esclave, sans m'en douter, de mon atavisme d'élève de David.

Tous les ans, à partir de mes dix-huit ans, mes portraits et mes études de paysage étaient reçus avec le numéro 1, bien placés sur la cimaise; quelques coupures élogieuses me gonflaient de joie, sans que je songeasse du reste à remercier les journaux et à me faire ainsi connaître.

J'ai regretté plus tard cette nonchalance ; elle était le résultat de mon éducation. Bien que les goûts très affinés de mes parents fussent essentiellement portés aux choses de l'art, ils étaient influencés par les idées courantes tout-à-fait arriérées et rien moins que féministes. Quel singulier mélange quand on y pense que cette attirance vers les sphères d'art et ces scrupules invétérés qui rétrogradaient vers les sévères principes bourgeois. Les jeunes filles ne devaient pas faire un pas seules dans la rue, ni faire une lecture qui ne fût très contrôlée. Elles ne devaient rien connaître des lois physiologiques de l'existence. On se taisait devant elles quand elles entraient. On leur permettait bien de s'intéresser à l'art, mais non aux artistes, et surtout de chercher à profiter de leur talent. Il était convenable qu'une femme du monde ne travaillât que bénévolement. Ma mère avait un ravissant talent de miniaturiste et une fantaisie très large dans son interprétation. Elle faisait nos portraits, copiait des miniatures anciennes ou faites par elle et nous en a laissé 117 - une collection - mais elle aurait craint, en en tirant parti, de choquer autour d'elle. Et pourtant sa sœur aînée qui ne s'était pas mariée et se consacrait à mon grand-père, ma chère tante Wilhelmine Bost se servait de son admirable talent qui l'eût rendue célèbre si elle n'avait pas été si modeste. Mais elle redoutait tout ce qui pouvait sembler un étalage ou une réclame. Elle vivait pour son art, de son art, éminemment distinguée d'esprit et de manières, et si elle n'a pas eu la place qui lui revenait, c'est qu'elle ne s'était jamais mêlée au monde des artistes. C'est grâce aux leçons si intelligentes qu'elle me donnait le soir à mon retour du Couvent, en me faisant dessiner d'après la bosse éclairée par une lampe que j'ai vite fait des progrès, grâce aussi à ses encouragements qui me donnaient confiance en moi. Elle me passa le flambeau qui, avant elle, avait été tenu par sa mère Mélanie Bout et par le père de celle-ci, le peintre Le Bel<sup>17</sup>, élève de David, dont nous possédons les albums pleins d'intérêt. Ma grand-mère, femme exquise au dire de tous ceux qui m'en ont parlé, s'était vaillamment servi de son talent, lorsqu'au second Empire, son mari fût destitué en 1850, ayant fait campagne pour le Général Cavaignac<sup>18</sup>, de son poste de Préfet du Lot, et qu'elle dut quitter sa large vie de Cahors pour attendre à Paris, avec ses quatre filles, que mon grand-père ait fondé un journal de Jurisprudence. Elle fit de remarquables miniatures dans son entourage très distingué et avait autant d'amis que de clients. Je ne l'ai pas connue, mais j'en ai entendu parler avec émotion par les vieilles personnes de mon enfance.

Certainement c'est le souvenir de ces heures difficiles qui hantait ma tante et ma mère, lorsqu'elles nous poussaient au mariage plutôt qu'à une carrière d'art, et d'autre part, le spectacle de la vieillesse solitaire et triste de ma tante Mine glaçait ma jeunesse ardente qui voulait, avant tout, avoir son heure d'épanouissement et fonder une famille à son tour.

Je me mariaï de bonne heure. Mon mari, architecte comme mon père et le mari de ma sœur aînée, avait les mêmes goûts d'art que moi, mais pas les mêmes tendances pourtant, ce qui alimentait les discussions, depuis plusieurs années que nous nous connaissions. Son père, compositeur de talent appartenait à un milieu intéressant, très ardemment bonapartiste, mon mari aurait désiré suivre sa vocation de peintre plutôt que de « tirer des barres et faire des ronds » selon son expression de l'Ecole des Beaux-Arts. Ce regret s'est accentué avec les années et les aquarelles faites avec la maîtrise d'un architecte ne suffisaient pas au bonheur de ce passionné de peinture. Aussi donna-t-il, sa retraite acceptée cinquante ans après notre mariage, le bel exemple d'un octogénaire suivant les cours de la Grande-Chaumière pour étudier sérieusement la peinture à l'huile, et en raison de sa solide base de dessin, réussissant du premier coup.

Quant à moi, je continuais, malgré mes occupations multiples, à me servir de mes pinceaux et je prenais comme modèles les petits êtres blonds et roses qui se succédèrent très vite autour de moi. Leur carnation éblouissante, due par ma belle-mère<sup>19</sup> à leur atavisme anglais, m'ont valu ce mot d'Albert Besnard<sup>20</sup> et dont j'ai été trop flattée pour l'avoir oublié « Que vous êtes heureuse d'avoir des enfants qui font de la lumière ! » Ces petits modèles me firent nettoyer les teintes bitumées de ma palette et répandre à flots la lumière sur ces chairs tendres et nacrées. On remarqua ces études et je fus flattée d'en avoir cinq à l'Exposition de l'Enfant organisée par Georges Cain<sup>21</sup> au Petit Palais. Je fus assurée par M. Jean Robiquet<sup>22</sup> qui vint les choisir chez moi que j'étais la seule femme non professionnelle admise à exposer. Hélas ! c'est bien ce qui me perdit, de n'être pas professionnelle, d'être classée comme amateur.

Je ne méritais pas mieux, absorbée par mes enfants, fatiguée par ces naissances multiples. Très peu encouragée par ailleurs, je n'envoyais que des pastels, de petites toiles, portraits ou paysages, des cartes de visite pour ainsi dire ; je me contentai d'une mention accordée à mon Abbaye-aux-Bois<sup>23</sup> et refusai même l'offre du Musée d'Angers pour la tête de religieuse de mes débuts, lui cédant toutefois deux cadres de croquis faits, l'un au Sénat au moment de la Haute-Cour en 1908, l'autre au Procès Dreyfus<sup>24</sup> à la Cour de Cassation.

J'oubliais même une fois d'aller reprendre mes envois à la fin du Salon, ce qui m'occasionna des ennuis et des déplacements qui me fâchèrent et je jurai de ne plus envoyer, comme si mon abstention pouvait être une punition pour la Société. Je demandais à la Secrétaire combien de fois j'avais exposé : « 28 » me fut-il répondu. - « C'est bien assez, c'est fini. » Je m'apercevais que ce qui m'avait tant passionnée me laissait Indifférente.

Cette foire annuelle n'était du reste plus le « Salon » d'autrefois. L'envahissement des médiocrités noyait les bonnes œuvres, il fallait faire des recherches pour trouver les maîtres aimés et les petites expositions de « Galeries » disputaient le public et captaient la clientèle. Le peu d'artistes que je connaissais, A. Besnard en tête, avaient fait la scission de la « Société Nationale », tandis que j'étais restée, ainsi que mon mari, fidèle à la « Société des Artistes Français ».

Le Maître de tous, Besnard, était un grand décorateur, un grand paysagiste, compositeur et coloriste, écrivain d'art, surtout grand portraitiste, peignant l'âme sous l'enveloppe humaine.

Ce n'étaient plus les effigies officielles de Bonnat, poncives dans leurs fonds sombres, ou les grandes élégantes de Cabanel<sup>25</sup> et de Carolus Duran, si heureuses d'étaler leurs épaules et leurs chiffons luxueux; c'était un M. Antonin Proust<sup>26</sup> semblant venir à vous dans la rue, ou un chef comme M. Cognacq<sup>27</sup> donnant des ordres à ses employés, ou une dame prise sur le vif dans son intimité, ainsi que la princesse Mathilde<sup>28</sup>. Chacun semblait avoir quelque chose d'intéressant à dire, chaque fois c'était une nouvelle trouvaille d'éclairage, de reflets enflammés, de soleil répandu. Besnard a été discuté, renié, vilipendé, puis lentement les yeux se sont ouverts à la lumière nouvelle, trop éclatante pour ne pas éblouir à la sortie de la cave où l'on maintenait la peinture jusqu'à l'arrivée des impressionnistes. Le gros public se massait en riant devant les portraits de Réjane, de Mmes Roger Jourdain et Duruy, où se jouaient deux éclairages contraires et chatoyants, puis à la longue, ces recherches de fines notations, de lumières dissociées, d'ombres si vivantes que d'elles venaient la chaleur, agirent sur les rétines les plus ignorantes et les habituèrent doucement à cette fête de la couleur.

Nous avons, au début de notre mariage, des rapports fréquents et intimes avec les Besnard, mon

mari s'occupant de leur installation rue Guillaume-Tell et venant de construire le grand atelier dans le jardin qui a réuni pendant un demi-siècle le Dimanche tant de personnalités et d'artistes. Je me souviens de dîners familiaux après lesquels j'allais avec la maman border dans leurs petits lits, les bébés Philippe, Robert, Jean et la petite sœur; d'autres dîners avec des gens amusants, Chéret<sup>29</sup> à ses débuts, le poète Champsaur<sup>30</sup>, Aman-Jean<sup>31</sup> le fidèle, Maciet<sup>32</sup> le Mécène.

Charlotte Besnard, amie d'enfance de mon mari, était la fille du statuaire Vital-Dubray<sup>33</sup> qui avait eu son heure de célébrité et des commandes officielles, la statue de l'Impératrice Joséphine, jadis située sur l'avenue devenue celle du Bois de Boulogne, les bas-reliefs du piédestal de Jeanne-d'Arc à Orléans. Il avait épousé une italienne, fille du mouleur qui l'aidait dans ses travaux. Le ménage qui se désunit complètement avait pourtant quatre filles dont l'aînée Charlotte si belle et intelligente, formée à la sculpture par son père, fut préférée par la mère qui, délaissant ses autres filles, l'accompagna dans ses séjours en Angleterre et en Égypte, puis à Rome où la jeune statuaire rencontra Albert Besnard qui venait de décrocher le Prix de Rome et était élève à la Villa Médicis. Ces deux êtres de race formèrent le ménage le plus uni, le plus compréhensif des choses de l'art, ayant tous deux atteint le plus haut niveau. Mais la femme eut le mérite immense de s'effacer malgré ses grands succès et de préparer elle-même le piédestal de son mari. Parfaite maîtresse de maison, elle recevait en grande dame, semblant ne s'occuper que de ses visiteurs. Mère très affectueuse pour ses quatre enfants, très dévouée surtout pour le dernier, Jean, qu'elle dut conduire à Berck pendant des années, mais en revanche, ses idées plus que larges au point de vue religion lui firent laisser à ses enfants une liberté complète d'éducation, ce qui, lorsque ce petit monde grandit, espaça nos relations sans jamais les suspendre pourtant, car mon plus grand plaisir a toujours été d'aller le Dimanche finir la journée rue Guillaume-Tell et de retrouver le milieu artistique qui me manquait de plus en plus.

Puis j'aurais voulu, dans mon désarroi de ne plus peindre comme je l'aurais désiré, que Besnard s'intéressât davantage à mes efforts, mais il sentait que sa peinture était discutée chez les miens. Son offre de faire mon portrait comme cadeau de noces n'a pas eu de suites, devant le peu d'empressement qui y a été apporté. « On n'aime pas ma peinture dans votre famille » m'a-t-il dit un jour un peu dépité. Mais devant mes éloges sur une étude des marronniers de Talloires, il me l'offrit séance tenante avec une dédicace gentille.

Il eut fallu surtout le suivre dans sa scission d'avec la Société des Artistes Français, quand il a fondé avec d'autres dissidents la Société Nationale. Il me poussait à y entrer et aussi à venir habiter dans son quartier de la place Péreire qui se peuplait d'ateliers. Mais, d'une part, je n'étais pas libre et d'un autre côté, il eut fallu quitter ma chère rive gauche, ma famille toujours rue du Regard et aussi le voisinage du Collège Stanislas où nous voulions faire élever nos quatre fils. Aussi laissai-je passer l'occasion, renonçant sans trop de peine à tout ce qui n'était pas ma douce tâche et voulant la paix familiale par-dessus tout.

A mon retour d'Athènes<sup>34</sup>, où j'eus la joie de passer deux mois bien intéressants chez mon beau-frère, le Colonel Ramies, officier de la Mission Française et le guide le plus aimable, je passai par l'Italie dont je ne connaissais que le Nord, et après l'inoubliable visite de Naples et de Pompéi, je reçus en janvier 1914, le plus aimable accueil à la Villa Médicis, très amusée de me trouver tout-à-coup à la réception du Dimanche si nombreuse et si cosmopolite, où Charlotte Besnard me confia la tâche de recevoir à un bout de la longue table du goûter, pendant qu'elle se chargeait de l'autre extrémité. Le lendemain je revins dîner avec une trentaine de personnes, français de passage, italiens de marque, élèves de l'Ecole. Ce fut charmant, et Besnard voulait me garder et me faire coucher dans la chambre de Marie de Médicis. Mais je voulus rentrer au couvent d'Assomptionnistes où l'on m'attendait. Je passai encore une journée entière à la Villa, déjeunant seule avec les Besnard et allant ensuite d'atelier en atelier visiter tous ces charmants et jeunes artistes. J'étais accompagnée par Robert, le fils aîné de Besnard, qui, moins d'un an après, tombait au début de la guerre, presque en même temps que mon pauvre fils Jacques. Aussi ce fut avec une véritable émotion que je vins à Talloires, en l'été de 1915, avec mon fils aîné<sup>35</sup> en congé de convalescence et que je tins à voir nos vieux amis. Besnard m'embrassa chaudement sans que nous puissions articuler ce que nous ressentions, et il me fit visiter leur charmante maison au bord du lac,

si emplies d'esquisses amusantes, d'études intéressantes. J'y suis revenue déjeuner quelques années après, avec mon mari, alors que celui-ci était chargé des Monuments Historiques de la région. Je trouvai nos amis un peu tassés, alourdis, mais toujours très affectueux. Hélas ! l'histoire de ce vieux ménage finit par la disparition de Charlotte après une cruelle maladie. Je me souviens de l'élan avec lequel le Maître m'embrassa au défilé lugubre de l'église, puis son attention à me recueillir dans sa voiture au Cimetière Montparnasse et du quart d'heure d'émotion passé entre lui et sa fille pour attendre le triste convoi. Il m'avait demandé de revenir le voir, ce que j'ai fait bien volontiers, le trouvant toujours entouré de fidèles, toujours bon et accueillant. Puis ce fut son tour de partir mais en pleine gloire, après une carrière de réussites. Je disais souvent à sa femme qu'elle avait eu la vie la plus belle et son mari la plus glorieuse. Il était de la race des grands artistes universels, les Vinci, les Rubens, les Van Dyck, peintres, écrivains, diplomates, découvreurs d'idées et traceurs de sillons. Combien y en a-t-il de cette taille ?

Un autre peintre de valeur, toutefois diamétralement opposé à Besnard, voulut bien quelquefois me donner des conseils, et par un hasard assez curieux, ce fut le compétiteur de Besnard à la direction de la Villa Médicis, à la mort du vieux maître Hébert. Gabriel Ferrier, membre de l'Institut, professeur à l'école des Beaux-Arts, avait épousé en secondes noces une de nos amies très intimes qui se remariait pour la troisième fois et qui eut fait aussi une parfaite directrice par sa grande habitude du monde et son intelligente activité. Ce fut pour elle une grande déception que ne compensa qu'imparfaitement la brillante situation de son mari. Il faisait de ces grands portraits somptueux, agréables, parfaits, très appréciés surtout par la clientèle cosmopolite et millionnaire. Ferrier avait une méthode de travail qui m'ahurissait. La grande toile dont il se servait pour grouper quelquefois une mère et ses enfants, ou pour développer dans toute son ampleur le luxe d'une traîne, était roulée par le bas et le peintre, qui était de petite taille, s'attaquait d'abord à la tête, puis au buste, puis aux mains et enfin le reste, déroulant au fur et à mesure sa toile blanche sans l'avoir dessinée ni fait d'étude préalable. J'entends bien qu'il avait vu l'ensemble de son œuvre dans son cerveau et que sa grande expérience savait ce qu'elle faisait, mais je crois que c'était plus un parfait professeur à en juger par les succès de ses élèves, un excellent peintre, qu'un artiste de génie.

Veuf avec trois enfants, il avait épousé cette belle Marie Porlier, deux fois veuve et sans enfants, sauf une belle-fille, Mimy Hardon, qui devait devenir la Maréchale Pétain.

J'ai bien connu aussi Bourdelle<sup>36</sup>, alors que ses compatriotes, nos amis de Marigny, essayaient de le lancer dans leur société de Gascogne comme portraitiste au pastel et j'avoue n'avoir pas eu foi en lui à ce moment, ses pastels indécis et les proportions exagérées de ses sculptures, comme celle du groupe de Montauban<sup>37</sup>, étant trop modernes pour mon goût classique. Mais il m'intéressa de plus en plus et je vins voir plusieurs fois ses travaux impasse du Maine avec mes amis qui me conduisaient aussi chez Rodin dont j'appréciais davantage le génie. Ils amenèrent Bourdelle dîner à la maison rue de Varenne, mais mon mari qui ne l'admirait pas du tout fut si froid que je ne le revis que bien plus tard, en pleine gloire. Je le rencontrai plusieurs saisons aux Eaux de la Roche-Posay où il venait, disait-il, se débarrasser des toxines accumulées par son travail acharné de l'année; et je m'amusais de ses intarissables dissertations sur l'art, débitées avec l'entrain et l'accent languedocien qu'il avait gardés.

### III

Même en fermant les yeux pour bien me recueillir, j'ai peine maintenant à reconstituer ce morceau de Paris si intact encore quand j'y vécus jeune fille et que le boulevard Raspail a éventré. Il faut supprimer par la pensée le grand Y du boulevard Saint-Germain et du boulevard Raspail. Restent quatre rues parallèles avec de vieilles demeures qui les bordaient en leur donnant quelque chose de solennel et en même temps de rustique. On passait tantôt entre des rangs de palais, tantôt dans une venelle aux murs surmontés de feuillage.

Le boulevard Saint-Germain a absorbé une partie d'un côté de la rue Saint-Dominique, une partie de la rue de Lille, toute la rue Taranne, les rues Gozlin, des Noyers, des Lavandières Saint-Jacques, Childebert, etc. Il a démoli des hôtels princiers. Sur la rue Saint-Dominique, les hôtels de la Force,

d'Avrincourt, de Mortemart, d'Asfeld où Mlle de Lespinasse se réfugia après sa brouille avec Mme du Deffand, l'hôtel de Luynes, etc.

Lorsqu'on voulait aller du boulevard Saint-Germain dont on venait de percer le tronçon entre la rue Taranne et la rue Saint-Dominique, à notre rue du Regard, il fallait longer l'alignement tortueux de la rue du Bac et après avoir traversé la rue de Sèvres à l'angle du Bon Marché qui se développait de plus en plus, passer par la petite rue Dupin aux maisons serrées et populacières; ou bien il fallait faire le grand tour par la rue des Saints-Pères, la Croix-Rouge et la rue du Cherche-Midi. Les couvents de la rue de Sèvres bloquaient complètement le passage. L'Abbaye-aux-Bois, les Dames de Saint-Thomas de Villeneuve, les Pères Jésuites avec leur belle chapelle du Gesu - et plus bas, les Récollettes qui s'étendaient depuis la rue de Grenelle et dont les jardins ont fait la rue de la Planche. Les Hospitalières de Saint-Thomas de Villeneuve avaient acquis leur vaste immeuble en 1700 de Mlle Jeanne de Sauvaget, dame de Villeneuve, et elles s'étaient mises sous la direction du Curé de Saint-Sulpice. Elles avaient un dispensaire et tous les matins elles donnaient à manger à ceux qu'elles avaient soignés. Une célèbre Vierge Noire avait à ses pieds une forêt de cierges qui faisaient avec l'odeur de ces moellons vétustes, de fleurs fanées et d'humanité mal-propre qui s'y entassait depuis des siècles, une atmosphère irrespirable rendant les messes une véritable mortification.

Mais si je n'ai pas regretté la disparition de cette chapelle sans style, je ne fus pas la seule à verser des larmes sur la disparition de l'Abbaye-aux-Bois si riche de souvenirs et, bien que son histoire se soit passée derrière la grille de son cloître, le mystère ne faisait qu'ajouter un charme de plus aux grands murs qui s'élevaient derrière la vaste cour. Après sa démolition, le joli clocheton et sa cloche furent recueillis dans une cour, en face d'un immeuble de la baronne Thénard et à travers la grille, on put pendant trente ans assister à la lente putréfaction de ces débris.

De l'ordre de Citeaux, l'Abbaye-aux-Bois fut fondée en 1207 dans le diocèse de Noyon et ce ne fut qu'à la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle, sous les auspices de la duchesse d'Orléans, mère du Régent, qu'elle s'établit à Paris, rue de la Maladrerie, notre rue de Sèvres actuelle. L'Abbesse était toujours une grande dame. La fille du Régent en avait tenu le rang, sans pour cela édifier ses nonnes qui durent réclamer son remplacement. Les petites pensionnaires, dont Hélène Massalka, future princesse de Ligne et comtesse Potocka, nous a si bien raconté les incartades, étaient toutes des filles de qualité pour lesquelles on payait la forte pension de six cents livres. Il y avait aussi des appartements où prenaient gîte de nobles fins de vie, telles que celles de M<sup>mes</sup> de Poissy, de Mérode, de Vintimille, et dans mon enfance on parlait encore comme d'une personne vivante, avec l'intérêt qu'elle avait toujours traîné après elle, de la belle M<sup>me</sup> Récamier, Juliette<sup>38</sup> Bernard.

Ruinée et vieillie, elle n'entretenait pas moins dans son salon l'encens des adorations mêlé aux fumées littéraires, ce qui faisait de ce bureau d'esprit, ouvert de midi à minuit jusqu'en 1849, le foyer des élections académiques. Son vieux fidèle Châteaubriand longea bien longtemps, s'appuyant sur sa canne, le trottoir de la rue de Babylone depuis la rue du Bac pour lui faire sa visite quotidienne. Cependant, M<sup>me</sup> Récamier ne mourut pas là, mais à la Bibliothèque Nationale, chez sa nièce, M<sup>me</sup> Lenormand. Dans mon enfance, j'allais prendre des leçons de piano chez une vieille amie ruinée qui vivait dans deux petites pièces de l'Abbaye-aux-Bois, en haut d'immenses escaliers carrelés et froids. Elle me fit visiter l'appartement de Juliette, mais il me déçut. Mal meublé, il n'était intéressant que par les ombres qui le hantaient.

Plus tard, bien plus tard en 1905, l'annonce de la démolition si longtemps discutée devint une réalité nécessaire pour le percement d'un nouveau tronçon du boulevard Raspail. La clôture fermée depuis un siècle sur les Chanoines de Saint-Augustin fut levée inexorablement et la Commission du Vieux-Paris eut la permission de visiter les lieux avant que la pioche des démolisseurs s'y attaque. L'architecte Baudry, frère du peintre, m'invita à me joindre à eux et je fus ravie de suivre ces guides intéressants au milieu de ces souvenirs. Je fus surtout frappée de la paix sereine qui émanait du cloître fermé, aux murs d'ocre doré avec ses hautes fenêtres verdâtres entourant les petits carrés de buis de ce calme jardin, autrefois le cimetière des Sœurs. Des voiles blancs y passaient avec des cliquetis de chapelets, un rayon de soleil jouait heureusement sur ces tons éteints et les réchauffait de notes vives.

Mon cœur de peintre ressentit ce que Stendhal appelle le « petit choc ». Il me fallait rendre ma vive

impression et je fus dans la joie que l'autorisation d'y dessiner me fût octroyée pour la dernière semaine de l'Abbaye-aux-Bois. Ce furent quelques séances exquises où le silence n'était coupé que par des Ave à l'infini. Les Sœurs, résignées et douces, me souriaient au passage. Elles faisaient en hâte leurs confitures de fraises dont l'odeur m'arrivait, tentante. Ces pauvres femmes furent reléguées dans un bâtiment, tout au fond, qui ne fut pas démoli, car il donnait sur la rue de La Chaise et ne gênait pas les ingénieurs du boulevard Raspail.

Je puis dire que j'étais aux premières loges pour assister à la création de cette large voie indispensable, ayant habité deux vieilles maisons faisant partie jadis de la rue Saint-Dominique, au 218 et au 238 du boulevard Saint-Germain, à droite et à gauche de Saint-Thomas-d'Aquin, autour duquel ma vie a tourné dans un rayon bien étroit, aussi bien rue de Varenne que rue du Bac et boulevard Saint-Germain.

En face l'église, rue Saint-Dominique, l'hôtel de Luynes présentait deux portes massives encadrées de murs énormes qui renfermaient de vastes cours et des grands bâtiments. Il avait un peu la lourdeur d'un palais romain. Le public put le visiter avant sa démolition pour admirer les fresques de Brunetti, étonnant trompe-l'œil sur le grand escalier. Après une longue attente dans les sous-sols du Musée Galliera, elles sont maintenant à Carnavalet. L'hôtel fut construit en 1550 par Le Muet pour Marie de Rohan-Montbazou et fut habité par son fils aîné, Albert de Luynes, qui eut quelque temps Jean Racine comme secrétaire.

Cette disparition me fut un chagrin, ainsi que celle d'autres vieux hôtels dont l'un, habité par une amie de ma mère, M<sup>me</sup> de Labry, avait dans son jardin de grands arbres avec une escarpolette qui a souvent balancé notre troupe enfantine. A cette place exacte se fit la première amorce du boulevard Raspail qui ne fut continuée que vingt ans après, ce qui constitua un charmant petit square en haut de quelques marches, refuge de tout repos pour les enfants du voisinage. Que de matinées j'ai passées là, sous les grands arbres de jadis, auprès d'un tas de sable pour mes grands et la petite voiture où dormait le tout-petit. La rue de Grenelle passait derrière et lorsqu'on démolit mon petit square, en même temps on mit la pioche dans une sorte de petit hameau, 49, rue de Grenelle, renfermant d'aimables demeures, où naquit un jour ma chère belle-fille, Berthe Brégeault, pour le bonheur de mon François.

C'est le 218 du boulevard Saint-Germain que j'ai le plus aimé de tous mes vieux logis, à cause de son allure générale, de l'immense cage de l'escalier de pierre fait pour hisser les chaises à porteurs, du calme venant des grands jardins, de quelque chose de noble et de monacal, difficile à définir, mais qui agissait comme un charme. Ce fut du reste au Grand Siècle la demeure du duc de Saint-Simon, le féroce mémorialiste, qui habitait la partie de l'hôtel donnant sur les jardins. Je l'indiquai, par l'entremise de mon frère qui était son officier d'ordonnance, à notre ami le général de Boisdeffre, alors sous-chef d'Etat-Major général, et il l'habita une dizaine d'années avec ses huit enfants, ce qui nous fit un voisinage fort intéressant et agréable. Ces jardins étaient ceux du Couvent des Dominicains devenu le Comité d'Artillerie. Ils constituent avec ceux de la rue Saint-Guillaume et de la rue de l'Université un important îlot de verdure et de calme. Ces espaces boisés sont le bienfait du vieux quartier. On les a respectés autant que possible, mais ils sont jalousement enfermés par les hauts immeubles et ce n'est que des fenêtres privilégiées que l'on peut jouir des frondaisons. Le quadrilatère formé de l'autre côté du boulevard par les rues des Saints-Pères et de Grenelle et l'école des Sciences Politiques, rue Saint-Guillaume, est aussi un coin de la plus calme province.

Il fallut pourtant quitter ce charme et les hauts plafonds du 218 pour loger la famille grandissante, et dix maisons plus loin, à l'angle de la rue du Bac, nous trouvâmes un gîte qui nous plut par sa décoration du meilleur Percier et Fontaine. La grande pièce faisant salon donnait sur les arbres, rue Gribeauval. Elle avait quatre glaces et quatre grandes portes ornées de Renommées, ailes ouvertes, tenant des couronnes, et ma chambre donnant sur le boulevard était délicieusement décorée avec son alcôve aux colonnes doriques, sa cheminée de marbre rouge avec des appliques de cuivre, cygnes buvant dans une coupe, trophées et flambeaux, mais surtout avec la frise de gypserie de figurines antiques dansant tout autour de la pièce. Il y avait de quoi rêver longuement en les regardant. Ces jolies choses ont été épargnées et transportées dans le château du propriétaire, le

comte de Pontbriand, lorsqu'hélas il a dû consentir à la disparition de ce vieil immeuble pour l'élargissement de la rue du Bac. Notre nouveau gîte se trouva en haut d'un hôtel de belle et discrète allure dans l'endroit le plus calme, alors, de la rue de Varenne, près de la rue de la Planche où nous ne fûmes admis que sur la recommandation du comte de Sade qui était locataire du second étage et notre ancien voisin rue du Regard. Lorsque la grande porte au lourd marteau, s'était pesamment refermée, on se sentait dans une atmosphère recueillie. Le premier étage était loué par de pieuses vieilles filles, M<sup>lles</sup> de Bréon et Saurin de Bonne qui, dans le grand salon transformé en chapelle, possédaient le Saint-Sacrement. Pendant les sept années que nous vécûmes dans ces calmes murs, elles nous invitèrent avec notre bande d'enfants à la Messe de Minuit, si doucement recueillie. C'était le noyau de l'œuvre des Catéchismes<sup>39</sup> encore récente, qui se développa rapidement et finit par acquérir l'immeuble pour en faire un grand centre d'activité spirituelle. Désirant faire édifier sur la cour la chapelle d'Hulst si connue maintenant, on ne voulut pas renouveler notre bail.

Quelle affaire de transporter des bureaux d'architecte, une famille de cinq enfants, un atelier de peinture, tout ce que nous avons déjà accumulé de choses ! Ce fut affreux. Il fallut être raisonnable et accepter le choix de l'autorité maritale d'un vaste appartement dans l'une de ces profondes cités de la rue du Bac qui ne laissent pas soupçonner ce qu'elles recèlent. Celle du 40, sans allure, ni décor, n'a rien de séduisant et j'eus peine à m'y résigner, et voilà que nous y avons passé quarante ans en refusant énergiquement de partir lorsqu'on eut des velléités de démolition. C'est que nous retrouvâmes là un calme et un repos tout à fait absolus, si bienfaisants au sortir de l'agitation ambiante. Le voisinage de l'immense parc du Ministère des Travaux Publics et des jardins de la rue de l'Université apporte un air purifié, rempli de chants d'oiseaux ; le soleil nous envahit de tous côtés. Devant leur vétusté, ces vilains murs font penser et remonter le cours des ans.

Cette longue allée pavée servait jadis de dégagement aux équipages de Kellermann, duc de Valmy, possesseur, sous l'Empire, du magnifique hôtel construit par Robert de Cotte rue Saint-Dominique qui, au moment de la Révolution, était au prince de Conti, l'ami de Beaumarchais. Devenu bien national, on en fit les bureaux du Ministère de l'Agriculture, puis il fut donné à Kellermann qui y mourut en 1802. Exproprié et démolit en 1861, il fut remplacé par les bureaux du Ministère des Travaux Publics et on installa l'habitation du Ministre dans le vaste hôtel contigu. Œuvre de Lassurance, du temps de la Régence, pour le Maréchal de Roquelaure qui le vendit au Président Molé, gendre de Samuel Bernard dont l'hôtel de la rue du Bac était mitoyen par les jardins. Cédé en 1808 à Cambacérès, habité en 1816 par la duchesse douairière d'Orléans, il devint le siège du Conseil d'Etat entre 1832 et 1840.

La vieille impasse, à cause de Kellermann, fut appelée Cité Valmy, et lorsque nous y arrivâmes, en 1909, la maison, en face de la nôtre, appartenait encore à une petite-nièce du Maréchal, la princesse Ginetti, qui vivait à Rome et à qui mon mari eut à faire pour obtenir l'électricité dans le passage, en raison des servitudes. Ces murs ingrats cachent de belles pièces dans lesquelles Montalembert écrivit ses « Moines d'Occident » et Louis Veuillot ses religieuses diatribes. Ils furent encore habités par une famille bien connue pour ses opinions cléricales et littéraires, celle d'Henri Cochin.

L'économiste Le Play a fait, sous le second Empire, bâtir un bel hôtel dans le fond de la Cité dont la façade se développe entièrement sur le parc.

C'est dans notre maison, au 3, que le Général Gouraud<sup>40</sup>, si aimé de tous les Français et encore plus des Parisiens, vécut sa seconde enfance chez son père le docteur et sa tante, Julie Gouraud, l'auteur de livres qui ont charmé la jeunesse. J'eus le grand honneur et plaisir de l'y recevoir, après la guerre, avec sa sœur, car il avait manifesté à mon fils Henri le regret de ne plus voir les lieux de son enfance, lui avouant que parfois il lui arrivait de pénétrer jusqu'à la grille de notre cour pour regarder les fenêtres du second étage en invoquant les visages disparus. Il fut charmant de simplicité en parcourant les pièces qui étaient le cadre de ses joies et de ses incartades enfantines. Robert de la Sizeranne<sup>41</sup> me parlait de son intimité avec lui dans une lettre datée de 1922, où il me dit si drôlement : « J'achemine cette lettre vers cette calme et méditative allée de la rue du Bac où je me souviens d'avoir vu, dans des temps très lointains, M<sup>lle</sup> Julie Gouraud, la grand'tante du Général, écrire ses livres dont les filles d'aujourd'hui permettraient la lecture à leur mère, ou permettraient s'ils existaient encore. C'est une des rares oasis de Paris. »

Nous eûmes là d'excellents voisins pendant vingt-huit ans. Le Comte Gaston de La Taille avait quatre enfants de l'âge des miens de sa première femme Marthe de Germay, mon ancienne camarade de chez M<sup>me</sup> Thoret. Sa seconde femme qui a été une mère parfaite pour cette famille était une amie charmante. Le Colonel Jean de La Taille a habité le second étage et a marié là sa fille Marguerite à Henri Cambon, jeune diplomate, fils du grand ambassadeur Paul Cambon<sup>42</sup> que j'eus l'occasion de rencontrer ainsi que son frère Jules. Je ne puis oublier cette soirée de septembre 1914 passée à écouter le récit du départ de l'Ambassadeur de Berlin au début de la guerre. J'avais du reste rencontré cet homme si intéressant et dîné avec lui quand j'étais jeune fille, ce que je n'avais pas oublié ! Dans ce second étage demeurèrent aussi notre vieil et excellent ami Ambroise Rendu<sup>43</sup> qui fut si longtemps le Conseiller municipal de notre quartier, et dont la fille, amie de la mienne, y épousa sous mes auspices un ami de mon gendre. Edmond Jaloux<sup>44</sup> l'habita aussi au moment de son élection à l'Académie, avec sa femme dont le talent de musicienne nous charmait à travers le plafond, et le lévrier adoré dont la mort fut un deuil dans ce ménage sans enfants, très peu mondain. Dans ce vieux quartier si transformé où tant d'autrefois a disparu, il reste pourtant un point fixe qui n'a pas bougé et qui reste le même avec ses rites et son étiquette un peu surannée. Je veux parler de Saint-Thomas-d'Aquin, la vraie paroisse du Grand Faubourg, Sainte-Clotilde n'étant qu'une parvenue du second Empire. Rien ne change à Saint-Thomas. Il semble que ce soient toujours les mêmes bedeaux qui fassent le même geste, les mêmes marchands de cierges. Les œuvres ont le même rythme, le clergé la même perfection un peu distante. Ce n'est pas une église parisienne, ni une église de province. C'est l'église du faubourg Saint-Germain, celle du cher M. de Cabanoux<sup>45</sup> qui a été trop aimé pour être oublié. On y rencontre des vieilles femmes extraordinaires, aux allures cocasses pleines de noblesse. On y voit encore des modes périmées depuis quarante ans, des simplicités de bon aloi qui datent dans notre Paris moderne. Tout a évolué autour de Saint-Thomas. Des rues ont été percées, des ministères se sont bâtis, de somptueux caravansérails amènent des figures exotiques, mais l'église reste et restera la même.

C'était autrefois le Noviciat des Jacobins, commencé en 1682 par Pierre Bullet, terminé en 1740. Sous la Révolution, elle devint Temple de la Paix, mais fut rendue au culte en 1804 par le Pape Pie VII qui la visita. Les anciens bâtiments du Noviciat des Jacobins abritèrent les séances du Club des Jacobins, expulsé de la rue Saint-Honoré, jusqu'à ce que Fouché les interdit. Ils devinrent Musée d'Artillerie en 1795 qui fut pillé par les Alliés en 1815, par les émeutiers en 1830, les Communards en 1870. La chère petite chapelle des Catéchismes, où j'ai conduit si souvent mes fils et pris des notes pour leurs analyses, me tient trop au cœur pour que je ne la mentionne pas. C'est là que ma fille s'est mariée dans l'intimité, en raison du deuil récent de mon père. C'est là aussi qu'entourés d'affections, nous avons célébré notre cinquantaine, il y a cinq ans. Y ferons-nous nos Noces de Diamant ?

Le ruisseau de la rue du Bac, que regrettait dans son exil l'orgueilleuse Staël, se retrouve toujours aussi dans ce début de la rue qu'on parle toujours d'élargir et qui est toujours trop étroite jusqu'à la rue de l'Université. Elle est bien vétuste cette région de la rue de Lille et de la rue de Verneuil. Il n'y a pas en province de paix plus profonde que dans ces cours moussues, entre ces murs lézardés. Quelque chose d'humide y vient, peut-être du voisinage de la Seine, des caves remplies d'eau l'hiver ; peut-être du souvenir des inondations de 1910. Le quartier, jusqu'au boulevard Saint-Germain, fut changé en petite Venise où l'on circulait en canots. On était bloqué chez soi, à moins d'escalader de mur en mur sur des échelles l'espace des jardins et de ressortir par le Parc des Travaux Publics, comme nous l'avons vu faire de nos fenêtres. Plus d'électricité, ni de gaz. Il y avait aux carrefours des phares d'acétylène. Plus de circulation et d'approvisionnement, et cela pendant trois semaines ! La crue s'arrêta comme par miracle au seuil de notre cité Valmy. Elle était si menaçante que nous avions demandé l'hospitalité de nuit pour nos fils au collège Stanislas, pensant qu'ils ne pourraient pas rentrer le soir.

Je dus faire le dîner de fiançailles de ma fille sans eau, sans gaz, ni électricité. Tout manqua en même temps subitement et la famille de mon gendre arrivant de Montpellier, il me fallait la bien recevoir. On ne pouvait chercher les vins à la cave inondée et, pour comble, ma cuisinière malade dut partir pour l'hôpital ! Les maîtresses de maison ont parfois leurs champs de bataille...

#### IV

Dans le journal le « Provincial à Paris » paraissait en 1787 cet avis de l'éditeur :

« Nous supplions les acquéreurs d'immeubles de vouloir bien faire inscrire leur nom sur le tympan des principales portes d'entrée et de ne pas souffrir qu'on en efface les marques indicatrices, telles les armes, les numéros, etc. Ils ne sauraient imaginer avec quel plaisir un étranger, un Parisien, un homme de lettres, se promenant dans Paris, s'arrête pour les lire. Comme ces noms sont plus ou moins connus dans l'histoire ou simplement par des anecdotes intéressantes, sur-le-champ on se les rappelle, et cette galerie d'hôtels superbes décorés chacun d'un nom illustre ou remarquable, inspire du respect pour leurs maîtres et une sorte de vénération pour leur demeure. »

Cet appel, dans le style emphatique du temps, arriva presque à la veille de l'abolition des privilèges et des titres de noblesse et ne fut pas entendu, mais lorsque je le retrouvai dans une vieille publication, il me sembla synthétiser absolument mes impressions de parisienne, passionnément attachée à sa petite patrie, en l'espèce le vieux faubourg Saint-Germain. J'y ai vécu quatre-vingts ans, dans un rayon très restreint entre la rue de Bellechasse et Saint-Germain-des-Prés et, dans le sens perpendiculaire, entre la rue du Regard et les quais.

Dans le temps lointain de mon enfance, il était presque encore comme au lendemain de la Révolution. Des grandes voies qui l'ont transpercé, il n'y avait encore que des tronçons du boulevard Saint-Germain et de la rue de Rennes. Je voudrais l'évoquer comme il était jadis pour ma plus grande joie d'abord et pour que le souvenir ne s'en perde pas trop vite. Et puis, ayant toujours aimé passionnément l'histoire, toute petite je questionnais les grandes personnes autour de moi et ces personnes se trouvaient être très éclairées pour me répondre. Aimant à redire les choses du passé, parlant d'art et de curiosités, elles déploraient la démolition des vieilles pierres et les changements qui se produisaient sans arrêt. Que de discussions passionnées et vibrantes j'entendais sur la nécessité d'une rue à percer, sur l'élargissement d'une autre. Mon père, architecte-voyer en chef de la Ville de Paris, avait souvent de ces cas de conscience à résoudre qu'il discutait dans son entourage. C'est lui qui fut chargé du percement de l'avenue de l'Opéra et de la rue des Pyramides et de toutes les expropriations qui s'en suivirent. A ce moment les ruines des Tuileries fermaient le débouché des voitures qui devaient passer soit par le Carrousel, soit par la Concorde, pour aller sur la rive gauche. Le pauvre palais calciné était un sujet de discussions entre les tenants du passé et les disciples d'Alphand<sup>46</sup>. La raison eut le dessus sur le sentiment et l'on arriva au magnifique ensemble de palais et de jardins qui semble toujours avoir existé tant il est rationnel d'avoir dégagé la perspective du Louvre.

Je vais donc essayer, en me souvenant des choses vues et entendues à l'âge où les impressions se gravent nettement dans la mémoire, de faire revivre un peu ce passé, tellement périmé, si proche pourtant, l'espace d'une vie...

Paris avait alors une allure générale toute différente qui venait d'une autre activité, mais elle était beaucoup plus accentuée sur l'autre rive, tandis que la Rive Gauche était traitée de provinciale par sa voisine de droite plus émancipée et modernisée. On y avait encore de la tenue. On s'y promenait, on ne s'y bousculait pas sur les trottoirs et on ne risquait pas sa vie à chaque traversée de chaussée. On pouvait y flâner en regardant les devantures ou en lisant les affiches. Celles-ci n'étaient pas encore ces implacables taches de couleur et ces dessins barbares ou indécents qui font mal aux yeux. Celles de Chéret qui virent le jour vers 1880 étaient d'aimables chefs-d'œuvre qui furent pourtant discutés comme toute nouveauté. Bref, il y avait encore un peu de pittoresque et les marchands très nombreux ajoutaient la vie au tableau par leurs cris incessants. Il y avait des mélodies solennelles ou de vibrantes exclamations. Beaucoup étaient de charmantes mélodies qui se sont transformées peu à peu et ont pris un caractère définitif et immuable. Le marchand de coco, la fontaine sur le dos, le bonnet orné d'une plaque, ceint d'un tablier blanc avec deux gobelets à la

ceinture, criait : « A la fraîche! A la fraîche! Qui veut boire ? » Les montreurs de curiosités et de lanternes magiques se promenaient l'orgue de Barbarie sur le ventre, mêlant un cri langoureux à la ritournelle de leur instrument.

Les marchands de plaisirs, cette descendance des oublies d'autrefois, chantaient à pleine gorge : « V'là l'plaisir, Mesdames, v'là l'plaisir. N'en goûtez pas, Mesdames, ça fait mourir! »

Pendant les matinées d'hiver, on entendait l'appel strident du petit ramoneur alternant avec la voix bourrue du patron qui marchait devant lui : « Ramona la chemina du haut en bas. » Et le vitrier : « Qui a un carreau d'cassé ? V'l'vitrier qui passe. Qui a un carreau d'cassé? V'là le vitrier passé... »

Et les marchands de quatre-saisons, les Crainquebille<sup>47</sup> de l'époque : « Eh! la tendresse... la Verdurette !... Bon cresson d'fontaine, la santé du corps ! Merlans à frire, à frire !... » « Harengs qui glacent, harengs nouveaux! Du mouron pour les p'tits oiseaux!... » Et les 'chands d'habits : « Habits à vendre! » Et les orgues de Barbarie qui se sont perpétués si longtemps et répétaient, bien avant la T.S.F. tous les airs d'opéras, sous les fenêtres des cuisinières. Et les montreurs d'ours, les mendiants aveugles à leur place attitrée, les chanteurs ambulants faisant cercle et vendant leurs chansons. Et les porteurs d'eau criant : « De l'eau ! De l'eau ! » Ils montaient les étages avec leurs deux seaux attachés à une balance sur leur cou et les versaient dans la fontaine de grès au coin de la cuisine. C'est que l'eau était une question sérieuse, toujours renouvelée, quelquefois angoissante. Il fallait la pomper pour la faire monter et c'était déjà un gros progrès sur le porteur d'eau que je n'ai connu que dans ma petite enfance, rue de Grenelle. Rue du Regard, il y avait une pompe que les jeunes bras étaient conviés à faire marcher à tour de rôle pour l'approvisionnement. Pour les bains, c'était une autre histoire! Ils se transportaient à domicile sur une charrette à bras. L'homme montait la baignoire, puis l'eau chaude, l'eau froide. C'était très cher. On ne se rend pas compte actuellement de ces progrès inouïs : l'eau à l'étage, l'eau courante et la poubelle! au lieu des tas d'ordures où le chiffonnier venait remplir sa hotte! et la question de l'éclairage! Je puis dire que je l'ai vue évoluer, depuis la bougie qui faisait des taches partout, et la lampe à huile qu'il fallait toujours renouveler et qui sentait si fort... Puis ce furent les lampes Pigeon à essence et, grand progrès, le pétrole pour lequel on inventa toutes sortes de becs avec améliorations incessantes. Puis dans les installations nouvelles, le gaz! et enfin ce fut le miracle de l'électricité... Il n'y en eut d'abord que dans les maisons modernes réputées luxueuses et, dans la rue, le gaz se défendit longtemps encore.

Je me souviens de l'admiration générale et aussi d'un autre prodige le téléphone. J'étais encore jeune fille quand je l'entendis pour la première fois chez des amis. La révolution presque soudaine dans les habitudes a changé la manière de vivre et aussi la façon de penser. Balzac écrit sur le Paris de 1820, antérieur d'une cinquantaine d'années à celui de mon enfance, dans les « Treize » :

« Il est dans Paris certaines rues déshonorées. Il existe des rues nobles, puis des rues simplement honnêtes, puis des jeunes rues dont la moralité n'est pas encore formée ; puis des rues assassines, des rues plus vieilles que de vieilles douairières ne sont vieilles, des rues estimables, des rues toujours propres, des rues toujours sales, des rues ouvrières, travailleuses, mercantiles... »

Le faubourg Saint-Germain de son époque dont il a fait une peinture si poussée en insufflant l'existence aux personnages de sa Comédie Humaine, était, à la Restauration, comme un être organisé, une manière d'individu ayant ses lettres de noblesse, ses préjugés, ses amours et ses haines, dont il fallait tenir compte pour ne pas s'en faire un ennemi.

Voici donc mes souvenirs sur lui et ce que j'ai su par les uns et par les autres sur les vieilles rues que j'ai tant arpentées, à commencer par la rue de Grenelle où je suis née en 1862 - au 114.

J'ai vu la transformation du début de la rue par le prolongement de la rue des Saints-Pères jusqu'à la rue de Sèvres et, toute jeunette que j'étais alors, je regrettais les vieux hôtels qu'on abattait et dont les noms Créqui, Bérulle, Dampierre, sonnaient si français.

J'aimais m'arrêter devant la belle fontaine de Bouchardon (inaugurée par Turgot en 1749) et je ne me lassais pas d'admirer la grâce des statues, derrière lesquelles je cherchais les fenêtres d'Alfred de Musset dont on parlait tant, dont tout le monde savait les vers par cœur, mais dont la lecture était défendue aux petites jeunes filles. Il était là en 1859 quand George Sand vint le chercher pour l'emmener en Italie.

Passé la rue du Bac, la grande maison du Président Talon devint le ministère des Relations

Extérieures, avec Talleyrand qui résidait au 75 de la rue de Grenelle, à l'Hôtel Maurepas. C'est ce grand bâtiment en profondeur dont nous suivions la colonnade ionique pour arriver au joli hôtel en rotonde des Chaptal, quand nous allions y danser et qui fut acheté en 1909 pour l'Ambassade d'Italie jusqu'à, ce que celle-ci s'installât plus confortablement dans l'hôtel d'en face rue de Varenne. Le 77, ancien hôtel de la Motte-Haudrancourt, est maintenant le centre des Œuvres de charité de la Paroisse Sainte-Clotilde, sous la direction si zélée et intelligente, depuis plus de quarante années, de la vieille Sœur Delage.

Le 81, hélas! maintenant décoré au fronton par la faucille et le marteau, a connu des jours de liesse, en 1896, en recevant le tzar Nicolas II et la Tzarine, bien loin à ce moment de leur atroce destinée finale. C'est une œuvre de Robert de Cotte pour la Duchesse d'Estrées à la fin du règne de Louis le Quatorzième. Le grand et le petit hôtel, après être passés de mains en mains par héritages et par ventes, revinrent aux Montmorency Luxembourg qui étaient comme les d'Estrées propriétaires sur plusieurs points de la rue. Les d'Avary ont encore leur nom en lettres d'or sur la façade du 85, où résida Horace Walpole en 1727, et depuis peu Légation des Pays-Bas. L'important hôtel au portail grandiose continue au n° 87 d'une façon royale la série des constructions de Cherpitel et de Boffrand avec leurs superbes parcs qui ne font jusqu'à la rue de Varenne qu'une seule frondaison dominée par de majestueux frontons. Des hôtels et des maisons privilégiées l'enserrent maintenant et la protègent des regards. Grâce à Dieu, ce bel hôtel a été respecté par le temps et les révolutions. De ses propriétaires successifs il ne garda que le nom de Bauffremont, mais depuis 1937, l'heureux propriétaire, M. Luis Bemberg, en a fait un musée tout en lui gardant une atmosphère familiale, car les meubles et les tableaux sont à l'échelle de leur cadre et semblent n'en avoir jamais bougé. Les grands salons, qui ont de 6 à 7 mètres sous leurs plafonds aux délicates boiseries, donnent par les hautes fenêtres sur un long tapis vert à la française et le regard peut embrasser toute l'étendue de ces parcs, depuis celui de l'Ambassade Soviétique, hermétiquement fermé, jusqu'à celui de l'Ambassade des Pays-Pas, en passant par celui de la Comtesse de Vogüë, lequel recèle une précieuse collection de tableaux qu'il m'a été donné d'admirer. Du côté droit de la rue de Grenelle, les couvents alternaient avec les demeures nobiliaires et de leurs jardins de vieux arbres survivent toujours. Celui des Dames de la Visitation Sainte-Marie dont l'entrée existe encore rue Saint-Simon, celui de Penthémont<sup>48</sup> et celui des Dames de Bellechasse. L'église à coupole de Penthémont est depuis le Consulat un temple protestant, et les bâtiments sont devenus la Chefferie du Génie Militaire. Mon mari, mobilisé avec quatre galons, y acheva le temps de la guerre dans un bureau au premier étage sur la rue. Il dirigeait les services d'architecture de tous les établissements militaires, ministères, hôpitaux, de la rive gauche, ce qui était intéressant et très occupant.

Passé la rue de Bellechasse, trois ministères se sont installés dans les vastes hôtels. L'Instruction Publique à droite a englobé ceux de Conti et de Rochechouart. Presqu'en face, au 101, le Ministère du Commerce abrita la Marquise du Châtelet, l'amie savante de Voltaire, sous l'Empire un Duc de Cadoce, sous la Restauration les bureaux de la Liste Civile, puis Casimir-Périer, et enfin sous Louis-Philippe, l'Ambassade d'Autriche s'y installa jusqu'à la guerre de 1870 où elle alla rue de Varenne et fut remplacée par le Ministère du Commerce. J'ai encore le souvenir très net de ce bel hôtel au temps de sa vie somptueuse, sous le règne des Metternich, car l'appartement où je vis la lumière du jour était situé juste en face la Cour de l'Ambassade. Par derrière, il donnait sur celle de la Mairie du 7<sup>ème</sup> arrondissement<sup>49</sup>, dont le beau jardin jouissait encore des ombrages de l'hôtel d'autrefois Forbin-Janson-Brissac. Nous avions la permission par un ami fonctionnaire de la mairie d'y aller prendre nos ébats enfantins à la condition toutefois de n'y pas faire de vacarme. Confisqué après la mort tragique du Duc de Brissac à Versailles en 1792, il devint Ministère de l'Intérieur sous l'Empire, puis Ambassade de Turquie, et mairie en 1865.

Le Ministère des Postes et Télégraphes a fait construire sur les hôtels qui font vis-à-vis. Sans aller plus loin que la rue Casimir-Périer qui mène à Sainte-Clotilde et termine mon horizon d'autrefois, revenons à la rue de Bellechasse.

On ne peut parler de cet espace qui faisait partie du parc de la Reine-Marguerite, vendu en 1623, sans évoquer le bâtisseur qui passa son existence à faire édifier sur les terrains vagues descendant à

la Seine et servant de chantiers pour les bois flottés, des hôtels magnifiques sur les plans d'architectes de talent, aussitôt achetés par les « Grands » qui trouvaient toutes faites de splendides demeures. Ce Président Duret, Secrétaire du Cabinet de Sa Majesté, avait vraiment dans le sang, l'amour et la compréhension de la pierre et, comme il s'adressait à d'excellents architectes, Jacques Gabriel, Robert de Cotte, Lassurance, qui avaient travaillé sous la direction d'Hardouin Mansart, de larges et belles demeures s'édifièrent vite, acquises avant d'être finies. Ce spéculateur était de ces familles qui firent leur montée au XVII<sup>ème</sup> siècle, avec de la fortune et de bonnes alliances qui procuraient des charges. Nommé Secrétaire du Cabinet du Roi, il n'en continuait pas moins les constructions qui faisaient d'autant plus des « bruits de Paris » qu'il avait ses entrées à la Cour. Il avançait les fonds, négociait, contractait avec les architectes et les sculpteurs, entreprenant de nouveaux et vastes hôtels avant d'en avoir terminé avec les autres ; assez âpre au gain, il discutait ferme ses contrats d'ailleurs toujours licites. Rien ne permet d'affirmer qu'il se servait de ses relations à la Cour pour ses opérations immobilières, mais peut-on penser qu'il ne s'en servit pas. Tout ce quartier est entre ses mains. Il pousse ses chantiers rue Saint-Dominique, plus loin que la rue de Bourgogne, participant à l'érection de deux hôtels pour la Princesse de Conti, belle-mère du Régent, et dont le plus grand est l'actuel hôtel du Ministre de la Guerre. Deux de ces beaux édifices ont été sacrifiés au moment de ma jeunesse pour le percement du boulevard Saint-Germain : l'hôtel de Broglie construit par Boffrand, et celui de Mailly, œuvre de Lassurance, à l'emplacement de la rue de Villersexel. Reste heureusement le large et somptueux hôtel de Maisons, actuellement Pozzo di Borgo qui est encore dans toute sa splendeur rue de l'Université. Duret possédait tout un îlot de terrain entre les rues du Bac, de Bellechasse, de l'Université, Saint-Dominique. Il y fait élever par Robert de Cotte, près de cette dernière rue, un bel hôtel loué à vie à la Duchesse du Lude. Rue de l'Université, il édifie trois hôtels correspondant aux 33, 35, 37 actuels. C'est sur ce terrain du 35 que fut construite plus tard notre maison de l'impasse Valmy, séparée de l'hôtel par le jardin. Duret vécut et mourut en 1731 dans ce joli bâtiment dont je narre l'incendie. De l'autre côté de la rue, il construisit plusieurs maisons de rapport et rue de Poitiers un grand hôtel qui fut la mairie du 7<sup>ème</sup> et qui abrite maintenant le Cercle des Polytechniciens.

Tracée jadis sur un terrain voisin du Pré-aux-Clercs et que les chasseurs avaient sans doute baptisée, la rue de Bellechasse était en grande partie au Prieuré des Chanoinesses du Saint-Sépulcre de Jérusalem, dite Dames de Bellechasse. Cet énorme couvent absorbait non seulement la rue entre celles de Saint-Dominique et de Grenelle, mais tout le territoire de l'église Sainte-Clotilde, des rues Las-Cases, Martignac, Casimir-Périer. Les Religieuses suivaient la règle de Saint-Augustin ; elles ne devaient être que vingt, mais au XVIII<sup>ème</sup> siècle, leur nombre s'élevait à quarante-cinq. Deux corps de bâtiment séparés étaient réservés aux dames séculières, femmes d'un côté, jeunes filles de l'autre, qui y restaient passagèrement pensionnaires, les unes pour apprendre, les autres pour oublier. Il devint de bon ton d'aller à Bellechasse passer un été. La Comtesse de Genlis y continua pendant la Révolution, jusqu'en 1791, l'éducation des Princes d'Orléans et de leur sœur Adélaïde qu'elle y avait commencée en 1782. Elle était la nièce de M<sup>me</sup> de Montesson qui avait épousé le duc d'Orléans, et le fils de celui-ci qui fut Philippe-Egalité devint son amant. Elle en eut cette Paméla, dont l'origine n'était pas avouée publiquement, mais qu'elle éleva à Bellechasse avec M<sup>elles</sup> d'Orléans et de Chartres, filles jumelles du duc d'Orléans. Le père venait voir ses filles tous les soirs entre 8 et 9 heures dans ce pavillon d'Orléans qui ne fut démoli qu'en 1905 pour le Ministère de l'Instruction Publique.

Jusqu'en 1850, la rue de Bellechasse dans tout ce qui dépasse la rue de Grenelle s'appelait Hillerin-Bertin, nom du propriétaire de vastes terrains dont Louis XIV acheta une grande partie pour bâtir les Invalides. A cette époque la rue Hillerin-Bertin n'alignait que quatre maisons et deux lanternes. Quant à la rue, passé la rue de Grenelle, elle était le soir privée de lumière. Ce n'était guère que chantiers de bois flotté jusqu'au pont de la Grenouillère.

Pourtant, deux hôtels, encore seuls en 1739, furent élevés par le Comte de Broglie pour ses deux sœurs et pouvaient correspondre par un passage souterrain. L'un fut rasé par le boulevard Saint-Germain, l'autre, après bien des avatars, devint en 1923 le Lyceum Club.

Ce cher Lyceum<sup>50</sup> ! Comment n'en pas parler ? J'y ai passé de si bons moments pendant une

quinzaine d'années, soit dans la plus vaste et belle installation de la rue de Penthièvre, soit dans le cadre plus restreint, mais plus aristocratique du 17 rue de Bellechasse. C'était une société de femmes intéressantes et cultivées, aimables et gaies, qui se retrouvaient sous l'aile maternelle de la bonne Duchesse d'Uzès. Tous les mardis, séances littéraires, conférences d'auteurs, comédies ; le vendredi, concert avec les meilleurs artistes. L'heure du thé dans la belle salle à manger d'autrefois était fort agréable, par petites tables, la grande étant réservée aux artistes du jour. Une fois par an, la Duchesse invitait nos sections d'art et de littérature chez elle, rue de Courcelles, à un thé fort simple, charmant d'intimité. Mais tout a une fin ! Sa mort fut celle du Lyceum dont elle soutenait les finances. Seul survécut l'Automobile-Club Féminin qui transporta ses pénates sur la rive droite. Tous ces vieux hôtels de la rue de Bellechasse rappellent des noms célèbres : Molé, de Guerchy, de La Bourdonnais, Saint-Simon et d'autres de célébrité moins historique : M<sup>lle</sup> Bourgoing, de la Comédie-Française, « la déesse de la joie et des plaisirs » y fut installée, avec un assez grand luxe par le ministre Chaptal, jusqu'à ce qu'il fût disgracié en l'an XII pour avoir refusé de mettre dans un rapport le sucre de canne au-dessous du sucre de betteraves. Un autre chimiste, Berthollet, avait acheté le 15, qui, confisqué par l'Etat, avait été mis en loterie et fut gagné par un Anglais. Sous ce même toit vivait Bernardin de Saint-Pierre, qui n'avait pas encore un logement au Louvre.

Au 31, M<sup>me</sup> Alphonse Daudet est venue vivre ses vieux jours après la mort de son mari. J'y fus aimablement reçue à l'heure du thé, lorsque je fus, avec M<sup>me</sup> A. Daudet, marraine au Lyceum, de l'intéressante et charmante M<sup>me</sup> Marie Gasquet, filleule de Mistral, ex-reine du félibrige<sup>51</sup>.

Maintenant, nous débouchons rue de Varenne, avec le respect ému qu'on doit aux endroits vénérables du monde, ceux dont la beauté artistique s'allie aux plus nobles souvenirs, impression qui se renouvelle pour moi comme si je n'y étais pas habituée depuis l'enfance.

C'est le cœur du vieux faubourg dont le sang bleu affluait dans les autres artères. De porte en porte, dans ma jeunesse, les splendides hôtels se succédaient sans solution de continuité, car les quelques immeubles à loyer sont récents. Jamais je ne suis passée par là sans saluer ces vieilles pierres de France d'un regard attendri. Certes, il y a, autre part, des palais plus somptueux encore, mais à Gênes ils sont trop grandiloquents, d'une coquetterie un peu rococo à Venise, d'une massivité trop froide à Rome. Il n'y a que les vieilles façades classiques d'Aix-en-Provence qui puissent rappeler celles du faubourg. Mais c'est que leurs constructeurs en arrivaient directement et étaient imprégnés du style du Grand Siècle, et que les gouverneurs de Provence, les Villars, les Grignan avaient vécu à Versailles. Et encore, n'y a-t-il pas la différence entre les façades plus chargées là-bas qu'ici, qu'il y a entre l'effigie d'un Comte de Greydan au Musée d'Aix, jouant de la cornemuse en rutilant apparat et la grâce exquise d'un Nattier.

Mais si beaucoup de ces belles demeures sont abolies pour toujours, il reste encore tant de hauts portails évoquant tant d'ombres célèbres, que des volumes ne suffiraient pas à les énumérer.

Arrêtons-nous seulement aux deux plus belles qu'on appelle encore Matignon et Biron. Le premier, superbe bâtiment qui, après avoir été Monaco, de Chimay, Montebello, Galliera, est devenu officiel pour la Présidence du Conseil. Dessiné par Cortona pour M<sup>lle</sup> de Montmorency, il fut acheté avant son achèvement en 1723 par Jacques de Matignon qui le termina, ajouta le délicieux pavillon dans le fond du parc et le passa à son fils Grimaldi, prince régnant de Monaco. Au début de l'Empire, Talleyrand le fit remanier par l'architecte Brogniard. La vaste propriété fut séparée en deux. L'une passa au Prince de Chimay et vit M<sup>me</sup> Tallien, Notre-Dame de Thermidor, princesse et dévote, l'autre passa à la famille de Montebello. A une époque plus rapprochée de nous, 1789, le plus beau des deux hôtels, celui de Cortona, avec le parc de rêve qui descend jusqu'à la rue de Babylone, devint la propriété de la Duchesse de Galliera qui le prêta au Comte de Paris. Ce fut là qu'eut lieu en 1884, à l'occasion du mariage de la princesse Amélie d'Orléans avec le Prince Manoel de Bragança qui fut roi de Portugal et victime d'un attentat, cette fête si brillante que le Gouvernement y voulut voir une manifestation réactionnaire et que les Chambres votèrent l'exil des Princes par un décret inique, en vigueur jusqu'à cette dernière année. Depuis la paix de 1918, l'hôtel devint un Tribunal cosmopolite, puis, après restauration complète, demeure du Président du Conseil sous notre actuel régime.

Tout à la fin de la rue de Varenne se dresse entre une immense cour et un parc royal le splendide hôtel Biron dont les dernières habitantes, les Religieuses du Sacré-cœur étaient expulsées depuis la

loi de séparation.

Mon pastel de l'Abbaye-aux-Bois ayant intéressé et reçu une récompense au Salon, je fus tentée de faire une étude de l'hôtel Biron<sup>52</sup>. J'obtins de l'architecte une autorisation de huit jours qui me fit bien des envieux parmi les artistes logés dans les beaux salons. Ils pouvaient s'en servir comme ateliers, mais ils n'avaient pas la permission de franchir les portes du parc.

Oh ! ce parc de la Belle au Bois Dormant, quelle merveille ! Depuis dix ans, nul ne l'avait touché et la nature avait repris ses droits. On ne voyait plus les allées, couvertes de hautes herbes, obstruées de tous côtés par les branchages envahissants. Les arbres séculaires soutenaient des lianes enchevêtrées, les corbeilles ne se rappelaient que par la note vive d'une fleur persistante. La pénombre verte abritait un peuple d'oiseaux et, dans la trouée de la pelouse, on apercevait le palais féérique, de la plus belle époque de notre art, le joyau du Faubourg Saint-Germain.

J'y revoyais défiler les fantômes de ses habitants, depuis le perruquier languedocien qui devint le financier Peyrenc de Moras et fit, lorsqu'il fut enrichi par le système de Law, construire par Gabriel la plus belle résidence de Paris. La Duchesse du Maine y réunit longtemps sa Cour d'écrivains ; puis le charmant Lauzun de Gontaud-Biron y eut quelques années brillantes entre son glorieux retour d'Amérique et la tragédie de l'échafaud. Enfin, défilent les silhouettes sévères des Dames du Sacré-cœur groupées autour de la sainte Madame Sophie Barat et toute la foule d'ombres légères de petites aristocrates qui apprenaient, en même temps que le catéchisme, les rites de la vie mondaine et dont plus d'une, comme la Comtesse d'Agout, devait peu se souvenir de son édifiante éducation.

Maintenant, depuis la dure loi de séparation, les lourdes nudités de Rodin ont chassé les pieux fantômes et le parc, bien peigné et ratissé, est devenu jardin à entrées payantes pour les enfants élégants du quartier. Sic transit...

L'immense espace boisé enfermé sur la rue de Varenne par l'hôtel Matignon et sur la rue du Bac par l'important domaine des Missions étrangères, se continue par un grand parc à la française et un hôtel d'une noble et élégante simplicité qui fut jadis la demeure du charmant Prince de Ligne. Quand on a franchi le portail monumental au 32, rue de Babylone et traversé la cour de l'hôtel, on est ébloui par la perspective de ces frondaisons prolongées par les parcs environnants et séduit par le charme d'un fond de tableau de Lancret ou de Watteau. Cet hôtel, construit en 1764, avait appartenu aux Talleyrand-Périgord, et c'est une Comtesse de ce nom qui en fit augmenter la décoration par celle de l'hôtel de Créqui, rue d'Anjou, démoli par l'Hausmanisation de ce quartier-là. Le grand salon peut être considéré comme une des plus magnifiques créations de l'art français du XVIII<sup>ème</sup> siècle. C'est maintenant une superbe chapelle, car cet hôtel Cassini appartient depuis peu à une œuvre apostolique qui reçoit les prêtres étrangers et constitue un centre spirituel plein d'animation et de vie.

Revenons maintenant à la rue du Bac et prenons-là depuis son début sur le quai. A cet endroit était un bac qui la reliait aux Tuileries. Les voitures qui venaient du Palais et de la place Louis XV s'engouffraient dans l'étroite rue avec un tel vacarme sur le pavé que les riverains se réfugiaient dans leurs jardins pour avoir un peu de tranquillité. La rue du Bac était et elle est restée la rue commerçante du quartier. Les magasins n'y déployaient pas un très grand luxe, ainsi qu'il convenait à une clientèle qui ne cherchait que le « comme il faut », mais ils ne vendaient que des étoffes et des denrées d'honnête qualité. J'y ai toujours jeté des regards gourmands sur l'aguichant étalage de Seugnot<sup>53</sup> et bien longtemps en face régnait le Petit Saint-Thomas<sup>54</sup>, qui faisait alors figure de grand magasin avec ses 105 commis. Il y avait au milieu un jardin où l'on pouvait mettre les enfants pendant les achats de leur maman. Je me vois encore autour du bassin aux poissons rouges. Ce jardin avait été jadis l'ancien chef-lieu de l'Université de Paris, d'où le nom de la rue toute proche. On y construisit il y a vingt ans une belle annexe du Ministère des Finances.

Puis venait une maison de jeux et à la suite la grille d'entrée des Jacobins de la rue Saint-Dominique. On l'a remplacée par la rue Gribeauval. Ensuite, l'hôtel de Custine et la vieille maison de l'angle de la rue Saint-Dominique que nous avons habitée comme 238 du Boulevard et qui a été démolie il y a quarante ans pour l'élargissement de la rue.

Du côté droit de la rue du Bac, je ne citerai que l'hôtel Valbelle. Il fut remplacé par la maison de Valroger, où vint souvent en maîtresse la Clairon et qui appartint à Fouché. Ensuite, au 40, l'impasse

Valmy<sup>55</sup>, notre demeure actuelle, par où débouchaient les équipages de Kellermann. Le 44 actuel a un très bel escalier à cariatides du temps de Louis XIV et de beaux appartements. Notre vieille amie, la Comtesse Raoul de Bougé, était au rez-de-chaussée et jouissait du beau jardin. Très cultivée et musicienne, plus qu'originale, elle était devenue aveugle et vivotait dans ces énormes pièces dont le plafond était à 5 ou 6 mètres, presque sans service, sans autre lumière que les lampes Pigeon toujours encrassées. Les colonnes dorées de son grand lit étaient entortillées de chiffons et les meubles étaient envahis de paperasseries attachées en paquets par des ficelles rouges, sa correspondance avec des personnalités de tous pays, car elle parlait toutes les langues d'Europe et prenait feu et flamme pour la politique mondiale.

Puis venait au 46, l'hôtel Boulogne, construit par Boffrand, la plus belle maison de Paris à l'époque, ai-je lu quelque part. Dans mon enfance, on pouvait voir derrière la grille et les grands arbres du jardin une statue de Louis XIV, en entrant un peu dans la cour. Ce fut la demeure du célèbre financier Samuel Bernard, d'une honnêteté si douteuse que, malgré ses millions et le grand désir qu'il en avait, le Roi n'avait jamais voulu le voir à la Cour. Un beau jour pourtant, aux moments malheureux de la Guerre de Sept-Ans, Louis XV l'admit dans le parc de Versailles, et même il fit quelques pas en lui parlant, ce qui remplit d'orgueil le financier. Mais le lendemain, il dut consentir à un emprunt que lui seul avait les reins assez solides pour accepter.

Il y a environ soixante ans, tout fut vendu de ce que l'on pouvait emporter, en vente publique. Je me souviens d'y être venue avec ma mère. Elle acheta un joli lustre de Venise qui fit la joie du salon de la rue du Regard. Le baron Alphonse de Rothschild transporta les boiseries des salons au faubourg Saint-Honoré. Grâce à Dieu, la superbe façade de Boffrand est toujours intacte.

A l'angle de la rue de Varenne, existe encore la façade au fronton classique de la chapelle du Monastère des Récollettes fondée par Louis XIII. En 1792, on remplaça la chapelle par une salle de danse populaire, salon de Mars dit des Victoires Nationales, puis par un théâtre dit du Pré-aux-Clercs. C'est là que se réunirent le 15 septembre 1870 les délégués des Comités de Paris et ce fut l'embryon de la Commune.

A l'angle opposé, un véritable nid de chouans se dissimula sous la Révolution dans deux auberges, celle des Deux-Anges au 98, où Pichegru passa sa première nuit à Paris et celle de la Cloche d'Or où s'est fomentée la conspiration de Cadoudal. Les affiliés remplissaient la maison, déguisés en palefreniers, sommeliers, etc... Le patron de l'hôtel, ardent à la Conjuración, abrita le fameux cabriolet garni de drap blanc de Georges, dans la remise de l'hôtel de Neufchâteau, rue de Varenne.

Les maisons nobiliaires se succèdent. Le 96 a été habité par M<sup>me</sup> de Staël. Au 97, belle façade intacte, demeurait le prince de Salm Kyrn. Les deux belles portes dessinées par Toro au 120 sont celles de l'hôtel de Clermont-Tonnerre, où Chateaubriand mourut en 1836. La rue de Comaille a été faite sur l'hôtel de ce nom. Un square charmant vient d'y être tout récemment aménagé dans le vaste jardin de l'hôtel dit celui de Michel l'Assassin et baptisé, dans une jolie cérémonie à laquelle j'ai assisté en juin 1939, square des Missions Etrangères, pour honorer le séminaire qui occupe l'angle de la rue de Babylone. Sa chapelle, si émouvante par tous ses souvenirs et les adieux des partants et le grand parc des Missions où se déroulent de belles processions de la Fête-Dieu, sont très aimés de tous les dévôts du quartier et ils sont nombreux.

De l'autre côté de la rue de Babylone, sur une ancienne maladrerie, les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul installèrent leur Maison Mère après 1815, dans la vaste propriété de César de la Vallière, petit-neveu de la Duchesse et qui, fauconnier de la Couronne et grand bibliophile, y amassa une belle collection de livres ; léguée à l'Etat, elle devint le fonds de la Bibliothèque de l'Arsenal. La Duchesse de Châtillon, fille de César, légua aux Filles du Père Vincent, ces immenses terrains et dépendances qui, voisins du Parc Galliera et de celui des Missions étrangères, font une véritable oasis de verdure. C'est là qu'est la chapelle de la Médaille Miraculeuse et le tombeau de Louise de Marillac, la collaboratrice dévouée de Saint Vincent-de-Paul.

Quant au Bon-Marché qui termine la rue, j'ai vu construire et reconstruire ces vastes bâtiments qui font, avec les annexes, bureaux, entrepôts, restaurant pour les employés, une énorme agglomération débordant sur toutes les rues avoisinantes. Il est devenu un de ces luxueux bazars à la mode et n'a plus rien de la maison bourgeoisement dirigée par l'honnête et généreux ménage Boucicaut. La

clientèle s'y trouvait à l'aise, recevant des égards, voire des petits cadeaux, même à goûter avec du sirop et d'excellents gâteaux servis à un buffet que les enfants trouvaient somptueux. Les employés formaient une famille, si bien que chacun reçut un legs des excellents donateurs.

## V

Arrivons par la vieille rue Dupin et celle du Cherche-Midi à ma chère rue du Regard. Le Regard, qui donna son nom au chemin herbu primitif, était une fontaine qui coulait au point où la rue de Vaugirard tient à la rue Notre-Dame-des-Champs.

Les Carmes déchaussés, établis rue de Vaugirard par Marie de Médicis en 1636, avaient sur leur côté gauche un bien qui s'appelait la Planche et avait une sortie au milieu du chemin du Regard. Au-dessus de cette ouverture existaient déjà trois maisons et on dit que c'est là que furent mis en nourrice les enfants de M<sup>me</sup> de Montespan confiés par le Roi à M<sup>me</sup> de Maintenon qui habitait rue d'Enfer. Ils n'étaient pas tous au même endroit et elle s'en allait à pied, escortée d'un valet portant une lanterne, passer en revue cet essaim de nourrissons clandestins.

Une belle construction un peu postérieure, puisqu'elle est de 1711, était l'ancien hôtel du Comte de La Guiche qui épousa en 1740 M<sup>elle</sup> de Verneuil, Henriette de Bourbon, fille naturelle légitimée du prince de Condé. Il fit faire dans les salons cette exquise décoration de guirlandes dorées que j'ai si souvent admirée quand ces salons devinrent la Chapelle des Dames de la Retraite et qui essaimèrent avec elles rue de la Chaise, lors du percement du boulevard Raspail. On rasa cette belle demeure et l'on construisit le rébarbatif Mont-de-Piété qui participe de la prison et du ministère. Pourtant, on eut le goût de sauver la délicieuse rotonde de la façade et de l'aménager dans la cour de l'immeuble où elle éclaire d'un sourire la tristesse du lieu.

L'orphelinat voisin occupait encore dans mon enfance un ci-devant hôtel de Toulouse et les Dames Mayennaises sont toujours claquemurées au 13, derrière leur façade d'un charme si classique.

En plus de ces maisons existantes, les Carmes commandèrent à Victor Dailly, après la mort de Louis XIV, quatre hôtels pour les louer à des personnes de condition et se fermer par ce moyen du voisinage de la rue. La vicomtesse de Beaune, le prince de Robeck, grand d'Espagne, puis la marquise d'Hautefeuille occupèrent la maison qui, fermée jalousement, existe encore avec son mascarón souriant sur la porte du N° 7. Le N° 5, l'hôtel de Croy, est en ce moment une pépinière de Pères Jésuites qui s'y sont abrités lorsqu'ils furent chassés de la rue de Sèvres. Le N° 3, maison de ville des Evêques de Châlons, fut hélas ! détruit par le percement du boulevard Raspail ; Carnavalet recueillit les boiseries de la superbe rampe d'escalier avec la lanterne monumentale, que je pus dessiner sur place avant leur enlèvement, vers 1905, et nous revenons au N° 1, aux hôtels de Verrue. Ils prirent le nom d'hôtels de Verrue quoiqu'ils ne fussent construits qu'après la mort de la fameuse comtesse en 1735, déjà propriétaire de plusieurs immeubles rue du Cherche-Midi.

Née d'Albert, fille d'un second lit du Duc de Luynes, mariée à 14 ans avec le Comte de Verrue qui avait une charge à la Cour d'Amédée II, roi de Sardaigne et duc de Savoie, elle fut poussée par sa famille à devenir la favorite du Duc. Pendant une quinzaine d'années, elle fut comblée de cadeaux et accumula avec un goût très sûr une véritable collection d'objets d'art et de tableaux. Mais, lassée de son rôle, elle s'enfuit déguisée en homme, avec la connivence de son frère de Luynes et revint à Paris. Ce ne fut que pour être « engrillagée », comme le dit Saint Simon, dans un couvent de la rue du Cherche-Midi qui abritait les grandes dames dont les maris avaient à se plaindre. Mais la mort du Comte de Verrue, à la bataille d'Hochstaedt en 1704 lui rendit sa liberté et sa fortune. Elle demanda aux Pères Carmes, propriétaires des terrains, de lui édifier deux hôtels à l'angle de la rue du Regard et de celle du Cherche-Midi. Les plans et dessins furent faits par l'architecte Victor Dailly, mais la Comtesse ayant joué imprudemment sur la Banque de Law, ne put tenir ses engagements. Les travaux furent interrompus et ne reprirent qu'après sa mort en 1735.

Cependant la Comtesse reparut dans le monde avec un grand éclat, installa dans l'hôtel d'Hauterive dont elle était locataire une véritable galerie de 400 tableaux de maîtres et ses collections de bibelots, de porcelaines, son mobilier somptueux, sans compter une immense volière remplie des

oiseaux les plus rares. Elle donna des soupers qui étaient célèbres à cette époque galante de la Régence. L'épithète qu'elle fit pour elle-même est bien représentative de cette philosophie épicurienne :

« *Ci-gît dans une paix profonde,  
Cette Dame de volupté,  
Qui, pour plus grande sûreté,  
Fit son paradis en ce monde.* »

Des deux hôtels construits sur les plans du début du siècle, le plus grand, rue du Cherche-Midi, fut habité par le Comte de Toulouse, fils de M<sup>me</sup> de Montespan qui revint vers la fin de sa vie à l'endroit où son enfance avait été bercée. Le petit hôtel eut comme locataire la famille de Dreux-Brézé qui avait la charge de grand maître des Cérémonies, et ce fut le petit-fils de 23 ans qui s'attira aux Etats-Généraux la célèbre apostrophe de Mirabeau, en 1789.

Vendus comme biens ecclésiastiques, le grand hôtel devint Palais de Justice de l'Armée, plus couramment Conseil de Guerre et on installa la prison militaire dans la sévère bâtisse du Bon Pasteur de l'autre côté de la rue. Hélas ! au percement du boulevard Raspail en 1906, ce fut le bel hôtel qui succomba et l'austère prison existe toujours.

Le petit hôtel de Verrue prit à partir de 1817 une allure différente de celle qu'il avait au XVIII<sup>ème</sup> siècle lorsqu'il fut acheté par le Docteur Récamier, le génial et modeste précurseur de la gynécologie moderne, ardent royaliste et chrétien convaincu, qui, après son troisième mariage avec M<sup>me</sup> de Villers, fit de sa maison un centre qui réunit bien des personnalités, depuis Chateaubriand et Brillat-Savarin jusqu'aux sommités religieuses, les Pères Lacordaire, de Pontlevoy, de Ravignan, Mgrs de La Bouillerie, Dupanloup, etc... Les deux fils, Etienne qui fut publiciste chrétien et dont j'ai pu apprécier la bonté dans mon enfance et le Général Max Récamier qui fit tant de bien pendant la grande guerre, malgré son âge, étaient véritablement deux saints laïques dans la force du terme. La dernière fille du Général épousa son cousin Laporte, petit-fils d'Ozanam. Le fils aîné d'Etienne, le chirurgien Joseph Récamier, notre camarade de jeunesse, docteur et ami du duc d'Orléans, accompagna celui-ci dans toutes ses croisières à travers le monde et se dévoua à lui jusqu'à la mort du duc, ensuite à l'hôpital Saint-Michel auquel il consacra le reste de sa vie. Trois jeunes filles de la famille portèrent la cornette des Sieurs de Saint-Vincent-de-Paul. Sœur Louise, mon amie, fut jusqu'à 80 ans, l'âme et la Supérieure très écoutée des Œuvres du Chemin de Fer d'Orléans ; Marie-Thérèse est encore Supérieure des Filles de la Charité, à Jérusalem.

A l'époque où le premier docteur Récamier acheta l'hôtel de Verrue, celui-ci était flanqué de deux ailes basses qui furent surélevées pour pouvoir être louées. C'est dans un de ces pavillons que mes parents vécurent de 1871 à 1913, l'espace entre les deux guerres et dont j'ai parlé avec affection. J'eus tant de peine à le quitter que, lors de mon mariage, j'insistai pour louer en face le premier étage du 42, rue du Cherche-Midi, type classique de la maison du temps de Louis XVI, qui fut le chef-lieu du district section du Bonnet-Rouge. A côté le 44 abrita l'ancien conventionnel Garat qui eut à notifier, comme Ministre de la Justice, son arrêt de mort à Louis XVI et qui devint comte de l'Empire, et l'abbé Grégoire, ce député Jacobin qui prêta le premier le serment à la Constitution civile du clergé et que Napoléon travestit en Sénateur. De l'autre côté, le 40 abrita le Comte de Rochambeau, à son retour d'Amérique.

En remontant la rue du Cherche-Midi, le joli bas-relief du rémouleur donne le nom à la rue, au 19.

Le carrefour de la Croix-Rouge construit sur l'emplacement dit la Chasse Royale, a d'abord porté le nom de la Maladrerie, parce que des groupes hospitaliers y ont recueilli les pauvres qui étaient atteints du mal de Naples.

La rue Cassette traversait celle du Vieux-Colombier. Elle a été écharpée par la rue de Rennes qui fit sauter ses premières maisons. On peut voir encore au coin de la petite rue Carpentier de très vieux murs abritant un escalier à vis, dans le local d'une imprimerie.

Plus haut était le Couvent des Dames de l'Adoration du Saint-Sacrement transféré là de la rue Férou en 1654, sous les auspices d'Anne d'Autriche. Leur domaine bordait la rue Cassette vis-à-vis des

rues Mézières et Honoré Chevallier. Ce fut dans leur Chapelle que Bossuet confessait M<sup>me</sup> Guyon, la célèbre quiétiste. Présentée comme hérésiarque, traquée de couvent en bastille, elle venait d'être mise dans une maison de la rue de Vaugirard, sous la direction du curé de Saint-Sulpice. tandis que son procès pendait en Cour de Rome. Bossuet fit un séjour dans les dépendances du couvent à ce moment. De ce vaste couvent, il reste des bâtiments et des jardins.

A droite, commençait le vaste territoire des Carmes. Ces pères, lorsque Louis XIV fit un décret pour défendre aux grandes communautés d'acquérir de nouveaux terrains, prirent sur le leur de quoi bâtir, pour se fermer, l'un après l'autre, des hôtels rue Cassette.

Le Marquis de Contades, dont j'ai un joli portrait au crayon dans un album de mon arrière-grand-père le peintre Le Bel, demeurait dans l'hôtel qui portait sur sa grande porte cochère le nom d'Hinnisdal jusqu'à sa disparition récente, mais seulement depuis 1808. Sous l'Ancien Régime, c'était au marquis de Sachet qui y donnait des concerts superbes et y recevait beaucoup. De chaque côté de la grande salle dont le perron avait déjà disparu dans mon enfance, il y avait un grand éteignoir qui servait à éteindre les torches tenues le soir par les valets de pied derrière les voitures. Lors des massacres de septembre, l'hôtel était au ci-devant gouverneur de Paris, le duc de Brissac, et son jardin a servi de refuge à l'abbé Potil, vicaire de Saint-Sulpice, échappé de la prison des Carmes, mais en escaladant une muraille, il se fit une blessure au pied qui l'estropia pour sa vie.

Mon cher grand-père Bost, quand nous allions nous promener au Luxembourg, racontait tous ces souvenirs, me montrait la fenêtre de la chambre qu'il habitait à l'hôtel d'Hinnisdal quand, tout jeune, il y était Précepteur du fils du Duc. Il me narrait aussi l'histoire d'une dame qui demeurait dans un des petits hôtels en haut de la rue et dont le nom m'échappe maintenant. Elle était née en 1762 du Prince de Conti et d'une duchesse qui voulut cacher sa naissance et la fit enlever à 11 ans par une institutrice, M<sup>me</sup> de Lorme. Celle-ci la cacha à Lons-le-Saunier, en faisant croire à sa mort. Elle la mena à Chalon-sur-Saône pour la marier, mais la jeune fille se refusa à un mariage roturier, chercha vainement à s'enfuir et fut gardée à vue à l'abbaye Saint-Antoine. Plus tard, elle se décida à se marier, mais à la Révolution elle fit casser son mariage. Mais la pension de 25.000 livres que ses parents lui servaient en cachette, lui manquant, elle fut réduite à la misère et à donner pour vivre des leçons de mathématiques. Le Directoire lui alloua 200 francs par mois.

Le n° 18 (rue Cassette) actuel était à Lebrun, duc de Plaisance qui, étant Consul, y reçut à dîner son confrère Bonaparte. Il s'agissait ce jour-là d'une mesure à prendre rapidement, au sujet de laquelle l'éloquence de l'amphitryon s'était exercée sans conclure. « On voit bien, dit Napoléon plus vif en besogne, que le Consul Lebrun a été de la Constituante, il en garde l'idéologie. »

Avant 1830, la maison devint jusqu'en 1910 la propriété des Salvandy. « Dans les appartements du premier étage, les belles arabesques des boiseries avaient été recouvertes par M<sup>me</sup> de Salvandy de papiers peints pour cacher cette décoration tout-à-fait passée de mode. » Le second étage a été près de trente ans la demeure de notre excellent ami le Conseiller Brégeault, gendre de M. Mazeau, le premier Président de la Cour de Cassation et dont la fille, que j'ai vue naître est la femme de mon fils François. Et c'est là que naquirent les premiers de mes petits-enfants.

En revenant de la rue de Rennes à Saint-Germain-des-Prés, saluons le grand Dragon<sup>56</sup> qui se convulse si élégamment (pour combien de temps encore ?) sur la grande porte de la cour que l'on vient d'anéantir et qui a reflété si longtemps dans l'ombre chaude de ses murs les cuivres éclatants de tous les chaudronniers du quartier. Ce portique, donnant sur la rue de Rennes, autrefois Sainte-Marguerite, d'où l'allusion au Dragon de cette sainte, fermait noblement avec ses reliefs fortement accusés et les vieilles ferrures de ses croisées, la cour qui servait de passage à la rue du Dragon. Jadis, ces terrains étaient la propriété des chanoines du Saint-Sépulcre, ordre religieux et militaire; mais, sous Louis XIV, c'était l'Académie Royale où les jeunes seigneurs recevaient l'éducation d'alors, les armes, l'équitation, les mathématiques et la danse. Sous Louis XV, elle appartenait à la richissime M<sup>me</sup> Crozat dont Choiseul épousa la fille, sans crainte de déroger.

Dans la rue du Dragon, les demeures étaient bourgeoises, mais vastes et de bonne allure. Dans l'une d'elles, mes grands-parents s'établirent au début de leur mariage, et ma mère y naquit en 1834.

Au 24, sur une maison modeste maintenant, une enseigne en terre cuite de Bernard Palissy représente le lion historique dont la mâchoire anéantit l'armée des Philistins. L'écusson en poterie a

pour légende « Au fort Samson » et une inscription moderne dit : ancienne maison de Bernard Palissy, en 1575. Mais le maître n'y mourut pas. Huguenot convaincu, il échappa à la Saint-Barthélemy, fut incarcéré et mourut en prison, à 90 ans, vers la fin du règne d'Henri III. Une petite rue à son nom s'entrecroise en descendant avec la rue du Sabot. Coincés avec leurs vieux murs penchés et leurs pavés incommodes, entre la rue du Dragon et celle de Rennes, ces ruelles de jadis donnent encore à ce coin resserré un air de petite ville amusante.

Jetons aussi un regard sur la rue Saint-Guillaume qu'il ne faut pas oublier. La rue de la Butte fut la première transformation d'un chemin qui montait jusqu'à un moulin en faisant angle droit. Elle est devenue la rue Peyronnet, du nom d'un ministre de Charles X, et la rue Saint-Guillaume. Celle-ci fut allongée jusqu'à la rue de Grenelle par la rue des Rosiers dans laquelle se trouvaient les hôtels de la Rochepot, d'Eaubonne, d'Allemans. Plus près de nous, Emile Olivier, qui avait épousé Blandine, une fille de Litz et de M<sup>me</sup> d'Agoult et devint ainsi par Cosima le beau-frère de Wagner, habitait le 3 où vécut Léon Daudet. En face de cette maison, le 34 et le 32 sont une sorte de couvent, asile de retraite et de paix donnant sur de beaux jardins. J'ai passé à Sainte-Odile bien des heures tranquilles pendant trois ans, en tenant compagnie à notre chère cousine Galdemar qui y finit ses jours.

Une autre oasis de verdure est fermée de l'autre côté de la rue par l'école des Sciences Politiques, mais les heureux riverains jouissent en paix de la rue et de ces beaux jardins. Lorsque la rue Saint-Guillaume atteint la rue Peyronnet, elle reprend son ancien nom de Pré-aux-Clercs, car elle a été faite seulement en 1843 sur tous les jardins des hôtels, souvenirs de ce célèbre « rendez-vous de bonne compagnie où l'on chantait le champagne et l'amour », mais qui était aussi le champ clos des duels trop fréquents.

La rue des Saints-Pères est une des plus anciennes voies de Paris. En 1292, elle se nommait rue aux Vaches, et au XVI<sup>ème</sup> siècle, de la Maladrerie. En 1607, cinq religieux de Saint-Jean de Dieu s'y installèrent pour soigner les malades près d'une chapelle Saint-Pierre, ce qui par altération, fit donner à la rue le nom des Saints-Pères. Ce fut l'embryon de l'hôpital de la Charité qui devint pendant trois siècles l'abri de tant de souffrances et qui s'étendait le long de la rue des Saint-Pères jusqu'à la rue Taranne. Le boulevard Saint-Germain en a réduit le jardin, ancien cimetière protestant au XVI<sup>ème</sup> siècle, à une languette de terre par où on accède à la Chapelle construite en 1732 par Robert de Cotte, devenue Académie de Médecine au XIX<sup>ème</sup> siècle, maintenant siège du Culte Ukrainien. D'anciennes dépendances, détruites ces toutes dernières années ont servi de locaux pendant la guerre pour la confection du linge des hôpitaux militaires et des armées. Notre Ouvroir de « l'Aide Sociale » y avait aussi trouvé un abri et pendant dix ans j'ai pu y disposer d'une armoire dont j'avais la clé pour mes lainages et layettes. L'année dernière, j'ai vu disparaître ces vieux murs de la Charité sans trop de regrets car ils étaient bien lépreux, mais j'ai donné tout de même un soupir aux vitrines des antiquaires qui s'échelonnaient rue des Saints-Pères et même à celle des petits soldats de plomb qui retenaient captifs et béats mes garçonnets d'autrefois. Et puis cette vieille rue n'est-elle pas un peu celle de la famille. N'a-t-elle pas vu mourir mon grand-père Bost après plus de trente ans de séjour au n° 12 et ma chère maman qui ne passa qu'un an au 55 et mourut en 1914, juste avant la guerre, ce qui lui épargna la douleur de voir tomber en septembre trois de ses petits-fils.

A quoi la rue Jacob doit-elle son nom biblique ? A un autel de Jacob édifié par Marguerite de Valois et qui devint le Couvent des Petits Augustins ? Plutôt aux Frères Prêcheurs arrivés à Paris sous Philippe-Auguste et qui furent qualifiés Jacobins à cause de leur premier couvent de la rue Saint-Jacques. Peut-être avant d'installer leur noviciat à l'endroit qui est devenu Saint-Thomas-d'Aquin se sont-ils arrêtés sur un point moins désert et moins éloigné de leur couvent. En tous cas, la formation de la rue remonte à 1630, au moment de l'aliénation du Pré-aux-Clercs. J'aime toujours à passer rue Jacob, où rien n'a bougé, sauf l'hôpital, remplacé par une énorme bâtisse de ciment armé. En face l'imprimerie Firmin-Didot est depuis un siècle dans l'hôtel du Président Rosambo. Au 39, où le cours de M<sup>elle</sup> Désir professe depuis 80 ans, la famille d'Anspach, branche cadette de la maison de Brandebourg, avait un hôtel dont profitait la Clairon et où descendit l'ambassadeur de Tippo-Saïd.

Vers le 20 actuel, une autre célèbre actrice, Adrienne Lecouvreur, avait un joli pavillon, près du Maréchal de Saxe qui demeurait au 12, logis dont il reste, paraît-il, dans le fond du jardin une salle

charmante qu'on ne peut visiter. Le 9 est une maison bien désuète maintenant, mais dont l'escalier à la rampe de lourds pilastres de bois conduit à un bel étage très élevé avec un plafond à solives peintes et une belle cheminée Louis XIII. Elle appartenait à l'oncle de Jean Racine et maintenant elle est à l'éditeur Landowski. Sa femme, M<sup>me</sup> Wanda Landowska<sup>57</sup>, dont le talent de claveciniste est célèbre, nous y a reçus en même temps que notre ami le charmant André Hallays<sup>58</sup> qui venait y chercher le fantôme de son cher Racine. Au n° 7, il y a encore un puits et un escalier du XVI<sup>ème</sup> siècle; ce fut une hostellerie Saint-Paul. Le 3 vaut un coup d'œil sur la cour et l'escalier. Il y a deux mascarons, des consoles de style. En 1792, il s'appelait hôtel de Luynes. La tradition dit que c'est à l'une de ses fenêtres que M<sup>lle</sup> de Sombreuil dut, pour sauver son père, boire un verre de sang chaud d'aristocrate.

Nous voici rue de Seine, en face le 67 où deux mansardes d'avant Mansard indiquent l'ancien bureau des Paumiers. Le 56 appartenait au Président Hénault, l'ami de Mine du Deffand et de Marie Leczinska. Armande Béjart naquit au 41 qui, plus tard, vit naître Chardin. Après la Révolution et l'assassinat du dernier duc de La Rochefoucauld sur son domaine de La Roche-Guyon en 1792, on démolit son hôtel dont les jardins allaient jusqu'à la rue Bonaparte et on construisit la rue des Beaux-Arts et bien des maisons rue de Seine. Des artistes, David, Talma, David d'Angers s'y installèrent, ainsi qu'une école qui avait pour magister Mercier, l'auteur du Tableau de Paris.

## VI

On a tellement, et avec une érudition si passionnée, décrit le vieux quartier de Saint-Germain-des-Prés, qu'il semble qu'on ne puisse trouver que des redites, et pourtant il recèle tant d'histoire, tant de vies ardentes, de passions et de crimes, aussi tant de piété monacale qu'il ne s'agit pas de ressusciter un mort, mais de parler d'un passé toujours vivant entre les murs qui gardent le souvenir de ce qu'ils ont vu.

Les rois mérovingiens avaient fait leur séjour à peu près au même point que celui d'Hadrien, entre la Seine et la hauteur du Panthéon, et avaient concédé à l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés tout ce côté gauche du fleuve jusqu'à un canal qui le séparait de l'espace qui devait devenir le Pré-aux-Clercs. Il est difficile de se faire idée de l'importance de ce royal monastère fondé au VI<sup>ème</sup> siècle par Childebert. Les seigneurs abbés avaient droit de justice et de cens, non seulement dans l'Abbaye, mais encore dans trente rues de Paris où s'étendait plus ou moins la circonscription de leurs fiefs.

L'Abbaye elle-même, ville d'abord, était entourée d'un fossé et fermée par quatre grandes portes à pont-levis. L'habitation des officiers, des palefreniers, le quartier affecté au chapitre, le cloître neuf, la salle des hôtes tenaient toute la droite de l'église et suivaient de près la cuisine, la dépense, le réfectoire, le parloir, le petit cloître. Les caves communiquaient avec celles du grand bâtiment, ce qui faisait un souterrain qui pouvait contenir autant de vin qu'un entrepôt. Que reste-t-il de tout cela ? Une explosion de poudrière détruisit la bibliothèque illustre et, de la célèbre Chapelle de la Vierge, œuvre de Pierre de Montereau, il y a quelques débris que dernièrement on a réunis dans un petit square, à droite de l'église. Au coin de la rue Jacob et de la rue de Furstenberg, on voyait encore dans ma jeunesse un pilier d'une ancienne porte d'honneur, porche à grande arcade avec son pont-levis sur le fossé, et du côté de la rue Saint-Benoît, se trouvait encore le passage à la cour des écuries. La languette, chère à Lavedan, ce minuscule jardin qui joue un rôle dans un de ses romans, a disparu depuis peu pour faire place à une chapelle de mariages.

Le fantôme du palais abbatial, du temps de Henri III, est bien émouvant avec ses murs de briques d'un ton de rose morte, comme s'ils étaient teints du sang qu'ils ont bu lors des massacres de septembre. Dans le jardin, l'odieux public, chaque fois que la porte s'ouvrait, applaudissait à l'épouvante de la nouvelle victime. Maintenant, après avoir servi d'imprimerie et d'ateliers d'artistes, il a reconquis le calme en devenant un centre charitable. Les Saintes filles du Père Vincent y ont fait un dispensaire, un orphelinat, une école ménagère modèle et leur rayonnement a effacé les terreurs de jadis !

C'est Charles de Bourbon qui fit bâtir en 1586 ce dernier palais des Seigneurs abbés, ce falot personnage, qui fut, après la mort d'Henri III, proclamé roi de France par le Duc de Mayenne et la Ligue, élévation confirmée par le Parlement en mars 1590. Il fit battre monnaie et demanda des dispenses pour épouser, malgré son âge et son état ecclésiastique, la veuve du duc de Guise ; mais il mourut prisonnier après la bataille de Fontenoy, au mois de mai, et quand Henri IV eut dit que Paris valait bien une messe, le Parlement raya de tous ses actes ce nom de Charles X que porta dans la suite un petit-fils du Béarnais. Les bâtiments devinrent prison militaire, puis, à la mort du dernier abbé Casimir, roi de Pologne, qui avait abdicqué, Louis XIV prit ombrage des droits régaliens de la Communauté et l'abbé couronné n'eut pas de successeur. Heureusement, l'émouvante église du monastère avec son clocher le plus ancien de tout Paris, a été respectée, restaurée et fait toujours un îlot de calme recueilli sous les arceaux romans et les chapiteaux dorés. L'Esprit y règne en maître; dès l'entrée, le cœur se dilate dans le rayonnement des cierges devant l'antique Vierge qui a accueilli tant de générations. Les fresques de Flandrin déploient autour de la nef une longue théorie de belles attitudes et les tombeaux célèbres, du roi Casimir, Mabillon, Descartes, Boileau, Douglas s'alignent toujours dans les bas-côtés. C'est à l'extérieur que l'église est le plus changée. Elle était entièrement couverte de cuivre doré, ce qui l'avait fait nommer Saint-Germain le Doré et de ses trois clochers triangulaires, deux, ceux du transept, ont été démolis en 1822.

Pour ne pas nous perdre dans l'amusant dédale des rues qui serpentent derrière elle, passons à côté de la provinciale petite place de Furstenberg, aimée des artistes. L'ombre de Delacroix n'y est pas effacée par l'Ecole de Maurice Denis et les marchands de couleurs et de cadres sont les maîtres de ce coin du quartier. Mon père y habita, jeune élève des Beaux-Arts, à l'époque de Delacroix. La rue doit son nom au Cardinal de Furstenberg qui fit reconstruire le palais abbatial. On reconnaît encore des in-pace dans des maisons, les belles caves détachées des communs qui longtemps se sont rejointes dans les rues de Furstenberg et de l'Abbaye.

Les vieilles rues étroites et déjetées qui s'enchevêtrent derrière l'Abbaye sont les mêmes qu'au moment de la Révolution où ce dédale se remplit de massacres et de cris. La rue de l'Echaudé était un cul-de-sac du guichet du monastère et a encore une maison d'origine monastique. Celle de Bourbon-le-Château s'appelait Bourbon-Guise. Au n° 1, raconte Georges Cain, deux femmes furent assassinées en 1850. L'une d'elles put écrire sur un paravent à côté d'elle le nom de l'assassin avec son doigt trempé dans le sang et l'assassin Laforcade fut arrêté. La rue Cardinale est une intéressante petite rue tournante avec des maisons curieuses. La rue Grégoire-de-Tours est l'ancienne rue de l'Escorcherie, et après les affreux désordres que fomenta Caboché à la tête des Ecorcheurs, elle prit le nom de Mauvais-Garçons. Celle qui la continuait depuis la rue des Boucheries, maintenant de l'Ecole-de-Médecine, jusqu'à la rue des Quatre-Vents, s'est appelée rue de la Tuerie, puis du Coeur-Volant, encore un souvenir des Ecorcheurs et des Bouchers.

Nous arrivons au carrefour de Buci où bat le cœur de tout le quartier, entrecroisement des rues de Buci, de Seine, Saint-André-des-Arts et Dauphine. C'était une station de chaises à porteurs et là se dressait le pilori auquel étaient attachés les condamnés au carcan et la potence des condamnés à mort. C'est au carrefour Buci qu'on fit en 1792 le premier échafaudage pour le recrutement des volontaires et qu'eut lieu le 2 septembre l'égorgeement des prêtres prisonniers enfermés dans cinq fiacres que l'on conduisait à l'Abbaye. En 1848, la fièvre révolutionnaire s'y réveilla et ce fut à Buci que l'on fit le premier cri de « Vive la République ». Tout récemment, en 1944, il y eut encore des pillages et du sang versé.

C'est depuis des siècles le coin du ravitaillement de tout le quartier, puisqu'autrefois on comptait 22 étaux de boucherie dans la rue de ce nom et, à l'heure actuelle, c'est une petite succursale des halles très achalandée et vivante.

La rue de Buci, qui était Bussy en 1350, du Président Bussy, tendait du pilori à la porte de Bucy, cette porte qui fut fermée par Charles VII pour la punir d'avoir été livrée aux Bourguignons par Périnet le Clerc en 1418. François I<sup>er</sup> la rouvrait avec un pont donnant du côté de la porte de Nesles, laquelle fut démolie en 1672.

Au XVIII<sup>ème</sup> siècle, elle comptait 51 maisons et 11 lanternes. Les anciennes maisons exhaussées devinrent des hôtelleries et des cabarets. Celui de Landelle, tailleur du beau monde recevait les

gentilshommes. Il y avait ceux des 4 fils Aymon, du Gros-Raisin, du Pied-de-Biche. Le Théâtre Illustre, attendant au jeu de longue-paume de l'Abbaye, eut l'honneur d'avoir Molière qui y joua avec une troupe de jeunes amateurs, fils de famille.

La rue Saint-André-des-Arts, qui dut son nom aux nombreux marchands d'arcs, paroissiens de l'église Saint-André à l'entrée de la rue, traversait l'ancien vignoble de Laos, à l'Abbaye, était longée sur le côté gauche par le grand hôtel de Navarre et ses dépendances. Construit par le roi de Navarre Thibaut II en 1260, il passa à la Couronne et devint le séjour des cours. Des escaliers, des ferrures, des boiseries, des cheminées et dessus de portes sont signe de race. La place Saint-André-des-Arts<sup>59</sup> termine la rue. Elle est sur l'emplacement de l'intéressante église du XIII<sup>ème</sup> siècle qui a été démolie en 1800 et possédait des trésors artistiques disséminés à ce moment. Le Louvre a recueilli le tombeau de Jacques de Thou et de ses deux femmes par Michel Auguier. Celui du Prince de Conti, par Coustou, est à Versailles, et, dernièrement, on a retrouvé chez un antiquaire celui d'Anne Martinozzi, princesse de Conti, par Girardon.

Les rues de l'Eperon et Suger furent faites sur l'emplacement du cimetière Saint-André, proche l'église. La rue Suger était autrefois nommée des Sachettes à cause des Sœurs de la Pénitence vêtues d'un sac. Au n° 1 était le collège et l'hôtel de Boissy, à l'endroit du lycée Fénelon actuel.

Nous revenons à la Cour du Commerce au pavé disloqué, pénible aux marcheurs. Elle sort d'un fossé creusé pour la défense de la porte de Buci, mais bien antérieurement cet endroit avait déjà été fortifié, puisqu'à côté de l'ancienne cour de Rouen<sup>60</sup>, on retrouve le socle d'une tourelle qui a fait partie des défenses creusées par Philippe-Auguste. Cette cour de Rouen, passage composé d'une triple cour qui relie la rue du Jardinnet au Passage du Commerce n'est plus entourée que de hauts murs lépreux percés de fenêtres verdâtres, et pourtant des vestiges de dorure reparaissent sous le salpêtre et un pas de la mule, semelle de fer qui servait à enfourcher sa mule, existe là encore, probablement le dernier de Paris. Diane de Poitiers s'en est peut-être servi ! car elle fit restaurer les bâtiments du moyen âge qui passèrent aux Archevêques de Rouen, d'où le nom qui a persisté. La Cour de Rouen est abandonnée aux bric-à-brac, aux serruriers, aux menus artisans. Une imprimerie est encore une persistance du passé car c'est dans la Cour du Commerce qu'était l'imprimerie de l'Ami du Peuple, le journal de Marat, qui l'avait placé là en vertu d'une réquisition de la Commune. L'imprimerie où se composait la « Bouche de fer » à laquelle il collaborait et qui était dirigée par Brune, le futur maréchal de France, était dans le même quartier des Cordeliers.

Marat habitait tout à côté au 20, rue de l'Ecole-de-Médecine, où il fut assassiné par Charlotte Corday. Son ami, le conventionnel Legendre logea dans le club des Cordeliers, dans l'ancien couvent dont les restes abritent maintenant le Musée Dupuytren, derrière la rue de l'Ecole-de-Médecine. Danton était Cour du Commerce, dans la partie enlevée par le boulevard Saint-Germain, à peu près à l'endroit de sa statue. Fabre d'Eglantine était rue de l'Ancienne-Comédie, ainsi que le docteur Guillotin qui inventa la guillotine par philanthropie et qui fut, paraît-il, désolé de la triste célébrité qui s'attacha à son nom. Il faisait faire ses expériences sur des brebis par un boucher de la Cour du Commerce. La Terreur sort de ce coin-là. Aussi bien la plus ancienne loge maçonnique connue à Paris y fut fondée chez un traiteur par lord Dervent Waters.

Cherchons des souvenirs moins sombres tout à côté, rue de l'Ancienne-Comédie. Les Jansénistes du Collège Mazarin, mécontents du voisinage des Comédiens du Roy qui jouaient rue Mazarine, avaient obtenu leur départ et les exilés, ayant acquis le Jeu de Paume de l'Etoile, y disposèrent leur salle de spectacle qui fut inaugurée le 18 avril 1689 par la première représentation de Phèdre et du Médecin malgré lui, pièces qui depuis le temps ont tenu pas mal l'affiche. Plus tard, de grands artistes, Gros, Horace Vernet habitèrent le vieil immeuble. Mais c'est le café Procope qui fit bien longtemps la célébrité de la rue et qui sentit jusqu'à sa fin son bureau d'esprit et son faubourg Saint-Germain.

Son origine remonte au XVI<sup>ème</sup> siècle à une maison de bains située derrière la porte de Buci, où les joueurs de paume trouvaient bain et linge tout chauds et à souper galamment. Le sicilien Procope Cretelli, venu à Paris à la suite de Catherine de Médicis, dirigea cet établissement, mais ce fut son petit-fils, François Procope qui lui donna plus d'expansion. Après avoir débité du café en plein vent à la Foire Saint-Germain, il installa chez lui ce commerce d'importation nouvelle qui trouva bien

des imitateurs. Sous le Consulat, Zoppi ajouta au Café Procope un salon littéraire dont la clientèle était toute faite. On y venait chercher les nouvelles et prendre son café en lisant les feuilles publiques.

Cette foire Saint-Germain, c'était tout à côté, rue du Four qu'elle se tenait, kermesse parisienne qui commençait le lendemain de la Chandeleur et qui d'abord ne dura que quinze jours pour les marchands forains. Scarron en fut le poète. Le cul-de-jatte s'y rendait en chaise :

*Sangle au dos, baston à la main  
Porte-chaise que l'on s'ajuste,  
C'est pour la Foire Saint-Germain.  
Prenez garde de marcher bien juste.*

On y vendait un peu de tout, jusqu'à des tableaux d'anciens maîtres. Mais c'était surtout le soir qu'était la fête. Le spectacle se donnait dans deux loges et l'opéra-comique, qui est devenu genre national, y débuta. Il y avait des montreurs d'animaux; le premier rhinocéros que vit Paris fut exposé rue des Quatre-Vents. Il y avait des escamoteurs, des gymnastes. On n'y dansa pas seulement sur la corde. Les ménétriers font danser chacun avec sa chacune. Les cabarets foisonnent, mais on dit la messe tous les matins dans une chapelle depuis l'ouverture jusqu'à la clôture de la foire. Un incendie en 1762, et surtout la Révolution qui reléguait les us et coutumes du passé, portèrent des coups terribles à cette foire-fête. Mais elle ne tomba tout-à-fait qu'à la fin du Consulat où elle fut remplacée par le marché Saint-Germain qui, lui aussi, après de longues années de prospérité subit une décadence presque totale.

Rue du Four, l'hôtellerie de Cherbourg était à côté du restaurant du « Pied-de-Mouton ». L'occupant de la chambre n° 9 au 3<sup>ème</sup> étage signait sur le livre des voyageurs : Lieutenant d'artillerie Napoleone Buonaparte, et il y écrivit à l'intendant de la Corse une lettre datée du 9 novembre 1787 avec une orthographe encore peu française.

L'hôtel de la Guette, rue du Four, ainsi que les rues Princesse et Guisarde furent tracées sur le territoire de l'hôtel Roussillon où la duchesse de Montpensier, fille du duc de Guise, avait réuni les partisans de la Ligue, les Guisards. Pauvres rues bien découronnées qui nous amènent rue des Canettes. Celle-ci doit son nom à un charmant bas-relief du temps de la Régence qui représente des canes nageant dans un étang. Encore très bien conservé, au 16 ou 18, il était l'enseigne d'un hôtel qui fut remplacé sous la Restauration par le cabinet de lecture de M<sup>me</sup> Cardinal. Le grand sculpteur Caffieri demeurait à côté de cet hôtel. Une grande maison qui-abritait l'Académie Royale de Juan, où les fils de famille apprenaient la danse et l'exercice militaire, fut démolie par l'équarissement de la place Saint-Sulpice et sous Louis XVI on construisit sur cette place et la rue des Canettes un vaste et bel hôtel qui appartient depuis longtemps à la famille du baron Thésard. Dans cette étroite rue des Canettes, le commerce était prospère. On y trouvait des boulangers, des ébénistes et des vinaigriers, aussi bien que des gentilshommes, des artistes et des abbés. Les maisons, déjà vieilles au moment de la Révolution, avaient des recoins mystérieux qui servirent de caches à bien des proscrits, émigrés ou prêtres réfractaires.

L'étroite rue des Ciseaux nous ramène, en passant entre de très vieux toits à l'ancienne rue Taranne, devenue boulevard Saint-Germain, en face la porte latérale de Saint-Germain-des-Prés. Diderot demeura avec sa femme et sa fille en 1754 à l'endroit où l'on a élevé sa statue. Il allait tous les jours au Café Procope.

La rue Bonaparte qui passe sur la place de l'église ne date que de 1804 dans la partie qui va jusqu'à la rue Jacob. Tracée sur le ci-devant jardin de l'abbaye, elle fut appelée quelque temps rue de la Poste-aux-Chevaux. Passé la rue Jacob et l'endroit de l'ancien canal qui séparait le Grand Pré-aux-Clercs de l'Abbaye, nous retrouvons d'anciens murs et de vieux souvenirs. Le 20 fut une résidence de César de Vendôme, fils de Gabrielle d'Estrées à qui Henri IV destinait la Couronne avant la naissance tardive de Louis XIII. Déchue de son luxe, elle devint la demeure de Bastide le tailleur de Napoléon. En face, au 19, restent les murs de l'ancien hôtel Rohan-Rochefort où sont nées deux petites filles d'un mariage secret fait à Ettenheim en 1794 entre le Duc d'Enghien et M<sup>elle</sup> de Rohan.

Trois ou quatre maisons de la rue des Beaux-Arts ont été faites sur le territoire de la Roche-Foucauld qui commençait rue de Seine. Gérard de Nerval, le poète fantaisiste de Sylvie demeurait au 5 et le cher grand Corot au 10 rue des Beaux-Arts.

L'école des Beaux-Arts fut construite sur le Couvent des Petits-Augustins qui tenait le côté droit de la rue, tandis que le gauche était une chapelle Jacob attenante au Château de la Reine Margot qui donnait sur la rivière avec entrée rue de Seine.

Rebroussons un peu chemin pour passer rue Visconti encore intacte. Tracée en 1540 sur le petit Pré-aux-Clercs, elle s'appela longtemps rue des Marais, puis fut baptisée Visconti en l'honneur de l'architecte du tombeau de Napoléon. On la nommait aussi la petite Genève à cause de la quantité de protestants qui y demeuraient. Sur la porte du 24, on lisait ceci : « Hôtel de Rames, Jean Racine y est mort le 22 août 1679, Adrienne Lecouvreur en 1730. Il a été aussi habité par Champmeslé et par Hippolyte Clairon. » Cette plaque fut retirée, car on ne sait pas au juste laquelle de ces maisons fut la dernière de Racine. Mais cette étroite petite rue abrita bien des célébrités littéraires et artistiques. Jean Cousin, l'Architecte du Cerceau, Louis Blanc, Paul Delaroche, le sympathique docteur de la Siboutlie qui écrivit les amusants mémoires d'un médecin de Paris. Mais surtout Balzac. Une plaque rappelle au 17 que c'est là qu'il fit son imprimerie en ses années difficiles 1826-28. Il était commandité par son amie M<sup>me</sup> de Berny, celle dont il fit M<sup>me</sup> de Mortsau du « Lys de la Vallée ». Elle avait 22 ans de plus que Balzac et était mère de neuf enfants. Au moment où elle mourut, Balzac écrivit d'elle à M<sup>me</sup> Hanska : « C'est un ange qui m'a soutenu pendant mon horrible guerre. Quoique mariée, elle a été comme un Dieu pour moi. Elle a été une mère, une famille, un ami, un conseil. Elle a créé l'écrivain, elle a créé le goût, elle a pleuré comme une sœur, elle a ri, elle est venue tous les jours comme un bienfaisant sommeil endormir les douleurs. »

Delacroix eut son atelier dans cette même maison en 1836. Chopin y avait fait transporter son piano et le peintre fit ce portrait si émouvant du compositeur jouant un nocturne et de George Sand l'écoutant, debout derrière lui.

Un nom bien connu aussi s'évoque dans cette petite rue en face de la rue de l'Abbaye. C'est celui de M. Samson, bourreau de Paris, qui eut pour aide et successeur Henri Samson, personnalité curieuse. Lettré, obligeant, dépensier, disons même homme du monde, il avait des relations nombreuses et élevées, mais à la mort du ministre Martin du Nord, il perdit la charge héréditaire dont un de ses aïeux avait pris possession sous Louis XIII et qui passa à M. de Rennes.

Il y a encore de si vieilles murailles dans cette rue Visconti qu'on a été obligé de les étayer avec d'énormes poutres qui enjambent la chaussée très restreinte et s'appuient en les écartant sur les façades inclinées.

Nous revoilà au Carrefour Buci, cœur agité de tout ce quartier. Reprenons pour aller aux quais la tranquille rue Mazarine.

Après s'être nommée de Nesle, puis des Fossés, elle prit son nom actuel du Collège que le Cardinal Mazarin fit construire en 1662 à la place de la fameuse Tour de Nesle et des Fossés. Le Cardinal avait en vue d'y appeler soixante fils de gentilshommes de l'état ecclésiastique, d'Alsace, des Flandres et du Roussillon, c'est-à-dire des quatre Nations qui venaient d'être réunies à la Couronne par le Traité des Pyrénées, afin qu'ils y reçoivent l'éducation complète. La Révolution fit du Collège Mazarin un lieu de sûreté et le Comité du Salut Public du département. Mais le Consul en remettant de l'ordre partout, y installa la réunion des cinq académies créées par Richelieu, et mit dans le Palais Mazarin le siège de la vie intellectuelle qu'il garde jalousement depuis sous le nom d'Institut de France. Les lions qui en gardent l'entrée, vis-à-vis le pont des Arts, ont vu défiler tant d'ambitions, de célébrités littéraires, d'Immortels chenus et de foules avides d'assister aux séances, qu'ils ont pris l'attitude lasse et résignée, désabusée, de la Gloire.

Après l'Institut, toutes les petites rues qui s'entrecroisent évoquent des souvenirs. La rue Christine doit son nom à la deuxième fille d'Henri IV. La rue Mazet était à l'angle du petit séjour de Navarre qui devint en 1304 l'hôtel des Archevêques de Rouen dont nous avons déjà parlé. Il fut reconstruit par Groslier, le célèbre bibliophile, en 1560. C'était alors la rue Contrescarpe-Dauphine. La rue Dauphine fut créée en 1607 comme débouché au Pont-Neuf jusqu'à l'enceinte de Philippe-Auguste et prolongée en 1639. On la baptisa Dauphine en l'honneur du jeune Louis XIII. L'église des

Grands-Augustins qui donnait son nom au quai vaut un souvenir. Commencée par Charles V en 1453, elle fut démolie par la Révolution. Henri III y fonda l'Ordre du Saint-Esprit et Marie de Médicis y fut saluée régente. Elle renfermait un musée de tombeaux, entre autres celui de Philippe de Commines. La rue Séguier, anciennement rue Pavé-d'Andouilles, prit son nom du Chancelier qui y habita le 16, ainsi que d'Aguesseau, un bel hôtel qui est depuis un siècle à la famille du Président Voisin et qui reçut jadis la visite du roi, ainsi que l'attestent les bornes et la chaîne, marques de visite royale. Le 18, très représentatif des splendeurs d'autrefois, a encore un judas à sa porte d'entrée. C'est un reste de l'ancien hôtel de Nevers. La petite rue Gît-le-Coeur doit son nom à Gilles Queux qui était le queux ou cuisinier du roi, vieux mot dont on a fait maître-queux. Gabrielle d'Estrées habita le 12. Le 5, au coin de la rue de l'Hirondelle, fut l'ancien séjour des Evêques de Chartres. François I<sup>er</sup> l'acheta et le fit reconstruire pour la Duchesse d'Etampes. N'allons pas plus loin, nous tomberions dans la place Saint-Michel et le vacarme. Il vaut mieux redescendre le quai, s'y amuser un instant à regarder les bouquins et les gravures étalés sur les rampes, jusqu'au Pont des Arts, délicieuse halte de recueillement en face de la plus jolie vue de vieille ville qui puisse être groupée comme à plaisir autour des flèches et des tours de la cité ! Que de contemplations j'y ai faites sur le troisième banc en venant de l'Institut, lorsque le soleil déclinant rend plus roses encore les chères maisons de briques de la place Dauphine. Disons d'abord que celle de M<sup>me</sup> Roland<sup>61</sup> a été restaurée par mon mari avec tant de talent et d'amour que la Commission du Vieux-Paris lui vota une médaille de reconnaissance. Peu d'endroits au monde, mettons l'Acropole d'Athènes et le panorama d'Avignon, réunissent plus de beauté et d'histoire. Tant de gloire est amassée pour nous depuis des siècles dans la proue de Lutèce - en amont, et dans la ligne du palais du Louvre qui fuit en aval, qu'on en ressent une fierté au cœur, dont on ne s'évade pas en longeant pour le retour le délicieux quai Conti, à l'ombre des platanes, en murmurant les vers du vieux Corneille :

*Que l'ordre est rare et beau de ces grands bâtiments  
Paris semble à mes yeux un pays de romans !  
...Toute une ville entière avec pompe bâtie,  
Semble d'un vieux fossé par miracle sortie,  
Et nous fait présumer à ses superbes toits,  
Que tous ses habitants sont des dieux ou des rois.*

Le quai Conti ne fut élargi qu'en 1769. Auparavant, des échoppes l'obstruaient par une foire perpétuelle. Le château Gaillard, octroyé par François I<sup>er</sup> à Benvenuto Cellini, mais qui retourna à la ville, bordait la Seine, en face, et le petit Nesle, la Tour de dramatique mémoire. L'histoire de Marie de Bourgogne, épouse de Louis X le Hutin qui fut étranglée par l'ordre du roi et ses complices Philippe et Gautier d'Anay, écorchés vifs, n'est malheureusement pas une légende. Que de délicieuses gravures de Callot et d'Abraham Bosse nous restent de ces profils de tours, des vieilles bâtisses et l'animation des truands et spadassins qui faisaient de ce coin un séjour assez redoutable ! L'hôtel de Nevers dont il reste encore de vieux murs dans une impasse sur le quai Conti, dans la tortueuse ruelle qui en a gardé le nom, fut ensuite à Henri de Plessis Guingamd qui en fit un petit palais pour le céder à la Princesse de Conti, Marie Martinozzi, nièce de Mazarin : Mansard, Lenôtre, Jouvenet ont embelli ce palais qui devint l'hôtel de la Monnaie.

On vient de démolir en 1931, avec d'autres vieilles bâtisses, la maison qui faisait l'angle du quai et de la rue Guénégaud, et où mon grand-père me montrait une fenêtre du quatrième étage, en évoquant la silhouette d'un maigre jeune homme aux cheveux plats et aux regards ardents qui, de sa mansarde, contemplait le Louvre et les Tuileries. Est-ce là, ou au n° 13 ? Le point est discuté, mais la plaque qu'on avait posée affirme que le Lieutenant Bonaparte habitait là quand il suivait ses cours à l'Ecole Militaire.

Le quai Malaquais commence sur les terrains de l'hôtel Mirabeau que « l'Ami de l'Homme » qui fut l'implacable ennemi de son fils acheta à Gilbert de Voisins; mais, auparavant, c'était le château de la Reins Margot qui s'étendait entre la rue de Seine et la rue des Saints-Pères, Cette fille d'Henri II, qu'Henri IV répudia, s'endetta tellement pour la construction de son palais que l'opinion populaire

baptisa le quai à cet endroit quai Mal-Acquet, d'où, plus tard, Malaquais. La reine Margot ne le termina pas complètement et il fut démembré en 1622.

A l'angle de la rue Bonaparte, avec entrée au n° 1 de la rue, grande maison nobiliaire où je fus plusieurs fois consulter le célèbre Dr Reclus<sup>62</sup> avec ma vieille mère, dans le bel appartement du premier où plus tard je revins chez la femme de l'avocat Léouzon-le-Duc, née Riesener. A l'autre angle, sur le quai, est la délicieuse maison de briques aux tons de rose morte qui appartient à la famille Brice et Deschanel. La librairie Champion du père d'Anatole France était au 19 et a été remplacée par l'Ecole des Beaux-Arts. L'enfant du quartier, comme le spirituel écrivain s'appelait lui-même, a été envoûté de bonne heure par la poésie qui émane de ce coin de Paris si particulier et dont il disait que c'était le plus beau lieu du monde. « Si j'ai jamais goûté l'éclatante douceur d'être né dans la ville des pensées généreuses, c'est en me promenant sur ces quais, où du Palais-Bourbon à Notre-Dame, on entend les pierres conter une des plus belles aventures humaines, l'histoire de la France ancienne et de la France moderne. » « Il peut y avoir de plus beaux endroits à Paris, il n'y en a pas de plus français que celui-là. On y sent une honnêteté un peu provinciale, l'érudition, la poésie. »

« Il ne me paraît pas possible qu'on puisse avoir l'esprit tout-à-fait commun si l'on fut élevé sur les quais de Paris, en face du Louvre et des Tuileries, près du Palais Mazarin, devant la glorieuse rivière de Seine qui coule entre les tours, les tourelles et les flèches du Vieux-Paris. »

Voilà du bon Anatole France !

J'ai été trop souvent à l'école des Beaux-Arts, ne manquant pas un Concours de Rome, et pour tant d'autres Expositions, pour la passer sous silence, mais j'en ai toujours voulu un peu à cette froide façade qui détonne à côté de la maison aux briques roses et qui a remplacé l'hôtel de Loménie de Brienne. Heureusement, l'hôtel a pu s'adjoindre et conserver le magnifique hôtel de Bouillon, qui avait appartenu à la Duchesse, nièce de Mazarin, Marie-Anne Mancini, et qui vit plus tard une autre belle dame des temps plus modernes, Thérèse Cabarrus, épouse de Tallien et maîtresse de Barras, Notre-Dame de Thermidor qui fit épouser sa fille au banquier Pellaprat dont les millions permirent l'achat de l'hôtel et qui devint elle-même princesse de Chimay. La grande grille sur le quai laisse voir la belle ordonnance de l'architecture et le jardin peuplé de statues. Quand on connaît les détours du Sérail, on peut gagner la délicieuse cour du Mûrier et la grande cour, musée de beaux débris d'art et d'histoire, mecque de toute la jeunesse artistique de France qui se rue au travail avec ardeur et quelquefois au boucan avec frénésie dans les ateliers en profondeur devenus légendaires.

Passé la rue des Saints-Pères, le quai prit, après la Révolution, le nom de Voltaire, laissant celui des Théatins. Le portail de l'église de ces moines était environ au n° 17 du quai actuel, mais il y avait une autre entrée rue de Lille. Cette église Sainte-Anne-la-Royale, en l'honneur d'Anne d'Autriche, était dépositaire du cœur de Mazarin.

Quel plaisir de flâner le long de ce quai Voltaire ! Sur les parapets, à l'ombre des platanes, les boîtes bourrées de bouquins, les cartons baillant de gravures font toujours espérer une trouvaille pour quelques sous ; et du côté des maisons, les vitrines constituent un musée ininterrompu, rempli des plus beaux bibelots présentés avec le goût le plus savant. Les gravures succèdent aux meubles, les porcelaines délicates aux tableaux de maîtres, le spécialiste de la Renaissance à celui qui « ne fait » que le XVIII<sup>ème</sup> siècle, et encore on ne voit que ce qui est exposé aux profanes. Les beaux appartements sont envahis par la haute brocante. Même tout un hôtel dans le fond d'une cour, au 23, recèle un patio de Saragosse reconstitué avec amour par l'antiquaire Schultz, exquis dans son décor de plantes vertes et de lourdes broderies espagnoles.

Quel métier charmant cela doit être que celui d'avoir la joie, même quelquefois la déception, de la chasse, de toucher, de palper en tous sens toutes ces belles choses, marbres ou satins, cuirs et cuivres, en dégager tout l'esprit, s'en repaître tant qu'elles restent entre vos mains et ne s'en séparer avec un soupir qu'en les cédant avec un bénéfique sérieux qui permet d'autres amoureux achats. Mais pour quelques cousins Pons, combien y a-t-il de forbans faisant fortune en spéculant sur les ruines, les deuils, l'ignorance du vendeur ? J'ai connu plus d'un antiquaire, célèbre maintenant, somptueusement installé dans les quartiers élégants, qui a commencé dans une échoppe de ma vieille rive gauche, arrivant en blouse de sa province, installant son bric-à-brac entre les jambes des

passants, sa femme en tablier bleu balayant le trottoir. Ils ne savaient pas, à ce moment, distinguer le Louis XV du Louis XIII, un meuble chinois d'un cabinet Renaissance, mêlant toutes les faïences entre elles. Mais ils avaient ce qu'on appelle le sens du commerce et aussi l'amour du jeu, sachant faire dix voyages inutiles pour un fructueux, suivre une piste, guetter les successions et les ventes et s'il le fallait, sachant proposer un prix honnête du rare bibelot qu'on est sûr de revendre le triple.

Du reste cette passion des bibelots fut une des joies de ma vie. Je conçois les extases et les déceptions des collectionneurs sans avoir la possibilité de faire moi même une chasse sérieuse. Mais je crois avoir hérité de ma chère maman de cette intuition qui fait deviner l'objet rare et flairer l'occasion. Aussi petit à petit, avec des moyens très restreints, j'ai rempli notre grand logis de choses intéressantes si ce n'est de grande valeur. Il y a bien loin de là à tout ce que ma mère avait accumulé rue du Regard et qu'on baptisait souvent de collection. Mais qu'était-ce à côté des trésors amassés par les grands amateurs parisiens et que je crois avoir visités pour la plupart tout au long de ma vie. A commencer par la collection célèbre du vieux M. Valferdin où j'allais quelquefois avec maman. J'ai vu de bien beaux palais remplis de merveilles, mais aucun ne m'a laissé un souvenir plus pénétrant que la maison désuète de l'île Saint-Louis et du vieux petit Monsieur qui semblait descendre d'un de ses cadres avec sa houppelande claire et son foulard rose dans la chemise molle. Dans les trois étages et le grenier tout était tapissé de petits cadres à la vieille dorure autour de petits chefs-d'œuvre du XVIII<sup>e</sup>, surtout de Fragonard, le préféré, sanguines, gravures, tout à une petite échelle mais sélectionnés avec tant de goût et de science que la renommée en était mondiale, et que sa valeur était devenue si grande que le vieux sorcier avait fini par la vendre, en viager s'entend, à la condition de ne pas s'en séparer, et comme il vécut presque centenaire, il eût le temps de recréer sur ses rentes une autre collection dont ses héritiers ont bénéficié.

Je me souviens aussi, à ce moment de ma vie de jeune fille, du baron Davilliers<sup>63</sup> nous montrant avec amour la splendide collection qui est au Louvre maintenant, et nous donnant d'après ses fameux Moustiers une leçon sur les faïences anciennes qui m'a souvent été utile.

Personne ne saura et ne pourra évaluer ce que Paris contient de ces amas fabuleux jalousement cachés quelquefois par des maniaques de génie. Mais tout finit un jour par s'éparpiller au marteau de la salle Drouot, chez Georges Petit jadis, chez Charpentier maintenant, et tout Paris s'écrase à l'exposition qui précède la vente. Mais le charme est évaporé, celui du cadre préparé avec amour pour faire valoir les pièces rares, tout en laissant la vie coutumière circuler au milieu d'elles et manque aussi l'intérêt de connaître l'heureux possesseur dont l'idée fixe a fait cette réussite. Quelquefois c'étaient des hommes qu'une infirmité ou une disgrâce éloignait de l'ordinaire existence, comme Schultz qui était sourd ou Maciet si malheureux de sa laideur. Je l'ai bien connu dans le salon de M<sup>me</sup> Porlier, ainsi que Camille Groult<sup>64</sup>, le père des tapiocas, gros bourgeois à l'enveloppe épaisse et à l'œil si fin, si averti, à l'esprit si documenté.

Ma curiosité ne s'est jamais lassée et pour lui donner plus d'aliments encore, j'ai fait partie de la Société des Arts Décoratifs<sup>65</sup>. Outre les expositions du Pavillon de Marsan, tous les mois on organisait une descente, sous la direction d'un maître conférencier, le plus souvent Robert Rey<sup>66</sup>, dans une grande collection particulière, dans les ateliers d'artistes en vogue, ou dans des hôtels particuliers, des palais officiels inaccessibles au public. Le Congrès des Architectes, la Société de Saint-Jean groupait aussi des amateurs et des artistes. Que de plaisirs rares je ne retrouverai plus ! Mais ma mémoire les revit souvent, et je pense tout à coup à une toile ou un bibelot qui est maintenant au Pavillon de Marsan, et que j'ai vu chez son heureux possesseur de jadis à une place préparée avec amour.

Toutes ces collections classées, renommées, sont disséminées, partagées entre les Musées ou trop souvent en Amérique. D'autres collectionneurs refont d'autres amoncellements dans des cadres créés pour les faire valoir ou sous les lambris dédorés d'un vieil hôtel. Il y a aussi des maisons bourgeoisement banales dans des quartiers tumultueux, rue Tronchet, rue de Rome, dont les cinq étages sont un entassement de bibelots, de bijoux, de raretés, véritables cavernes d'Ali-Baba, ou comme chez Durand-Ruel, de toiles sans cadres signées Pissarro, Monet, Renoir, toute la liste des impressionnistes qui tapissaient les murs depuis le parquet jusqu'au plafond, partout jusque dans les chambres d'enfant et les couloirs, pour les receler et les laisser vieillir ainsi que des vins de prix,

avant de les livrer au public par petites doses quand la cote en aurait monté.

L'amusante maison chinoise de la rue de Courcelles<sup>67</sup> cache dans des armoires à coulisses, éclairées par l'intérieur, tout ce que l'Extrême-Orient a fait de plus raffiné pendant de longs siècles, petites merveilles de laque ou de porcelaine dont la moindre vaut son pesant d'or, trésor des mille et une nuits, qui sont montrés, l'un après l'autre avec la courtoisie chinoise par une délicieuse Fille du ciel qui est aussi celle de l'antiquaire, car ici nous sommes chez un érudit d'art oriental mais également chez un marchand. Du reste tous les grands antiquaires sont passés maîtres dans l'art de présenter leurs trésors, sans les entasser, bien en valeur dans le cadre d'un hôtel du Marais ou de la vieille rive gauche.

## VII

Les Théatins ne venaient sur le quai qu'après M. de Bacqueville qui fit bâtir en équerre sur la rue des Saints-Pères le bel hôtel qui existe toujours. L'hôtel de La Briffe est le n° 5, maison très aimée où j'eus ma première grande douleur à la mort de mon amie d'enfance, Madeleine Dessaignes<sup>68</sup>, que j'allais voir journallement et qui est partie à 18 ans. L'hôtel de Choiseul contigu à celui de Bauffremont constitue les 9 et 11. Il fut créé par le Président Perrault, fut habité par le Ministre Chamillard, mais avant par la Duchesse de Portsmouth, maîtresse de Charles II. Ce bel hôtel, devenu Bauffremont en 1775 avait une chapelle, une grande galerie de peinture et un jardin rempli de statues et de beaux arbres. Fouché y eut ses bureaux de police et Vivant Denon, peintre, collectionneur et Conservateur des Musées sous le Premier Empire, y eut un Cabinet célèbre. Ingres et Gustave Droz sont aussi morts dans cette maison aimée des artistes où Cécile Sorel habita longtemps le beau premier étage, et y accumula des merveilles du XVIII<sup>ème</sup> siècle que, par un caprice que je n'ai pu comprendre, elle vendit tapageusement pour les remplacer par des meubles ultra modernes. L'antiquaire Buvelot y fait aussi une présentation de splendides meubles avec infiniment de goût.

Les bureaux du Moniteur sont au 13 depuis bien longtemps. Au 15, Georges Cain<sup>69</sup> s'était installé sous les toits un logis bien amusant de souvenirs historiques où j'ai été le voir. C'est au 17 que je suis allée quotidiennement pendant trois ans au cours de Carolus Duran et d'Henner, en haut d'une maison qui abrita bien des ateliers depuis celui de Delacroix jusqu'à Marcel Baschet de nos jours. A l'entresol, vers 1845, Alfred de Musset habita le 23, en passant par le petit escalier de gauche sous la voûte. Enfin, le 27, à l'angle de la rue de Beaune, - appartenant depuis longtemps à une famille bien sympathique à la nôtre, celle de l'Inspecteur Général des Finances, Albert Gâtine - une plaque indique la mort de Voltaire le 30 mai 1778.

La porte cochère<sup>70</sup> qui donne sur la rue de Beaune et que mon mari a eu le plaisir de restaurer, ne datait que du Directoire, mais les deux sphynx qui la décorent doivent remonter un peu plus haut, car on a reconnu plus loin les piliers qui les portaient. Il reste de beaux appartements et l'antiquaire Touzain y a trouvé un cadre de choix pour ses meubles de l'époque. Un délicieux boudoir, peint sur toutes ses parois par Boucher, existe au premier étage et un autre encore intact au troisième étage dans l'appartement de la famille Gâtine. C'est un véritable bibelot de gypserie, sculpté, doré, peint aussi par Boucher et jalousement enfermé, ne prenant jour de nulle part. En revanche, les pièces à côté sont inondées de lumière avec la vue superbe de la Seine et du Louvre. L'appartement où mourut Voltaire était sur la cour au deuxième étage. Le patriarche y avait déjà logé jadis chez la Présidente de Bernières, mais il vint comme exprès pour y mourir quatre mois après chez ses amis de Villette. La charmante et vertueuse Philiberte de Varicourt, la Belle et Bonne, avait été mariée avec l'appui de Voltaire à qui elle garda une reconnaissance filiale. Jusqu'à sa mort en 1822, elle venait saluer et fleurir tous les matins l'image que Houdon avait faite de ce dieu des incrédules. Ce Villette ne valait pourtant pas grand-chose, ni comme mœurs et caractère, ni comme littérateur, ce qu'il se piquait d'être. Témoins, ces vers qui circulaient :

*Petit Villette, c'est en vain*

*Que vous prétendez à la gloire,  
Vous ne serez jamais qu'un nain  
Qui montre un géant à la foire !*

Le fait est que c'est lui qui organisa le triomphe de Voltaire à la Comédie-Française et son retour enthousiaste sur le quai illuminé et enguirlandé avec un arc de triomphe en face de la maison. Le vieillard branlant dut venir se montrer au balcon, aimant le succès, jusqu'au bout de ses forces. Après sa mort, le 30 mai, son corps revêtu d'une robe de chambre et soutenu par des courroies, fut emmené de nuit à l'Abbaye de Scellières dont son neveu, l'abbé Mignot, était commanditaire. Son cœur resta pourtant à l'hôtel Villette jusqu'à la translation au Panthéon en 1791. Ce qui fut l'occasion de nouvelles cérémonies sur le quai, défilé, etc...

De l'autre côté de la rue de Beaune, les bâtiments sans caractère et sans ordre occupés par un libraire et un antiquaire, et dans une maison neuve par le Journal Officiel, ont tout-à-fait perdu leurs allures de palais. Le grand escalier avec sa rampe ajourée, les trophées de la façade, les plafonds de Lesueur et les admirables boiseries ont disparu. Il ne reste que le souvenir galant des quatre sœurs de Nesle, de Mailly, de Lauraguais, de Vintimille, de Châteauroux, qui reçurent tour à tour le mouchoir de Louis XV au début de son règne. Même le Cercle Agricole, qui tenait ses assises dans cet ancien hôtel Mailly-Nesle, a voulu s'installer d'une manière plus moderne et se fit construire au goût de 1880, à l'angle du quai d'Orsay et du boulevard Saint-Germain, le bel immeuble qu'on a baptisé irrévérencieusement « le Cercle des Pommes de Terre ».

Le premier hôtel du quai d'Orsay était à l'emplacement de celui que Robert de Cotte, architecte du roi et beau-frère d'Hardouin-Mansart, construisit pour lui-même et qui fut sous Louis XV, l'hôtel du Ministre de la Guerre. Il fut habité ensuite par le confesseur de Louis XV, l'abbé Edgeworth, par l'Archevêque de Reims, Talleyrand, oncle du fameux ministre, par le peintre Robert Lefebvre, qui s'y suicida en 1830, par Edouard Pailleron à la fin du siècle dernier. Le rez-de-chaussée qui avait été sous l'ancien régime le Bureau des Voitures de la Cour, devint le café d'Orsay, très fréquenté par les officiers, qui abrita le 2 décembre plusieurs députés poursuivis et où se passa, un peu plus tard, l'aventure scandaleuse de M<sup>me</sup> Santerre qui, pour échapper à la vindicte de son mari, put se sauver du restaurant déguisée en marmiton, une manne de brioches sur la tête. L'hôtel, brûlé à la Commune, fut reconstruit par la Caisse des Dépôts et Consignations. Il n'en reste que le fronton conservé dans la cour et des boiseries dans le cabinet du Directeur.

Passons vite devant l'énorme et lourde gare d'Orsay qui a remplacé la Cour des Comptes et le Conseil d'Etat dont la vie a été bien courte, puisque les travaux commencés sous le Premier Empire n'ont été terminés que sous Louis-Philippe et que le drame de la Commune a tout anéanti en mai 1871. Je n'ai que le souvenir de murailles béantes et noires, de nobles lignes effondrées, envahies par une végétation grandissante.

Grâce à Dieu, le délicieux hôtel de Salm, moins atteint, a pu être restauré avec une souscription des légionnaires. C'était depuis 1804 le Palais de la Légion d'Honneur, mais, pendant le Directoire, M<sup>me</sup> de Staël y présidait un cercle constitutionnel, conciliabule politique auquel Benjamin Constant prenait déjà part. Ce bijou d'architecture est l'œuvre de Rousseau pour le prince de Salm Kyrburg, marié à une Hohenzollern. Après avoir été séquestré, il fut mis en loterie après le 9 Thermidor et gagné par un ancien garçon perruquier, Lieuthrant qui, enrichi dans les fournitures de l'Armée, entretenait M<sup>lle</sup> Lange sur le pied de 10.000 livres par jour payables d'avance. Arrêté, condamné comme faussaire, il réussit à disparaître.

Venaient ensuite les jardins des hôtels de la rue de Lille, celui que Boffrand construisit pour lui-même. Le maréchal Ney reçut dans l'hôtel suivant les visites de l'empereur Alexandre. Masséna mourut là et le petit hôtel d'Humières reçut M<sup>elle</sup> Clairon à son retour d'Anspach où elle avait été margrave morganatique. Le beau parc qui existe toujours sur le quai est celui de l'Ambassade d'Allemagne qui a son entrée rue de Lille. C'était l'ancien hôtel de Torcy, puis de Villeroy, acheté par le prince Eugène de Beauharnais en 1803. Il le revendit en 1815 au roi de Prusse qui en fit son Ambassade. Reste la décoration du Premier Empire, la chambre et la salle de bains de la Reine Hortense, une porte des quatre-saisons. Sous Louis XV, c'était le salon de M<sup>me</sup> de Tencin, la mère de

d'Alembert. Elle y tint son bureau d'esprit qu'elle nommait sa ménagerie. Le Cercle Agricole a été heureusement construit en face le Palais Bourbon, à l'emplacement de l'hôtel du Comte de Bentheim dont les ancêtres avaient été fondateurs immédiats de l'empire d'Allemagne.

Sans pousser jusqu'au Palais-Bourbon, passons vite en revenant en arrière dans les rues qui suivent parallèlement le cours de la Seine, Lille, Verneuil, de l'Université, dans l'espace qui nous intéresse.

La rue de Verneuil était comme sa soeur, la rue de Lille, anciennement Bourbon, taillée dans le grand Pré-aux-Clercs. Elles se partageaient en véritables jumelles le nom de Gaston de Bourbon, duc de Verneuil, abbé commanditaire de Saint-Germain-des-Prés. L'une rappelle que son père était Henri IV, l'autre que sa mère était M<sup>lle</sup> de Verneuil qui était presque du sang des Valois puisqu'elle était fille de Marie Touchet qui avait été la maîtresse de Charles IX. On remarque encore au 14, un cadran solaire avec l'inscription : *Dum petis, illa fugit*<sup>71</sup>. Au 13 et au 18, d'anciennes niches de statuettes ; au 26, une grande porte surmontée d'un ange. C'était l'entrée de la chapelle Sainte-Anne-des-Théatins, qui devint sous la Révolution une salle de spectacle, puis un café et qui a encore une cour intéressante. Au 19, à l'emplacement d'une chapelle Clyde de Saint-Sulpice, succursale du Séminaire, on a construit l'hôtel du Duc de Brancas, protecteur de Sophie Arnould. Charles Floquet y est mort en 1896 et André Hallays l'habita avant son mariage avec notre amie d'enfance, M<sup>me</sup> Droz, née Gastebois. Carle Vernet avait son atelier au 34. La liste des noms historiques n'a fait que croître dans cette rue jusqu'à la Révolution, mais la noblesse de l'Empire succéda vite à l'autre. Le Général Muy avait eu pour prédécesseur un Créqui et un Montmorency. Mandat, le Colonel de la Garde qui y fut assassiné le 10 août au moment où il partait défendre les Tuileries, avait remplacé un Monaco de Valentinois. L'hôtel Dangeau, l'auteur du *Journal de la Cour*, recevait sous Louis-Philippe, chez le Comte de Nansouty, la société de M<sup>me</sup> de Montesson et de M<sup>me</sup> de Genlis. Au 79, dans l'hôtel du Comte de Murard, a vécu la sympathique M<sup>me</sup> Atkins, née Charlotte Walpole, ancienne actrice de Drury-Lane, qui se dévoua jusqu'au bout à la cause de Marie-Antoinette, fût mêlée à tous les mystères du Temple, dépensa plus de 3.000.000 de francs pour sauver le Dauphin et alla visiter la Reine à la Conciergerie.

La rue de Poitiers, nommée ainsi parce qu'elle fut ouverte en 1680 sur les terrains d'un sieur Potier, nous mène à la rue de Verneuil. Avant la construction de la gare, elle allait jusqu'au quai. C'est au 12 que se tient le Cercle des Polytechniciens dans de beaux salons qui abritèrent l'Académie de Médecine, de 1820 à 1848, puis le Comité Thiers.

Ces trois rues parallèles, Lille, Verneuil, Université, n'ont pas à leur début les façades décoratives de la rue de Varenne, mais les maisons nobiliaires, les hautes fenêtres, les grandes cours moussues avec, de temps à autre, un arbre penché, reste des parcs de jadis, donnent à ce coin tranquille où ne circulent pas d'autobus, où les magasins se font rares et les passants peu pressés, l'air d'un quartier de province plein de charme et de respectabilité. Ces murs noircis recèlent, du reste, de beaux appartements, et des boiseries intactes, telles que la délicieuse chambre en rotonde et son alcôve enguirlandée de fleurs où j'allais, au n° 23, visiter une jeune accouchée, la comtesse de Prunières.

A l'angle de la rue de Verneuil et de la rue des Saints-Pères, il y eut longtemps une de ces académies pour les jeunes gens de bonne famille. L'équitation y faisait le fond de l'enseignement. Celle du sieur Dugast doit son succès à un attrait particulier que la feuille « Le séjour à Paris » relate en 1727 en ces termes « La fille de Dugast a 18 ans et fait le manège d'une façon admirable. Je l'ai vue en présence du Cardinal Bentivoglio et en d'autres occasions faire tous les exercices à cheval, en quoi elle surpassait de beaucoup tous les écoliers qui avaient déjà appris longtemps auprès de son père ». Quel joli modèle pour Lancret, cette ingénue de la Régence devait faire !

Le début de la rue de l'Université fut habité par de grands avocats. Lachaud mourut au n° 8 en 1896. Chauveau-Lagarde, avocat de Marie-Antoinette, décéda au 18 en 1808. L'avocat du Tillet acheta le 20, en 1820 et la maison est encore à sa famille. A l'angle de la rue du Pré-aux-Clercs, belle maison au n° 11 où j'ai souvent visité nos amis de Marcilly, qui étaient là, près de leur père, le diplomate Arsène Henri. C'était la maison d'Armand Bertin dont Ingres a fait un portrait si représentatif de la haute bourgeoisie du temps de Charles X.

De l'hôtel des Rohan-Montbazou, édifié par Levau, à droite au début de la rue, il ne reste que des arbres du jardin dessiné par Le Nôtre. Je les ai souvent admirés des fenêtres de M<sup>me</sup> de Lalain-

Chomel, propriétaire du n°5.

Au 13, était encore une école d'équitation. Ce fut, plus tard, l'Ambassade de Venise et maintenant c'est le dépôt de Cartes du Ministère de la Marine. Au 15, la *Revue des Deux-Mondes* s'est installée dans l'hôtel de Beauharnais, construit en 1812.

Sur le côté gauche, au 24, très bel hôtel de Conflans, par Servandoni, délicieuse façade en rotonde sur la cour meublée des anciennes bornes. Confisqué en 93, il fut mis en loterie, acheté au gagnant par une demoiselle de la Balivière, puis en 1909 par la Ville de Paris pour en faire une école.

Passé la rue du Bac, le 35 de la rue de l'Université est attenant et fait un ensemble d'immeubles avec notre maison de l'impasse Valmy, au 40, rue du Bac. Il était au comte de Cosnac en 1730, date de la construction, Neské en 1753, de Montesquiou. Le marquis de Nicolai, qui a été pendant vingt ans notre propriétaire, l'a laissé à un La Rochefoucauld qui le vendit à M. Henraux, directeur des Musées de province, notre actuel propriétaire. Sous le Second Empire, deux grandes portes cochères ont été faites sur la rue et l'hôtel ancien est entre cour et jardin. Nous l'avons sauvé du feu ; en voyant de nos fenêtres des lueurs rougeâtres, mon mari a couru prévenir les pompiers, réveiller les concierges, faire évacuer une vieille dame endormie au second étage, enfin arrêter le désastre qui était déjà formidable. Au 35, vient le petit hôtel Waldeck-Rousseau, où la femme du président a fini ses jours. Elle avait collectionné de vieilles pierres intéressantes que nous pouvons voir d'une fenêtre qui domina son jardin. Dans le vestibule d'entrée, deux beaux bustes de ses deux maris, l'avocat Liouville et Waldeck-Rousseau, se font paisiblement vis-à-vis. Plus loin, l'hôtel Pozzo di Borgo, avec une très belle cour ronde, a été d'abord Soyecourt et encore avant Blasas. L'hôtel de Mailly, d'allure noble et large, avait un escalier de Servandoni, mais c'est Lassurance qui fut l'architecte du bel ensemble autour de la vaste cour. Je me souviens de mon admiration, lors d'une visite à une ancienne petite voisine de la rue du Regard, Anne de Bourbon-Lignières. Tout cela n'existe plus, a été remplacé par la rue de Mailly qu'on appela ensuite Villersexel, en souvenir de la victoire remportée en 1871 par l'Armée de la Loire. Le beau jardin où l'on faisait dans ma jeunesse les fêtes de charité de Saint-Thomas-d'Aquin, animées par le zèle aimable du charmant vicaire de cette époque, M. de Cabanoux, a été remplacé par les grands immeubles de rapport du boulevard Saint-Germain.

Un peu plus loin, les Filles de Saint-Joseph de la Providence, établies en 1638, élevaient des orphelines et M<sup>me</sup> de Montespan les aidait à reconstruire en 1684 des bâtiments qui sont maintenant englobés dans les bureaux du Ministère de la Guerre ; le dépôt des Archives est installé dans l'hôtel de Noailles. Lamartine a demeuré au 80 ou 82.

Que d'images évoquées, maintenant disparues en poussière ! C'est le propre des vieillards de se plonger dans le passé. Souvenirs... feuilles mortes qui volèrent une minute au soleil avant d'être foulées aux pieds, étincelles qui couvent encore quand la flamme est éteinte... Ou les fait briller de nouveau en soufflant dessus, et du fond de son fauteuil on les suit en rêvant...

Mais la tempête trop forte du bouleversement mondial change de plus en plus les choses en même temps que les idées et transforme plus complètement encore le cher vieux Paris de jadis...

*Mai 1945*

-----  
Hemmerlé, Petit et O<sup>i</sup>, 2, rue de Damiette, Paris. - I 001-1-51

N° d'ordre d'Éditeur pour le Dépôt légal : 3227

Réimpression déposée dans le I<sup>er</sup> trimestre 1951  
-----

Texte original intégral, numérisé et annoté  
(sauf les gravures, la table des gravures et le plan) par

Jean-Marie Balleyguier, arrière petit fils de Mélanie Balleyguier-Duchâtelet.

Mars - avril 2017



# Notes



## 1. Les origines de la fête du Bœuf gras



Née à l'époque médiévale à l'initiative de la corporation des bouchers, la fête du bœuf gras se déroulait pendant le carnaval de Paris et voyait un ou plusieurs bœufs, choisis pour leur fort poids en viande, défiler sous la conduite de garçons bouchers au son de la vielle. La fête du bœuf gras avait lieu durant la période dite des « jours gras », période faste qui interrompt le temps du carême et voit le carnaval renaître une dernière fois. La Révolution met fin à cette coutume très populaire : sujette à suspicion comme toutes les

réjouissances du carnaval, la fête est supprimée en 1790, au nom du maintien de l'ordre public. Rétablie par Napoléon 1<sup>er</sup> en 1805, elle est encore supprimée en 1848, cette fois par la République, suppression qui sera de courte durée puisque Napoléon III l'autorise à nouveau en 1852. Cette fête, qui représente l'un des moments forts du carnaval de Paris, rencontre un succès qui ne se dément pas jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Source : <https://www.histoire-image.org/etudes/boeuf-gras-carnaval-xixe-siecle>

## 2. Pauline de Metternich (1836 – 1921) par Françoise Robert



Pauline de Metternich est l'une des femmes les plus emblématiques du second Empire. Elle est connue pour avoir, avec d'autres jeunes femmes, entouré l'Impératrice Eugénie dans le tableau de Winterhalter « Une couronne de beautés » et avoir été celle qui, à l'Opéra Le Peletier, le 13 mars 1881, au cours de la houleuse Première de « Tannhäuser », a brisé de désespoir son éventail, elle qui avait personnellement recommandé Wagner à l'Empereur ! Elle est l'épouse de Richard de Metternich, ambassadeur d'Autriche à Paris, de 1859 à la chute du Second Empire. Stéphanie Tascher de la Pagerie en fait le portrait suivant : « ... elle me plaît de plus en plus. J'aime à la suivre des yeux avec son originalité, sa vivacité, son intelligence et sa joie de vivre qu'elle manifeste si franchement. Sans doute elle a un physique un peu

excentrique, qu'elle-même qualifie de simiesque, mais malgré cela ou peut-être à cause de cela elle me plaît et sort de la banalité courante... »

L'Ambassade d'Autriche, 101, rue de Grenelle, devient grâce à elle un lieu d'exception, ce qui n'est pas évident en raison des tensions provoquées par la constitution de l'unité italienne. Ses soirées sont réputées : bals, concerts et sorties à l'Opéra se succèdent. En 1863, l'Empereur et Eugénie apparaissent même à l'Ambassade.

## 3. Charles-Marie Widor (1844 – 1937) Organiste, compositeur, professeur.

Natif de Lyon, vers 1865 il s'installe à Paris et assiste Saint Saëns à la Madeleine à partir de 1868. En 1870, il est nommé, à 26 ans seulement, suppléant de Lefébure-Wély à l'orgue Cavallé-Coll de Saint-Sulpice. Il ne fut jamais officiellement titularisé à ce poste qu'il tint pendant 64 ans.

Source : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Charles-Marie\\_Widor](https://fr.wikipedia.org/wiki/Charles-Marie_Widor)

#### **4. Emmanuela Potocka (1852 – 1930)** Née Emmanuela Maria Carolina Pignatelli di Cerchiara à Naples

Ensorcelante, douée d'un magnétisme indéfinissable « pleine de contrastes, de richesses et de beauté » aux dires de Proust, Emmanuela Potocka (1852-1930) a fasciné le Tout-Paris des années 1880. Pas un jour sans que son nom ne soit cité dans la presse. Extravagante, dépensière à l'excès, redoutée pour ses mots acerbes, grande musicienne, cette princesse italienne mariée au richissime comte Nicolas Potocki tint un salon réputé dans son palais de l'avenue de Friedland. Cet hôtel particulier, un des plus beaux et des plus vastes de la capitale, fut le rendez-vous de l'aristocratie européenne, des hommes politiques et des artistes de la fin du XIXe siècle. Une fois par semaine, la comtesse Potocka réunissait autour d'elle les membres de son club, les Macchabées. Pour faire partie de cet étrange cénacle, il fallait se mourir d'amour pour elle et jurer de garder le secret sur le déroulement de ces soirées.

Prise entre l'extrême liberté que procure la fortune, un déterminisme familial implacable et l'oppression exercée par les conventions sociales de la Troisième République, Emmanuela Potocka la scandaleuse, la romanesque, a déchaîné les passions et enflammé l'imagination des créateurs de son temps.

Source : <http://www.montbel.com/potocka-biographie-belle-epoque-lacurne,fr,4,M215.cfm>

#### **5. Léon Bonnat (1833 – 1922)** Artiste peintre

C'est la fortune acquise par la vente de ses tableaux qui a permis à Léon Bonnat d'acquérir un grand nombre d'œuvres et d'objets d'art. Sous le Second Empire et la IIIe République, le portrait est particulièrement apprécié et Léon Bonnat est alors l'un des maîtres du genre. Le portrait requiert de l'artiste non seulement du savoir-faire, mais aussi la capacité de saisir et traduire la personnalité de son modèle, surtout lorsqu'il s'agit d'artistes renommés et de grandes figures comme : Adolphe Thiers, pétulant homme politique marseillais ayant participé à trois régimes et trois révolutions, le grand poète Victor Hugo, ou encore la tonitruante comtesse Potocka, muse de Frédéric Chopin.

Source : <http://www.sitesetmuseesenpaysbasque.com/blog/leon-bonnat-peintre-portraitiste-bayonnais/>

#### **6. Lucien Anatole Prévost-Paradol (1829 – 1870)** par Pierre Guiral

Fils d'une actrice, très tôt orphelin, Prévost-Paradol entre en 1849 à l'École normale supérieure. Bien qu'il se soit imposé comme le meilleur élève de sa promotion, il quitte l'École, fait des travaux de librairie, rédige rapidement une thèse, puis est nommé à la faculté des lettres d'Aix-en-Provence, récemment créée. Mais, attiré par Paris et par le journalisme, il entre au *Journal des débats* en 1856. Son art de l'allusion, sa fausse candeur, sa perfidie maîtrisée en font ici encore « le premier de sa volée ». Plus audacieux dans *Le Courrier du dimanche*, il est le porte-parole du libéralisme et l'un des plus dangereux ennemis de l'Empire : raison de plus pour que l'Académie française l'appelle à elle en 1865. En 1868, la parution de *La France nouvelle*, qui est la somme de sa pensée politique, est un événement. Il est deux fois candidat malheureux au Corps législatif en 1863 et en 1869. En 1870, Prévost-Paradol se rallie au régime qu'il avait combattu et il est nommé ministre plénipotentiaire à Washington. Il se suicide à peine arrivé à son poste, pour des raisons politiques (il redoute la guerre dont il juge le régime responsable) autant que personnelles (les attaques sans merci dont il a été l'objet lors de son ralliement ont achevé de miner sa confiance en lui-même).

Prévost-Paradol a été plus qu'un journaliste de premier plan, plus que le « secrétaire des anciens partis » dont a parlé Sainte-Beuve. Si sa pensée sociale est courte, si les problèmes de l'éducation le retiennent peu, il a été obsédé par le « déclin » français. Il a envisagé, en cas de défaite, une extension de la puissance française en Afrique du Nord ; il a tracé dans ses grandes lignes l'esquisse d'une constitution valable aussi bien pour une monarchie libérale que pour une république modérée, ce que devait être la Constitution de 1875.

Source : Pierre GUIRAL: <http://www.universalis.fr/encyclopedie/lucien-anatole-prevost-paradol/>

## 7. Ludovic Halévy (1834 – 1908)

Fils de Léon Halévy qui fut candidat à l'Académie et neveu de Fromental Halévy, le compositeur membre de l'Académie des Beaux-Arts, il collabora avec le duc de Morny, et fut rédacteur au Corps législatif en 1861 : chef de bureau au ministère des Colonies. Auteur dramatique, il collabora avec Henri Meilhac pour des vaudevilles, des comédies et des opérettes dont J. Offenbach écrivit la musique : *La Belle Hélène*, *La Vie parisienne*, *La Grande Duchesse de Gérolstein*, aux Variétés, *Le Réveillon* et *La Boule* au Palais Royal, *Froufrou* au Gymnase ; Ludovic Halévy a donné à l'Opéra-Comique *Carmen* dont Bizet écrivit la musique ; il écrivit, seul, des nouvelles où il créa *Les Petites Cardinal* et un roman, *L'Abbé Constantin*, qui obtint un grand succès, ainsi que la pièce qu'il en tira avec P. Decourcelle et qu'il fit jouer au Gymnase. Ludovic Halévy fut élu à l'Académie le 4 décembre 1884, en remplacement du comte Joseph d'Haussonville et reçu le 4 février 1886 par Édouard Pailleron qui, dans son discours de réponse, insista sur les romans, œuvres plus personnelles du récipiendaire. Il prononça le discours sur les prix de vertu le 22 novembre 1894.

Source : <http://www.academie-francaise.fr/les-immortels/ludovic-halevy>

## 8. Théodore Ratisbonne (1802 – 1884) Par Charles Reich

Né à Strasbourg en 1802, fondateur de "Notre Dame de Sion" dont le but est d'aider à la conversion des juifs. Son cheminement vers le catholicisme serait due à l'influence d'un professeur de philosophie Louis Bautain de l'université de Strasbourg, disciple de De Maistre et de Lamennais qui l'achemine vers le Nouveau Testament. Théodore se convertit le Samedi saint 14 avril 1827 à l'âge de 24 ans. Il publiera plusieurs ouvrages : *Essai sur la morale* en 1828, *Histoire de Saint Bernard et de son siècle* en 1841.

La question juive :

Le livre qui dévoile sa pensée profonde vis à vis du judaïsme sera publié en 1868 : *La question juive*. Selon l'auteur, les juifs depuis 2000 ans "ne présentent dans leur lamentable histoire aucune vitalité" ; la cause de cette "éclatante déchéance" est écrite dans l'Ancien et le Nouveau Testament : les juifs sont une eau stagnante qui ne se mêle dans aucun des fleuves qui l'entourent . Une "commotion sociale" comme la révolution française pour donner au peuple israélite un signal fort, était par conséquent, nécessaire. Théodore Ratisbonne aborde les raisons pour lesquelles les juifs sont persécutés : il leur reproche de ne pas ouvrir les yeux sur leur cause et cite les prophètes d'Israël qui les avaient prévues. Il constate que l'on ne peut pas méconnaître l'intervention de la main de Dieu dans l'explosion d'une catastrophe qui a duré deux mille ans.

En fin de compte, Théodore Ratisbonne est persuadé que, malgré toutes les entraves, Israël se convertira : "le vieux peuple de Dieu... tombera au pied de la croix et reparaitra dans les derniers jours au couronnement de l'édifice immortel ." Le but de Théodore Ratisbonne est d'aider ses anciens coreligionnaires à se convertir au christianisme , en particulier leurs enfants qui pourront être accueillis dans les pensionnats de Notre-Dame de Sion .

Dans ce but, il fondera la Congrégation en 1843, approuvée par Rome en 1863. Les sœurs de Notre-Dame de Sion poursuivront cette œuvre d'éducation et d'enseignement tandis que ce frère sera ordonné prêtre en 1847 et entrera dans la "Société de Jésus". Avec l'accord du Pape Pie IX celui-ci transférera les "Sœurs de Sion" à Jérusalem en 1855 et bâtira le couvent *Ecce Homo* avec une école et un orphelinat pour filles. Tel est le parcours de Théodore Ratisbonne qui décédera en 1884 et sera enterré à Evry dans le cimetière attenant la chapelle Notre-Dame de Sion.

Source : <http://judaisme.sdv.fr/histoire/document/convert/ratisbon.htm>

### **9. Cercle des Pieds-Crottés**

Cercle artistique et littéraire. 7, rue de Volnay à Paris.

### **10. L'Epatant**

Cercle de l'Union artistique, appelé communément l'Epatant.

### **11. Transtévère**

En Italien : Trastevere. Quartier historique et populaire de Rome, sur la rive droite du Tibre.

### **12. Ferdinand Roybet (1840 – 1920)**

Artiste peintre

### **13. Ernest Jean Louis Meissonier (1815 – 1891)**

Peintre de genre, portraitiste, sculpteur et graveur.

### **14. Charles Emile Auguste Carolus-Duran (1837 – 1917)** par Jean-Pierre Mouilleseaux

Peintre glorieux de la III<sup>e</sup> République, Carolus-Duran expose au Salon, de 1866 à 1889, et termine sa carrière couvert d'honneurs comme directeur de l'académie de France à Rome. Comme peintre officiel, il est surtout le portraitiste de la haute société de son temps. Il a eu, à Rome puis en Espagne, la révélation de la peinture espagnole et il tente d'affiner sa sensibilité et de renforcer ses moyens d'expression en étudiant les portraits de Velázquez. Mais il y a plus qu'un souvenir de Courbet dans un des premiers envois de Carolus-Duran au Salon de 1866, *L'Assassiné* (musée de Lille). Il est curieux de voir l'influence de l'Espagne ou de Courbet sur des peintres officiels tant décriés depuis : vigueur de la brosse, audace de l'éclairage, humanité profonde des sentiments ; voilà qui a séduit dans le courant réaliste. Carolus-Duran s'en éloigne cependant assez tôt en réussissant un coup de maître : sa *Dame au gant* (musée d'Orsay, Paris) remporte au Salon de 1869 tous les suffrages pour ses qualités picturales. On loue l'élégant geste du modèle, prototype d'un idéal féminin bourgeois. La mise en page sobre, l'expression de gravité évoquent Manet, qui utilise lui aussi un éclairage fortement contrasté. La leçon espagnole est encore présente, mais le succès d'un portraitiste est soumis avant tout aux caprices et aux exigences d'une clientèle de femmes du monde qui n'admettent qu'un reflet séduisant et luxueux. Carolus-Duran sait donner de la vie à la matière colorée, comme pour le *Portrait de Mme de Lancey* (1876, musée du Petit-Palais, Paris), mais la pose alanguie sur un sofa, le geste affecté de la main appuyée sur l'éventail, le chatoiement de la robe blanche sur le rouge cossu sentent le procédé. Carolus-Duran a dû tenir compte d'une sensibilité nouvelle envahissant l'art de son temps, l'impressionisme : sa touche se fond, la palette devient plus claire, mais les recettes ne renouvellent pas le peintre. Virtuose du portrait mondain, Carolus-Duran a attiré de nombreux jeunes artistes doués qui ont continué, comme Sargent, à mettre leur talent de peintre au service d'un art mondain.

Source : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/carolus-duran/>

### **15. Jean-Jacques Henner (1829 - 1905)**

Jean-Jacques Henner est un peintre français d'origine alsacienne. Après un passage dans l'atelier de Gabriel-Christophe Guérin à Strasbourg, il poursuit ses études à l'École des Beaux-Arts de Paris dans l'atelier de Michel-Martin Drolling puis dans celui d'Édouard Picot. En 1858, il remporte le Prix de Rome avec *Adam et Ève découvrant le corps d'Abel*. Il séjournera alors pendant cinq ans à la villa Médicis. Son retour d'Italie marquera le début de sa carrière de peintre officiel. Très rapidement, ses peintures au style facilement reconnaissable, feront de lui un artiste très couru et un portraitiste recherché. Sa peinture est constituée majoritairement de nus féminins, de portraits et de sujets d'histoire traités d'une manière moderne qui lui est propre, à contre-courant des artistes académiques de son temps. Aujourd'hui encore, Henner reste dans les mémoires pour ses modèles de femmes rousses aux poses alanguies qui permettent, par leur onirisme, de rapprocher son oeuvre

du mouvement symboliste naissant.

Source : <https://lanouvelleathenes.fr/jean-jacques-henner-1829-1905-3/>

#### **16. Pierre Puvis de Chavannes (1824 - 1898)**

Peintre français, considéré comme une figure majeure de la peinture française du XIX<sup>e</sup> siècle.

#### **17. Charles-Jacques Lebel (1772-1830)**

peintre d'histoire.

#### **18. Louis Eugène Cavaignac (1802 - 1857)**

Général et homme politique français.

#### **19. Odalie Balleyguier Wherris (1829 – 1908)**

Fille de Samuel Wherris de nationalité hollandaise et d'Emilia Folley de nationalité anglaise, elle épouse Delphin Balleyguier (1829 – 1899) en 1854. Protestante, elle se convertit au catholicisme afin d'épouser Delphin. Voir la généalogie Balleyguier.

#### **20. Albert Besnard (1849 – 1934)** Peintre et graveur

Comblé d'honneurs et de charges (membre de l'Académie des Beaux-Arts en 1912, directeur de la Villa Médicis de 1913 à 1921, reçu à l'Académie française en 1924, directeur de l'École des Beaux-Arts de 1922 à 1932), il fut le premier peintre auquel la République fit l'honneur de funérailles nationales, bien avant Georges Braque. Trop vite oublié, il fut rangé ensuite par méconnaissance, au rayon des académiques stériles. Il obtient le grand prix de l'École des Beaux-Arts en 1874 et part à Rome de 1875 à 1878. Un séjour en Angleterre de 1880 à 1883 le familiarise avec la peinture anglaise symboliste et avec la technique de la gravure à l'eau-forte, qui sera un de ses modes d'expression préféré. À son retour en France en 1884, il devient l'un des peintres décorateurs les plus en vue de la capitale et un portraitiste réputé. Il exécute aussi des figures de femmes anonymes, rêveuses et élégiaques, qui rompent avec toutes les conventions du tournant de 1900. Après un voyage en Inde en 1910-1911, il brosse de grandes huiles et gouaches saturées de couleurs, qui renouvellent l'orientalisme au début du XX<sup>e</sup> siècle.

Source : <http://ville-evian.fr/fr/culture/expositions/albert-besnard-1849-1934-modernites-belle-epoque>

#### **21. Georges Cain (1853 – 1919)**

Peintre et écrivain. Illustrateur. Conservateur du Musée Carnavalet et des Collections historiques de la ville de Paris. Auteur d'ouvrages historiques sur Paris et sa région.

#### **22. Jean Robiquet (1874 – 1960)**

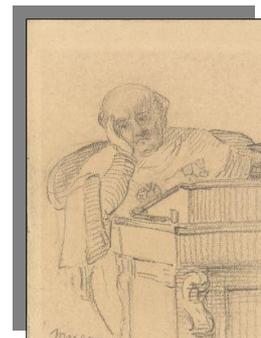
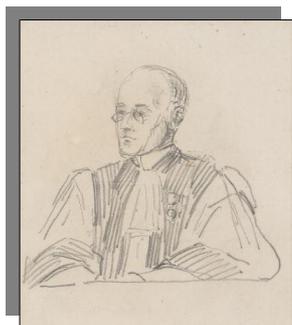
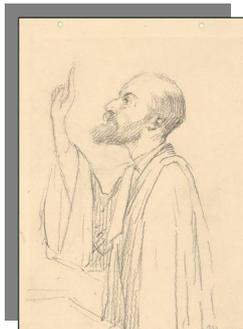
Conservateur du Musée Carnavalet, Paris (1919-1934) ; créateur et directeur du Musée de l'Ile-de-France, Sceaux. Historien d'art et critique artistique. Auteur de vaudevilles.



#### **23. Abbaye- aux-bois**

L'aquarelle originale réalisée quelques jours avant la destruction de l'abbaye afin de permettre le percement du boulevard Raspail, a valu à Mélanie une Mention au Salon. Un moment promise au musée Carnavalet, elle serait cependant restée dans la famille (chez qui?).

## 24. Premier procès en révision de Dreyfus (1899)



Mélanie était présente au premier procès en révision du capitaine Dreyfus en 1899 à Rennes. Elle y réalisa une série de 21 portraits, dont celui du premier président de la cour de Cassation, Charles Mazeau (portrait de droite).

Charles Mazeau, que la famille Duchâtelet connaissait, est le grand-père de Berthe Bégeault qui se mariera avec son fils François Balleyguier. Mélanie et Georges Balleyguier séjournèrent souvent à Quetigny, la propriété bourguignonne de Charles Mazeau.

## 25. Alexandre Cabanel (1823- 1889)

Alexandre Cabanel est l'archétype du peintre officiel, Prix de Rome, gloire du Salon, professeur à l'École des beaux-arts de Paris, favori du pouvoir, portraitiste et décorateur pour quelques grandes familles. Pour lui posent Napoléon III et un nombre élevé de dames fortunées, françaises et américaines, car sa gloire est internationale. Il exécute des cycles allégoriques pour les hôtels particuliers de l'industriel Say et du banquier Pereire, une *Vie de Saint Louis* sur l'un des murs du Panthéon. Il incarne à la perfection l'artiste académique, celui avec lequel ses contemporains Courbet et Manet ne peuvent rien partager.

Source : <http://www.lemonde.fr/culture/article/2010/08/18/>

## 26. Antonin Proust (1832 – 1905)

Artiste, critique, commissaire d'expositions, collectionneur, député, Antonin Proust fut, en France, le premier ministre des Arts en 1881, avant Malraux (1959), avant Jack Lang qui en revendiquait, lors de son ministère, un siècle plus tard, la filiation. Il est issu d'une des plus grandes familles bourgeoises du département. C'est en 1844, à Paris, au collège Rollin, que se noue une amitié indéfectible avec Edouard Manet, liens qui ne cesseront pas à la mort du peintre (1883). En 1884, le politicien organise une exposition *Manet*, à l'École des beaux-arts et, en 1897, il publie dans *la Revue Blanche*, un article « Édouard Manet. Souvenirs », où il évoque les escapades à Argenteuil ou à Trouville, les flâneries dans Paris, les moments historiques partagés.

Source : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/antonin-proust/>

## 27. Ernest Cognacq (1839 - 1928)

Fondateur des magasins *La Samaritaine*

Avec l'aide de sa femme, Marie-Louise Jay originaire de Samoëns en Haute Savoie, alors première vendeuse au rayon confection du *Bon Marché*, Ernest Cognacq crée en 1871 un nouveau magasin à Paris qu'il appelle *La Samaritaine*, du nom de la fontaine située dans le quartier. Les affaires prospèrent grâce aux principes de vente novateurs des époux Cognacq (prix fixes et affichés, possibilité d'essayer les vêtements...). Ainsi quatre vastes magasins de style Art nouveau furent ouverts à partir de 1905 en bordure de Seine.

Source : <http://www.saint-martin-de-re.fr/fr/information/73172/ernest-cognacq>

## 28. La princesse Mathilde (1820 – 1904)



Fille de Jérôme Bonaparte et de la princesse Catherine de Wurtemberg, la princesse Mathilde était la nièce de Napoléon 1<sup>er</sup>. Mariée en 1840 au prince russe Anatoli Demidoff de San Donato, elle s'en sépara en 1845 et s'installa à Paris. Elle y tint un salon renommé et fréquenté par l'élite intellectuelle et artistique du Second Empire. « Ce salon est le vrai salon du XIX<sup>e</sup> siècle, avec une maîtresse de maison qui est le type parfait de la femme moderne », peut-on lire dans le journal des frères Goncourt qui en étaient les hôtes assidus. En effet, la princesse accueillit au

24 rue de Courcelles tout ce qui comptait à l'époque dans l'univers des lettres et des arts. Elle organisait des dîners d'hommes de lettres le mercredi, et l'on pouvait alors rencontrer chez elle des écrivains comme Sainte-Beuve, Ernest Renan, Émile Littré, Guy de Maupassant, Gustave Flaubert, Théophile Gautier, Alexandre Dumas ou François Coppée. Elle invitait également des journalistes comme Émile de Girardin, le docteur Véron, directeur du *Constitutionnel*, ou Villemessant, fondateur du *Figaro*. Les savants n'étaient pas oubliés : Louis Pasteur, Claude Bernard ou Marcelin Berthelot faisaient partie de son cercle. Les artistes étaient reçus à dîner le vendredi. Pouvaient alors se côtoyer Édouard Detaille, Eugène Isabey, Gavarni, Charles et Eugène Giraud, Ernest Hébert, Paul Baudry, William Adolphe Bouguereau, Ernest Meissonier, Gustave Doré, Auguste Anastasi, Jean-Baptiste Carpeaux ou Eugène Fromentin. La guerre de 1870 et la chute du régime impérial contraignirent la princesse à fuir la France et à se réfugier en Belgique. Ses biens furent mis sous séquestre. Rentrée en France, grâce à Adolphe Thiers, en juin 1871, elle s'installa rue de Berry et reprit ses réceptions d'avant la guerre avec le même éclectisme que jadis. Plus favorisé que le salon de la marquise de Rambouillet auquel on le comparait souvent, le salon de la princesse Mathilde ne devait pas connaître le déclin et elle mérita jusqu'à sa mort le surnom flatteur de « Notre-Dame des Arts ».

Source : <https://www.histoire-image.org/etudes/salon-princesse-mathilde?language=fr>

## 29. Jules Chéret (1836 - 1933)

Le créateur de l'affiche moderne fut sans conteste Jules Chéret. Pendant sept ans, il pratiqua en tant qu'artisan la chromolithographie en Angleterre. C'est là qu'il apprit à travailler sur machines de grand format et à tirage rapide et qu'il eut l'idée d'un nouvel art mural en voyant les immenses placards publicitaires des cirques américains en tournée.

Chéret avait suivi les cours de l'École des beaux-arts de Paris, et il en était sorti avec des connaissances techniques solides. Ses goûts le portaient vers la peinture française du Grand Siècle — Watteau et Fragonard, en particulier —, et surtout vers l'art aérien de Giambattista Tiepolo dont la reproduction des plafonds devait, plus tard, orner les murs de son atelier.

Source : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/jules-cheret/>

## 30. Félicien Champsaur (1858 – 1934). Ecrivain et journaliste français

Aujourd'hui oublié, il fut pourtant l'un des écrivains les plus productifs de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et de la première moitié du XX<sup>e</sup>. Il laisse à la postérité une importante production journalistique et romanesque (Dinah Samuel, Lulu...).

Source : <http://www.babelio.com/auteur/Felicien-Champsaur/247469>

### 31. Edmond Aman-Jean (1858 – 1936) Peintre français.

Ami de Seurat et disciple de Puvis de Chavannes, il allie le divisionnisme au symbolisme. Il est l'auteur de portraits, de scènes d'intimité et de genre et de peintures décoratives.

Source : <http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Aman-Jean/105085>

### 32. Jules Maciet (1846 - 1911)

Issu d'un milieu aisé, érudit, grand amateur d'art, plus philanthrope que collectionneur, Jules Maciet fait don des œuvres qu'il achète pour l'éducation artistique de tous. Le vaste champ de ses recherches s'étend du Moyen Âge au XIXe siècle. Après des études de droit et un bref passage à la galerie Durand-Ruel, il se consacre à la mission qui l'occupera jusqu'à son décès en 1911 : fonder une collection pour instruire ses contemporains. Son premier achat a lieu très tôt, en 1865 . Les carnets dans lesquels il note une à une ses acquisitions révèlent un véritable éclectisme : peintures, bronzes, céramiques occidentales, islamiques et asiatiques, gravures et dessins, tapisseries, tapis orientaux, rien n'échappe à son œil sagace formé par des visites régulières dans les musées et dans les salles de ventes.

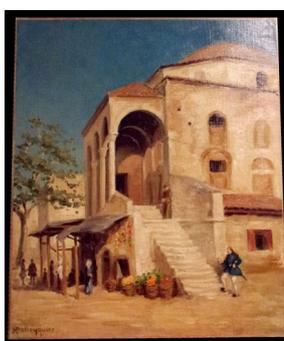
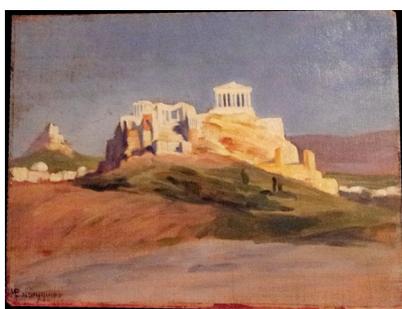
Source : <http://www.lesartsdecoratifs.fr>

### 33. Vital Gabriel Dubray (1813 - 1892)

Vital-Dubray avait étudié son art sous la direction de Jules Ramey. Il expose pour la première fois au salon de 1840. L'année suivante, il expose une Sainte Philomène, et en 1842 un Saint Jean Baptiste. En 1844, il obtint une médaille de troisième classe pour sa statue Le Joueur de trottala. Parmi ses œuvres, citons les bas-reliefs de la statue de Jeanne d'Arc à Orléans, la statue de l'impératrice Joséphine, le Monument au cardinal Fesch à Ajaccio, le buste du général Abbatucci, le Monument à Sampiero Corso, le Monument à Casanelli d'Istria, le portrait en médaillon d'Auguste Perdonnet et la sépulture de la famille Salvage de Faverolles au cimetière du Père-Lachaise à Paris, le Monument à Napoléon Ier à Rouen érigé en 1865 ou le fronton du théâtre de la Gaîté à Paris.

Source : <http://ghisoni.capitello.com/documents/Vital%20Gabriel%20Dubray.pdf>

### 34. Athènes, par Mélanie Balleyguier 1913 / 1914



### 35. Henri Balleyguier (1887 – 1969)

Les enfants de Mélanie et Georges Balleyguier sont, dans l'ordre : Madeleine, Henri, François, Jacques et André.

### 36. Emile-Antoine Bourdelle (1861 – 1929) Sculpteur français

En 1885, Bourdelle s'installe à demeure dans l'atelier du 16 impasse du Maine. La même année, son plâtre *La Première victoire d'Hannibal* est couronné au Salon des artistes français. Bourdelle se fait un nom mais doit gagner sa vie. En 1893 Rodin l'engage comme praticien. Les deux hommes s'estiment, la collaboration s'avère décisive. En 1895 sa ville natale (Montauban) lui passe commande du *Monument aux Morts, aux Combattants et Défenseurs du Tarn-et-Garonne de 1870-1871* : Bourdelle donne dans cette œuvre toute la mesure de son lyrisme.

En 1900 il exécute la décoration du théâtre du musée Grévin, à la demande du directeur Gabriel Thomas. Il quitte l'atelier de Rodin en 1908. En 1909 Bourdelle commence d'enseigner à l'Académie de la Grande Chaumière : Alberto Giacometti, Germaine Richier, Vieira da Silva, Otto Gutfreund compteront parmi ses élèves.

Source : <http://www.bourdelle.paris.fr/fr/biographie>

### 37. Le groupe de Montauban



Destiné à Montauban, la ville natale de Bourdelle, le Monument aux morts, aux combattants et serviteurs du Tarn-et-Garonne de 1870-1871 rend hommage aux combattants de la guerre franco-prussienne. S'il est marqué par la défaite de Sedan, le monument célèbre aussi l'espoir d'une revanche et la naissance de la Troisième République, née de la chute du Second Empire. Lorsqu'il remporte le concours en 1895 pour cette commande d'ampleur, Bourdelle est âgé de trente-quatre ans. Inspiré par Rodin pour lequel il travaille alors, il conçoit son groupe sous la forme d'un assemblage de figures expressives.

Source : <http://www.bourdelle.paris.fr/sites/bourdelle/>

### 38. Juliette Récamier (1777 – 1849)

« La plus belle femme de son temps aux dires de ses contemporains a connu très jeune une renommée universelle. Célèbre dès l'époque du Directoire, elle devait jouer jusqu'à sa mort un rôle social et culturel considérable. A une beauté exceptionnelle, elle alliait bonté, esprit, finesse et bienveillance, les sens de l'équilibre, une solide culture, du courage, et une rare capacité de dévouement. Il convient d'ajouter un art de la séduction comme il n'en est pas d'autre exemple. Elle fut toute sa vie entourée de soupirants éperdus (...) dont Napoléon, à sa façon touché. Le seul auquel elle ne put résister fut Chateaubriand avec qui elle forma un couple de légende. »

Eugène Balleyguier dit Loudun (1818-1898), oncle de Georges Balleyguier, et par alliance, de Mélanie, affirme être le dernier à avoir vu Juliette Récamier « *en bonne santé* », quatre jours avant qu'elle ne succombe du choléra. Si tant est que l'on puisse être encore en bonne santé lorsque l'on est malade du choléra !!

Sources : Juliette Récamier, l'art de la séduction. Catherine Decours. Editions Perrin 2013 et Archives familiales Balleyguier

### 39. Oeuvre des catéchismes

Organisme de catéchisme érigé en archiconfrérie par le Pape Léon XIII en 1893. 19, rue de Varenne, Paris.

### 40. Henri Joseph Eugène Gouraud (1867 – 1946)

Général français qui s'illustra aux colonies, puis, pendant la Grande Guerre en Argonne, aux Dardanelles et en Champagne. Haut-commissaire du Gouvernement français au Levant de 1919 à 1923.

Source : Wikipédia

#### **41. Robert de la Sizeranne (1866 – 1932)**

Homme de lettres, critique, Historien d'art, esthéticien, traducteur.

#### **42. Pierre Paul Cambon (1843 - 1924)**

Après des études de droit, il devient le secrétaire de Jules Ferry à la préfecture de la Seine. entre dans le corps diplomatique comme résident général de France à Tunis pour représenter officiellement le gouvernement français durant le protectorat français en Tunisie. Il devient ambassadeur de France à Madrid, à Constantinople puis à Londres. En poste en Grande-Bretagne (ambassadeur de France de 1898 à 1920), il joue un rôle important dans la signature de l'Entente Cordiale, accord diplomatique entre la France et le Royaume-Uni, mais aussi dans celle de l'accord anglo-russe de 1907.

Son frère, Jules Cambon, est lui aussi un grand diplomate (il succède à son frère comme ambassadeur en Espagne de 1902 à 1907).

Source : <http://pedago.univ-littoral.fr/>

#### **43. Ambroise Rendu (1874 – 1973)**

Arrière-petit-fils d'Ambroise Rendu, fils d'Ambroise Rendu, avocat à la cour d'appel de Paris, conseiller municipal de Paris et conseiller général de la Seine, il devient ingénieur agricole et s'installe comme exploitant agricole en Haute-Garonne, à Plaisance-du-Touch. Ancien combattant, il est député de la Haute-Garonne de 1919 à 1924, siégeant à droite, dans le groupe des indépendants.

Source : <https://fr.wikipedia.org>

#### **44. Edmond Jaloux (1878 – 1949)**

On doit à ce fin critique d'avoir su attirer l'attention de son temps sur les littératures étrangères modernes et contemporaines, grâce à ses articles, réunis plus tard en recueils. Fondateur de la société de poésie en 1945, Edmond Jaloux s'essaya également au roman. Après un échec en 1934, Edmond Jaloux fut élu à l'Académie française le 2 juillet 1936, au fauteuil de Paul Bourget.

Source : <http://www.academie-francaise.fr/les-immortels/edmond-jaloux>

#### **45. Charles de Cabanoux (1840 – 1927)**

Chanoine honoraire du chapitre de Paris (en 1895). - Curé de Saint-Thomas d'Aquin (en 1900).

#### **46. Jean-Charles Adolphe Alphand (1817 - 1891)**

Ouvrir de nouveaux espaces, assainir les anciens, créer des jardins, embellir l'ensemble, tels sont les différents gestes d'une même démarche qui ont conduit à faire de Paris une capitale moderne au XIXe siècle. Jean-Charles Adolphe Alphand, paysagiste et administrateur français de haut rang, fut l'un des grands acteurs de cette révolution urbaine menée par le baron Haussmann sous le second Empire et poursuivie ensuite sous la IIIe République. La plus grande contribution de cet ingénieur responsable du « Service des Promenades de Paris » concerne les jardins et les parcs de la ville. Alphand a en effet aménagé les « bois » – Vincennes et Boulogne –, créé des parcs – Buttes-Chaumont, Montsouris, etc. –, et la plupart des squares.

Source : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/adolphe-alphand/>

#### **47. Crainquebille** Livre d'Anatole France paru en 1903

En 1922, le livre inspira Jacques Feyder pour la réalisation du film Crainquebille :

« Crainquebille est un vieux marchand des quatre saisons qui pousse courageusement sa charrette dans le quartier des Halles. Habitué à sa silhouette et à sa bonhomie, les habitants du coin et les commerçants lui témoignent une bienveillance teintée de hauteur et une sympathie fondée sur le marchandage des légumes.

Survient un jour, imbu de son uniforme et respectueux des lois, l'agent 64 qui avise le vieux et lui intime l'ordre de circuler. Crainquebille proteste, s'il circule, il perd sa clientèle. La discussion s'échauffe, tourne à l'aigre; soudain l'agent se persuade que Crainquebille a proféré une injure à son égard. Il verbalise aussitôt et le bonhomme passe devant le tribunal qui le condamne. Les petits-bourgeois et les boutiquiers font grise mine au marchand dès sa sortie de prison.

Crainquebille n'arrive pas à comprendre sa disgrâce et, peu à peu, s'enfonce dans le désespoir. Seul, un petit garçon surnommé la Souris, lui témoigne de l'affection et de la compréhension.

Crainquebille, dégoûté, se dit que, s'il retourne en prison, l'État lui assurera le gîte et le couvert. Avisant un agent, il l'insulte. Mais le gardien de la paix est un bon bougre qui se contente de le faire circuler. Et Crainquebille resterait sur le pavé, interloqué, malheureux, si la petite main de la Souris ne se glissait dans la sienne et si l'enfant ne l'entraînait pas vers des horizons plus clairs. »

Source : [http://www.cinema-francais.fr/les\\_films/films\\_f/films\\_feyder\\_jacques/crainquebille.htm](http://www.cinema-francais.fr/les_films/films_f/films_feyder_jacques/crainquebille.htm)

#### **48. Abbaye de Penthémont**

Construite au XVIII<sup>ème</sup> siècle, devenue le ministère de la guerre en 1915, l'abbaye de Penthémont abritera le ministère des anciens combattants. Vendu par l'État en 2014 et après restauration complète elle hébergera à partir de 2018 le nouveau siège de la maison de couture Yves Saint-Laurent ainsi qu'un hôtel 5\*.

#### **49. Mairie du 7<sup>ème</sup> arrondissement de Paris**



C'est dans le hall de la mairie du 7<sup>ème</sup> qu'est installé le monument aux morts de l'arrondissement. Parmi les « mort pour la France » figure le nom de Jacques Balleyguier (1893 - 1914), fils de Mélanie et Georges.

Ainsi, Mélanie étant petite fille, allait-elle jouer dans les jardins de la mairie qui, plus tard, verra l'érection du monument aux morts sur lequel figure le nom de son fils.

Voir mon document : « Jacques Balleyguier, au point du jour, 8 septembre 1914 ». 2014.

#### **50. Lyceum**

L'association est d'origine anglaise : le premier club naît à Londres en 1903. Sa fondatrice, Constance Smedley, souhaite rassembler des jeunes femmes qui s'intéressent aux disciplines intellectuelles et artistiques. Cette initiative est nouvelle en ce début du XX<sup>e</sup> siècle. Elle choisit le nom "Lyceum" dérivé du mot grec "Luceion" et utilisé à New-York pour désigner un lieu de culture et de réflexion. Le succès du club londonien entraîne la création du club de Berlin en 1905, de Paris en 1906 puis d'autres clubs en Europe et à travers le monde.

Source : <http://www.lyceumfrance.org/>

### 51. Marie Gasquet (1872 – 1960), Reine du Félibrige

Marie Gasquet est un écrivain de Provence méconnu. Réputée pour sa culture et sa beauté, filleule de Frédéric Mistral, sa maison natale fut grandement ouverte aux artistes et aux poètes. A sa demande, elle appelait F. Mistral, Parrain. Elle fut, en 1892, désignée reine du Félibrige. Romancière, directrice de collection chez Flammarion, elle a écrit une dizaine de livres dont le plus connu est *Une enfance provençale*, publié en 1926.

Félibrige : Fondation fondée en 1854 par Frédéric Mistral pour la sauvegarde de la langue d'Oc. Depuis leurs origines les plus anciennes, les jeux floraux ont pour vocation d'encourager et d'élever la création littéraire en langue d'oc. Dans cette tradition, le Félibrige, depuis 1878, tous les sept ans, propose un concours littéraire dont l'importance est démontrée au travers du nombre, de la qualité et de la valeur des œuvres présentées. Il s'agit des Grands Jeux Floraux du Félibrige, venant récompenser les meilleurs écrivains en langue d'oc. Tous, savants de la langue, perpétuent la splendeur des lettres d'oc, ils en sont la référence. Le jury nomme le Grand Lauréat. Celui-ci a le privilège de choisir la Reine du Félibrige, titre honorifique qu'elle gardera pendant sept ans, jusqu'aux grands jeux floraux suivants.

Sources : <http://www.felibrige.org> et <http://www.babelio.com/auteur/Marie-Gasquet/>

### 52. Hôtel Biron. Actuel musée Rodin



Le Pastel « *Vue de l'Hôtel Biron depuis le jardin* » réalisé par Mélanie Balleyguier en 1908 a été vendu 1320 € chez Christie's le 23 mars 2006.

Qui était le vendeur ? Et l'acheteur ?

**53. Adolphe Seugnot.** Pâtisserie.  
Inventeur du Mille-feuille.

#### 54. Le Petit Saint Thomas



Magasin installé aux 27, 29, 31, 33 et 35 de la rue du Bac. Le fondateur du “ Petit Saint Thomas ”, Simon Mannoury, s’attache à fidéliser le client par des pratiques inconnues à l’époque : bas prix, vente par correspondance avec franco de port, soldes, expositions occasionnelles. Il a même l’idée d’organiser des promenades à dos d’âne pour les enfants des clientes. Aristide Boucicaut, le créateur du Bon Marché y débuta au début des années 1830.

La devise du magasin : *Loyauté fait ma force*

#### 55. 40 rue du Bac, impasse Valmy



Pour rejoindre l'impasse Valmy (photo de droite), il faut rentrer par le porche du 40, rue du Bac (photo de gauche)



#### 56. Le grand dragon



Le dragon illustre la couverture du livre *Ma petite Patrie la rive gauche*. Sauvé de la destruction de la cour dite « du dragon », il est maintenant exposé au musée du Louvre.

Une copie orne l'immeuble construit rue de Rennes, à l'emplacement de la cour.

#### 57. Wanda Landowska (1879 – 1959)

Wanda Landowska commence la pratique du piano à l’âge de quatre ans. En 1886, elle étudie la composition à Berlin et compose à cette époque quelques romances.

En 1900, elle s’installe à Paris, épouse Henry Lew, un spécialiste qui fait autorité dans le folklore hébraïque. Avec son aide, elle s’investit dans la recherche sur divers aspects de la musique des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles en s’appuyant sur les travaux de la *Schola cantorum*. Très attirée par la musique de Johann Sebastian Bach, dont elle joue des transcriptions, elle se fait peu à peu une réputation de pianiste, mais se convainc que cette musique est destinée au clavecin.

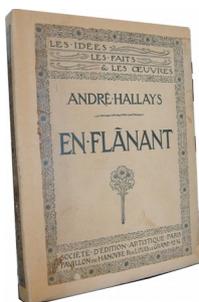
En 1903, elle donne son premier récital public au clavecin, et enchaîne avec une tournée européenne, dont la Russie où Tolstoï, qui la reçoit en 1907, s’intéresse à sa démarche. Elle publie un livre de référence sur la musique ancienne en 1909.

Sa notoriété est telle que des compositeurs de renom lui dédient des œuvres : en 1926, Manuel de Falla lui dédie son *Concerto pour clavecin* à cinq solistes ; Francis Poulenc lui dédie son *Concert*

*champêtre*, composé à Saint-Leu et créé à Paris le 3 mai 1929.

Source : <http://www.auditorium-wanda-landowska.fr/wanda-landowska/vie-et-oeuvre-de-wanda-landowska>

**58. André Hallays (1859 – 1930)** Avocat, homme de lettres, rédacteur au *Journal des débats*, Critique littéraire, critique d'art.



André Hallays commença une activité de critique d'art par la création en 1898 d'un nouveau feuilleton hebdomadaire au sein du *Journal des débats* qu'il intitula « En flânant ». Après quelques écrits sur l'Allemagne et l'Italie, la rubrique fut ensuite limitée à la France. Ces articles furent ensuite réunis en dix volumes consacrés aux régions françaises sous la collection « En flânant. À travers la France » éditée chez Perrin.

La confection de ce feuilleton hebdomadaire demandait une lourde préparation. Renseignant parallèlement sur l'évolution et la dégradation des beautés décrites, les informations obtenues suscitaient l'indignation de Hallays. Aussi, la contemplation et la description des lieux tournèrent-elles souvent à la diatribe et au réquisitoire ; de son activité d'avocat, Hallays avait en effet gardé l'éloquence et le goût du plaidoyer. Flânerie littéraire, la rubrique se transforma alors en dénonciation des actes de vandalisme. Les abus des architectes contemporains adeptes de Viollet-le-Duc et plus soucieux de restaurer que de conserver, la sottise des pouvoirs publics qui enlaidissaient en voulant moderniser y furent dénoncés de manière virulente. La plupart de ces articles donnèrent ainsi le signal d'alarme et contribuèrent à lancer des campagnes de sauvegarde en faveur du rachat et/ou du classement de monuments, ou bien du respect de l'intégrité des sites : château de Maisons-Laffitte en 1905, château des Rohan à Strasbourg en 1907, château d'Azay-le-Rideau, hôtel Biron à Paris, surélévation des immeubles de la place Vendôme et envahissement de leur façade par les affiches publicitaires... Hallays milita ainsi pour une protection nationale du patrimoine, dénonçant l'inefficacité des lois françaises et cherchant à attirer l'opinion publique sur le sort des œuvres d'art. À cette activité littéraire dans laquelle la plume servit d'arme dans la lutte contre le vandalisme se mêla son implication dans de nombreux groupements de sauvegarde, notamment la Société de protection des paysages de France qu'il contribua à fonder aux côtés de Robert de Souza. Nommé membre de la Commission municipale du vieux Paris en 1901, ses interventions lancèrent régulièrement de vifs débats. Elles furent pour bon nombre à l'origine de vœux en faveur du classement ou de l'acquisition d'édifices ou bien de l'intégrité de sites tels que les Champs-Élysées ou la pointe de l'île de la Cité. Dès 1922, son activité au sein de la Commission des monuments historiques où il fut appelé par Paul Léon alors président se caractérisa par la même assiduité et le même investissement.

Source : <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications/publications-numeriques/dictionnaire-critique-des-historiens-de-l-art/hallays-andre.html>

## 59. Saint-André-des-arts (Paris) par Mélanie Balleyguier



## 60. Cour de Rouen. Déformation de cour de Rohan

Ce passage constitué en fait de trois courettes successives et ô combien chargé d'histoire , est un endroit délicieux, totalement hors du temps, un vrai havre de paix situé en plein Paris , non loin de l'agitation permanente du boulevard Saint-Germain. Il est formé d'une succession de trois courettes. Il est attribué faussement aux archevêques de Rouen car il était situé proche du palais où étaient logés les prélats provenant de la ville normande de Rouen. Son nom vient d'une altération du mot Rouen en Rohan. Au Moyen Âge il était utilisé comme voie de passage lorsque le roi Philippe Auguste traversait ce quartier. A l'origine c'était un cul -de-sac ouvrant sur la rue de l'Eperon, dont une partie avait été absorbée en 1866 Par la rue du Jardinnet actuelle . Son extrémité se heurtait au rempart de Philippe Auguste dont le tracé suivait le côté oriental de notre Cour du Commerce Saint-André. Une brèche faite dans ce mur vers 1791, mit le cul-de-sac en communication avec cette cour. On peut d'ailleurs apercevoir encore des vestiges du mur de l'enceinte de Philippe-Auguste dans la première courette. On y accède soit par la cour du Commerce Saint-André ou par la rue du Jardinnet .



Le Pas de la mule existe encore aujourd'hui

Source : <http://pietondeparis.canalblog.com/archives/2013/09/11/28001188.html>

## 61. Maison de Madame Roland



A la pointe de la place Dauphine, sur l'île de la Cité, en face de la statue équestre d'Henri IV, la maison dite « de Madame Roland » du nom de la célèbre révolutionnaire, a été restaurée en 1910 par Georges Balleyguier. Cette restauration exemplaire lui valut le prix de l'association du Vieux Paris.

Voir mon livre *Georges Balleyguier, devoirs d'architecte* et sur le site internet correspondant.

1909, avant restauration



## 62. Docteur Reclus (1847 - 1914)

Chirurgien français

Il participe à la guerre de 1870 comme chirurgien de campagne, puis à la Commune de Paris, comme chirurgien du bataillon dans lequel combat son frère Élisée.

Paul Reclus est surtout connu pour avoir vulgarisé l'usage de la cocaïne comme anesthésique local et inauguré, en 1904, l'emploi de son premier substitut de synthèse, la stovaïne, mis au point par Ernest Fourneau. Il a aussi décrit la mastopathie kystique diffuse appelée également maladie de Reclus.

Source : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Paul\\_Reclus\\_\(chirurgien\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Paul_Reclus_(chirurgien))

## 63. Jean-Charles Davilliers (1823 – 1883) Collectionneur et historien de l'art

En 1883 il legs par testament de ses collections au musée du Louvre, au musée national de la Céramique de Sèvres et à la Bibliothèque nationale de France

Source : <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications/publications-numeriques/dictionnaire-critique-des-historiens-de-l-art/davillier-jean-charles-baron.html>

## 64. Charles-Camille Groult (1832 – 1908) Industriel et collectionneur d'art

Fils de Thomas Groult, fondateur en 1838 d'une minoterie, pâtes alimentaires Groult, à Vitry sur Seine, qui fusionna en 1967 avec la marque de semoule Tipiak.

Source : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Camille\\_Groult](https://fr.wikipedia.org/wiki/Camille_Groult)

## 65. Société des Arts Décoratifs

La société des arts décoratifs a été fondée en 1882 par des collectionneurs et des industriels désireux de mettre en valeur les arts appliqués en créant des liens entre industrie et beaux arts pour « entretenir en France la culture des arts qui poursuivent la réalisation du beau dans

l'utile ». Reconnue d'utilité publique quelques mois après sa création, l'association remplit des missions de conservation de collections publiques, de diffusion culturelle, de soutien à la création, d'éducation artistique et de formation de professionnels.

Source : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Les\\_Arts\\_d%C3%A9coratifs](https://fr.wikipedia.org/wiki/Les_Arts_d%C3%A9coratifs)

## 66. Robert Rey (1888 – 1964)

Conservateur en chef des Musées nationaux, directeur des Arts plastiques à la direction des Beaux-Arts, membre de l'Académie des beaux-arts, Robert Rey a été professeur à l'École du Louvre puis à l'École nationale Supérieure des beaux-arts.

Source : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Robert\\_Rey](https://fr.wikipedia.org/wiki/Robert_Rey)

## 67. Maison chinoise de la rue de Courcelles

Arrivé en 1902 à Paris, Ching Tsai Loo est un marchand d'art à la réussite fulgurante. Il rachète un hôtel particulier construit en 1880, de style Français classique, pour y exercer son activité à quelques pas du Parc Monceau. M. Loo a de la chance, il n'était pas demandé aux propriétaires de permis de construire à cette époque. Une aubaine pour qui souhaite ajouter un peu de fantaisie à son quotidien...



L'architecte Fernand Bloch est alors chargé de transformer ce bâtiment du 19<sup>e</sup> siècle en une somptueuse pagode d'inspiration chinoise. L'hôtel particulier est surélevé de 2 étages, le toit est reconstruit, et la totalité du bâtiment peinte en rouge. La Cité

Interdite n'a qu'à bien se tenir !

Une construction achevée en 1926 qui suscitera évidemment de nombreuses plaintes, et même une pétition du voisinage pour démolition. En vain. La « Maison Loo » est aujourd'hui toujours debout.

Source : <http://www.unjourdeplusaparis.com/paris-insolite/une-pagode-a-paris>

## 68. Madeleine Dessaignes



Amie d'enfance de Mélanie, Madeleine Dessaignes (ici dessinée par Mélanie) est la fille de François-Philibert Dessaignes (1805-1897) qui créa la première cité agricole en France, à Champigny-en-Beauce, près de Blois. Georges Balleyguier participa à l'élaboration de cette cité agricole avec son beau-père, Edouard Duchâtelet.

Deux pages sont réservées à ce sujet dans mon livre *Georges Balleyguier, devoirs d'architecte*.

Extrait :

*Avant que ne débute sa carrière, alors qu'il est encore étudiant aux Beaux-arts, il est sollicité avec son beau-père, lui-même architecte, par un certain François-Philibert Dessaignes pour concrétiser sa grande idée de cité agricole. Maire du village de Champigny en Beauce, près de Blois, Dessaignes projette la création d'un quartier entier pour les ouvriers agricoles, classe sociale défavorisée de l'époque et vivant généralement dans des logements précaires abritant plusieurs générations. « Ainsi, constituant un quartier neuf dans le bourg de Champigny, Dessaignes conçoit différents types de maison selon les situations des familles et leurs besoins : des maisons jumelles partageant une entrée commune, puis des variantes (avec plus ou moins de dépendances) et des petites maisons pour les veuves.*

*Chaque maison, toujours associée à un jardin, est conçue comme une unité de culture, où*

*l'occupant peut cultiver son champ et entretenir un petit élevage. Il prévoit une place publique, des lavoirs et des puits communs. » « Il loue ses maisons à l'année, selon des conventions verbales, en échange de loyers modérés, en privilégiant les populations modestes. » « L'alignement des maisons rigoureusement semblables, recouvertes de tuiles de Bourgogne, saute aux yeux. Rue de la Cité, rectiligne, débouchant sur la rue de la Fontaine, toutes sur le même schéma. C'est la première cité agricole jamais construite en France, à l'image des cités ouvrières du Nord. » - Extrait d'un article de La Nouvelle République publié le 29 mars 2012-*

*Georges et son beau-père dessinent le plan d'ensemble du quartier et ceux des maisons selon les ordres très précis de Dessaignes. Sur la trentaine d'années durant laquelle le chantier se poursuit, 34 maisons sortent de terre. Le nouveau quartier de Champigny en Beauce vaut à son concepteur la récompense d'une médaille d'or à l'exposition universelle de Paris en 1889.*

*La cité agricole existe encore de nos jours, elle occupe le quart de la superficie du village actuel de Champigny en Beauce.*

### **69. Georges Cain (1856 – 1919) peintre et écrivain**

Georges Cain a été conservateur du Musée Carnavalet entre 1897 et 1914.

### **70. La porte cochère du 27 rue de Beaune**



Photo de 2014.

La porte cochère aurait bien besoin d'une nouvelle restauration.

### **71. Cadran solaire de la rue de Lille**

Le cadran solaire porte les deux inscriptions suivantes : « Dum petis illa fugit » en haut et « Quid aspicias fugit » en bas. La première expression signifie « Tandis que tu cherches, l'heure s'envole », la seconde « Qu'attends-tu ? Elle fuit ».





Numérisation du livre de Mélanie Balleyguier « Ma petite patrie, la rive gauche » et annotations

Jean-Marie Balleyguier  
mars / avril 2017

